

philosophie magazine

philosophie

magazine

AVONS-NOUS BESOIN DES ÉLITES?

UN ART GÉNIAL
POUR TOUS ?

L'utopie de la pop,
des Beatles
à Daft Punk

DESCARTES
COMMENT VAINCRE
LES DIFFICULTÉS

Par Olivier Pourriol

CAHIER CENTRAL



CHRISTOPHER
LASCH
EXTRAITS DE
LA RÉVOLTE
DES ÉLITES

Réhabiliter Robespierre?

DÉBAT

JEAN-LUC MÉLENCHON FACE À MARCEL GAUCHET



M 00021 - 11h - F 5,90 € - 10

philosophie

HORS-SÉRIE magazine

SERRES LIT TINTIN

*Les Bijoux de la Castafiore,
ou la communication
impossible*

Rencontre
avec les « Petites
Poucettes »

Le Grand Récit,
du big bang
à l'homme de
demain

Sauve qui peut
la Terre : pour
un contrat avec
la Nature

LE MONDE
SELON **MICHEL**

SERRES

Cervantès, Jules Verne, Leibniz,
Pascal... Michel Serres nous ouvre
sa bibliothèque

en vente chez votre marchand de journaux et sur
abo.philomag.com

ÉDITO



Par Alexandre Lacroix
Directeur de la rédaction

L'ascendance ordinaire

P

our comprendre ce qu'est vraiment l'humour politique de nos contemporains, c'est-à-dire pour saisir quels sentiments les animent vis-à-vis des instances de domination, il me paraît assez vain d'en rester aux préférences partisans. Les choix exprimés lors des suffrages passés, les intentions de vote à venir sont superficielles; pour la plupart, les électeurs n'expriment que les convictions de leurs parents, ou bien, si leur crise d'adolescence a été comée, ils prennent l'exaet contre-pied de celles-ci, ou encore ils épousent les préjugés de leur position sociale, de leur profession. Il est très rare que l'expression d'une volonté par le vote soit autre chose que le produit d'une certaine résonance de l'éducation - il y a des familles de gauche comme de droite -, minée de quelques grimaces et réflexes idéologiques dont on a trouvé le modèle chez ses collègues. Non, pour comprendre vraiment ce que les gens pensent de la politique, comment ils jugent l'ordre politique et social, il convient à mon avis de descendre à l'étage du dessous et de leur demander ce qu'ils souhaitent pour leurs enfants.

Car, si le mépris des élites politiques ou économiques est (presque) partout professé avec des déclarations de principe longues comme le bras, je suis également frappé de constater que, dans tous les milieux, dans les familles de gauche comme de droite, et désormais du centre aussi, les parents désirent presque à l'unanimité que leurs enfants réussissent. Comme ce désir, exprimé crûment, à quelque chose de réducteur - il ne faudrait tout de même pas inoculer le carriérisme dès le berceau! -, la notion de réussite est habilement combinée dans le discours parental avec celles de bonheur et de liberté, faisant office d'adoucissants. L'attitude la plus répandue s'incarne dans une déclaration de ce genre, à propos de l'enfant qui débute son acte: « On verra bien ce qu'il choisira. Il fera comme il voudra. L'essentiel, c'est qu'il s'épanouisse dans son travail. » Il y a un arrière-tout: devient ce que tu veux, mon fils, ma fille, artisan vitrailiste, océanographe, laveur de carreaux, coach sportif, responsable marketing, pourvu que tu soies le meilleur, parce que le plaisir qu'on prend à travailler est la meilleure garantie de percer. Plombier, tu créeras ta boîte et dirigeras quelques employés. Boulanger, ce serait formidable que tu lances de nouvelles recettes, regarde la réussite des macarons. Responsable marketing, si tu pouvais bosser pour de belles marques, de grands clients, ce serait génial, et peu importe si la gouvernance actionnariale chez ces derniers est violente ou s'il s'agit de pollueurs patentés. Directeur des ventes de Volkswagen France: n'est-ce pas une fonction qui paraît détachée de deux ou trois mensonges sur le Diesel propre dont les médias se sont fait écho, enviable ce rôle-mère car celui qui y parvient a forcément l'intelligence à la fois des chiffres et des relations humaines, une vocation de meneur d'élites?

Appelons cela l'ascendance ordinaire. Ce qui est terrible, c'est le chassé-croisé avec les appartenances politiques prodigées: il n'est pas si rare de mépriser la caste des technocrates arrivistes qui tiennent actuellement les rênes du pays et de souhaiter ardemment que ses propres enfants décrochent une mention au bac, entrent en prépa et réussissent les concours des grandes écoles. Or ce que nous voulons pour nos enfants est sans doute le moteur de la récréation perpétuelle des élites, la force secrète qui fait qu'aucune table rase, aucune alternance ni aucune révolution ne jettent véritablement bas toute espèce de domination. Est-ce de l'assèchement? Peut-être, et il n'est pas seulement politique, mais affectif aussi: par une étrange confiance en notre propre éducation, nous comptons sur nos enfants, si jamais ils entrent eux-mêmes dans l'élite, pour se conduire moralement, pour ne pas devenir comme les autres. Aberration de pitié?

N'hésitez pas à nous transmettre vos remarques sur reaction@philomag.com

L'œil de Berberian





La croisière Soleil de minuit sur le cap Nord

La Norvège et ses fjords avec nos experts

Du 28 juin au 9 juillet 2019



Les Fjords de la Norvège



Pascal Ploq
Paléontologue



Hervé Le Bras
Démographe



Thierry Gardin
Géopoliticien



Heidi Sevestre
Géologue

Embarquez à bord du Costa Pacifica aux côtés de **Pascal Ploq** (paléontologue), **Thierry Gardin** (géopoliticien), **Hervé Le Bras** (démographe) et **Heidi Sevestre** (géologue) pour une odyssée maritime inoubliable. Nos experts aborderont avec vous les **questions scientifiques, politiques et écologiques de demain**. Ce fabuleux voyage sera marqué par la découverte du célèbre **cap Nord**, par la navigation au cœur du mythe du **fjord de Geiranger** ou encore par l'exploration de **villages typiques** où la culture Viking se ressent encore, sur fond de paysages épatants, magnifiquement naturels, comme seuls la Norvège sait les offrir.

OFFRE SPÉCIALE - 300 €/pers. pour toute réservation avant le 30 novembre 2018 (code REVE)
soit la croisière à partir de **3 290 € 3 490 €/pers.*** au départ de Paris à bord du Costa Pacifica

*Vols depuis Paris, pension complète, boissons à volonté (alcools), conférences et taxes incluses

Demandez la brochure au 01 75 77 87 48, en renvoyant le coupon ci-dessous,
par e-mail à contact@croisiere-exception.fr ou sur www.croisiere-fjords.fr/philosophie



Envoyez ce coupon à Croisières d'exception - 77 rue de Charonne - 75011 Paris

Nom : _____ Prénom : _____
Adresse : _____
Code postal : _____ Ville : _____
Tél. : _____ E-mail : _____

Conformément à la loi "Informatique et Libertés" du 6 janvier 1978, vous avez informé que les renseignements ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et que vous disposez d'un droit d'accès, de modification et de rectification de vos données personnelles. "Ce droit a à disposition le droit de consultation de vos données personnelles (article 10 de la loi 77-553 de 1977) et de la suppression ou de l'effacement de vos données. Les données personnelles sont : Nom, Prénom, Adresse, Code postal, Ville, Téléphone, E-mail, Date de naissance, Sexe, Nationalité, Profession, etc.



**Croisières
d'exception**

S'enrichir de la beauté du monde

DANS NOTRE LUXURY PHILO GOLF CLUB CE MOIS-CI

Mer
d'huile du
cerveau en
méditation
p. 46

Practise
totalitaire
de l'Empire
du Milieu
p. 26

Cabanon
de
maintenance
de
l'hospitalité
p. 34

Golfette
de
l'Utopie
Pop
p. 40

Le Trou
à granules
inertiles
p. 35

Le Trou
de sursu
du coffre-fort
virtuel
p. 25

Le Trou
sans forêt
du bulshit
job
p. 25

Obstruction
irrésistible
des possédants
hors sol
Cahier central

Zone
engazonnée
des grands
de ce monde
p. 50

Zone
d'horre plus
fautive de
l'organisation
horizontale
p. 62

Aire
de napage
des pauvres
dépourvus
d'ambition
p. 55

Ligne
de putt
du cavalier
français
p. 34

Chemin
en ligne droite
des imbéciles
trop sûrs d'eux
p. 34





SOMMAIRE

p. 3 Édito



Dialogue exclusif

p. 6 Robespierre, le retour
Marcel Gauchet / Jean-Luc Mélenchon



p. 14 Questions à Charles Pépin
p. 36 Questions d'enfants à Claude Ponti
p. 68 Courrier des lecteurs



Déchiffrer l'actualité

p. 20 PHILONOMISTE

Découvrez le premier média en ligne
qui parle du travail, de l'économie
et de l'entreprise avec philosophie

p. 22 TÉLESCOPAGE

p. 34 RÉFÉRENCES

p. 36 PERSPECTIVES

La Chine est-elle devenue un pays
totalitaire ? / Atlas Dark Sky, bientôt
la plus grande réserve de ciel étoilé
au Maroc / La PMA pour toutes
et la GPA bouleversent la structure
traditionnelle de la famille /
Les données personnelles numériques
protégées dans des coffres-forts

p. 38 AU FIL D'UNE IDÉE

Le transport aérien

p. 31 POUR UN NOUVEAU PARTAGE

François Léger
(en partenariat avec la Maf)

p. 32 ETHNOMYTHOLOGIES

par Tobie Nathan



Prendre la tangente

p. 34 ESSAI

L'homéopathie est-elle soluble
dans l'esprit scientifique ?
par Philippe Huneman

p. 40 REGARD

Pop, la bande-son de l'utopie,
par Agnès Gayraud

p. 46 MOTIFS CACHÉS

par Isabelle Sorente

Consultez le sommaire du supplément
de 16 pages, avec des extraits
de conférences et vidéos en streaming
tous les jours sur le site www.les-philos.com

Le contenu de ce supplément
est disponible en accès libre sur le site
de Philosophie Magazine. À l'exception de quelques
documents soumis à droits
d'auteurs.



DOSSIER Avons-nous besoin des élites ?

p. 38 Une colère mondialisée.

Tour d'horizon de la montée
des populismes

p. 34 Élitisme, encore un effort
pour être libérales !

p. 36 De quelles élites voulons-nous ?

Réponses des philosophes classiques

p. 40 Peut-on mettre les meilleurs
au pouvoir ? Avec Jacques Rancière
et Michel Onfray

p. 42 Apprendre à vivre sans chef. Enquête

p. 46 Tu mérites ou tu hérites ?

Dialogue entre Hourya
Bentouhami et Philippe Raynaud

Cahier central

Agrafe entre les pages 50 et 51,
notre supplément :

La Révolution des élites (extraits)
de Christopher Lasch



Cheminer avec les idées

p. 58 LE CLASSIQUE SUBJECTIF

Descartes vu par Olivier Pourriel

p. 60 BOÎTE À OUTILS

Divergences



Livres

p. 66 ESSAI DU MOIS

Contrevenir / Patrick Vauday

p. 85 ROMAN DU MOIS

Arcadie / Emmanuelle

Bayamack/Tam

p. 84 CARREFOUR

Hospitalité, un devoir difficile

p. 88 Nos choix

p. 90 Notre sélection culturelle

p. 92 Agenda

p. 93 Jeux

p. 94 LA CITATION CORRIGÉE

par François Morel

p. 95 Annette Wiewiora écoute

Michael Tippett (en partenariat
avec l'Orchestre de Sofia)

p. 96 Humeing, trop humeing

par Catherine Meurisse

p. 98 QUESTIONNAIRE DE SOCRATE

Frédéric Beigbeder

PHILOSOPHIE MAGAZINE N° 125
PARAITRA LE 29 NOVEMBRE

Marcel Gauchet | Jean-Luc Mélenchon

Pour beaucoup, Robespierre est un monstre froid et sanguinaire. Pourquoi donc Marcel Gauchet lui a-t-il consacré son dernier essai, *Robespierre. L'homme qui nous divise le plus* ? Pour le philosophe, il s'agit avant tout d'un personnage « tragique » et plus complexe qu'on ne le croit, qui incarne à la fois l'espoir et les impasses du pouvoir populaire. Un pouvoir populaire revendiqué aujourd'hui par Jean-Luc Mélenchon, qui assume pleinement l'héritage de la Révolution française et n'hésite pas à s'identifier avec l'une de ses figures les plus emblématiques et controversées.

Propos recueillis par Michel Kichanovitch et Raphaële Szwarc / Photos Édouard Cappellet

Robespierre LE RETOUR ?

Voici un document étonnant. Robespierre, l'une des figures les plus honnies de l'histoire de France, à qui l'on attribue la dictature du Comité de salut public, la Terreur et la répression aveugle, serait-il en train d'être réhabilité ? De la part de Jean-Luc Mélenchon, ce n'est pas si surprenant. Le leader de La France insoumise le cite dans ses discours, s'indigne de l'image qu'en donne le jeu vidéo *Anastasia's Creed Unity*. Il reprend aussi l'injure favorite du chef des Jacobins : « Pri-pour » ! Et il fait sien le mot favori de Robespierre – « vertu » –, même s'il a été associé à celui de « Terreur ». Mélenchon, qui a renoncé à beaucoup d'éléments du marxisme, trouve en Robespierre un modèle issu de l'histoire nationale, des concepts et presque un modèle théorique d'explication du monde. Il suffit de pénétrer dans son bureau de l'Assemblée nationale, décoré de tableaux issus de l'imagerie révolutionnaire, pour comprendre l'importance du personnage dans le dispositif des Insoumis.

Ce retour de Robespierre peut sembler beaucoup plus curieux chez Marcel Gauchet, qui vient de faire paraître *Robespierre. L'homme qui nous divise le plus* (Gallimard). Cet intellectuel a abandonné le marxisme de sa jeunesse et a été très proche des penseurs antitotalitaires et libéraux des années 1980-1990. Mais il dresse un

constat amer de l'individualisme contemporain : « L'autonomie était pensée comme la solution ; elle se révèle le problème », écrit-il dans *Le Nouveau Monde* (Gallimard, 2017). Face à une démocratie néolibérale où la souveraineté de l'individu remplace celle du peuple, revient à la Révolution française et à l'un de ses acteurs majeurs est, selon lui, une nécessité. Gauchet pose avec Robespierre une question philosophique à notre temps. Cet homme a incarné, mieux que Danton, Saint-Just ou Condorcet, l'immense espoir de la Révolution, celui d'un peuple se gouvernant enfin lui-même. Mais il a poussé cette idée jusqu'au bout, et la liberté s'est transformée en despotisme. Champion des droits de l'homme, Robespierre est devenu comploteur, « égolâtre », cynique, aveugle. Il a fini par faire basculer la Révolution vers un système inédit d'oppression. « L'histoire de la Révolution est-elle donc, comme le pense Marcel Gauchet, une « tragédie » ? Le débat a été cordial. La fincote de Jean-Luc Mélenchon, ses emportements et son ton impérieux n'y sont évidemment pas pour rien. C'est surtout que Robespierre, dont de nouvelles biographies (lire *l'encadré*, p. 30) ont montré qu'il n'était pas complètement le « monstre » qu'une partie de l'histoire française a bien voulu décrire, est le nom d'une question non encore résolue : comment instaurer le pouvoir du peuple ? C'est sous cet angle inquiet qu'il convient de lire cet échange inédit.



C. M. Williams, University of York

Pour Robespierre, la réponse à la contradiction, c'est l'élimination! C'est là que réside l'impasse de l'expérience révolutionnaire



Marcel Gauchet

Philosophe et historien français, il est directeur de recherche émérite à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Il est aussi rédacteur en chef de la revue *Le Débat*, auteur du classique *Le Désenchantement du monde* (Gallimard, 1985), il a récemment achevé un cycle dédié à l'Unionisme de la démocratie, dont le quatrième et dernier tome s'intitule *Le Nouveau Monde* (Gallimard, 2017). Il vient de faire paraître *Robespierre. L'Homme qui nous dit le plus* (Gallimard).



rapports avec les impératifs pragmatiques qui doivent guider leurs réaménagements institutionnels. Robespierre, lui, est le seul à s'identifier littéralement à ces principes fondateurs et à les défendre systématiquement. En cela, très tôt, il se met à incarner l'esprit révolutionnaire dans sa dynamique la plus profonde.

J.-L. M. Je suis d'accord avec vous, c'est son repère à lui, dans le chaos? C'est pour ça qu'il va être plus fort que les autres. Il sait ce qu'il veut.

M. G. C'est aussi cela qui va expliquer la fascination qu'exerce cet homme étrange, qui n'est pas un tribun, qui écrit dans une langue austère et argumentative des discours

interminables. Il y a une énigme de la popularité de Robespierre: c'est l'homme a priori le moins fait pour emballer les foules. Il n'est pas séduisant, il n'est pas aimable, il ne tape pas dans le dos des gens. Mais il prend les principes radicalement au sérieux, et il devient celui qui porte l'esprit de la Révolution. S'il n'avait pas été là, la Révolution n'aurait pas été un événement philosophique, mais un pur événement politique. Il est probable que le processus révolutionnaire aurait montré une ambition bien moindre.

J.-L. M. Oui, il ramène tout à cette Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Or il ne faut jamais oublier le caractère explosif de ce texte qui proclame des droits imprescriptibles, qui ne dépendent pas de la volonté

de Dieu. C'est le couronnement de l'humanisme. À partir de là, tout le Vieux Monde se fracasse. Deux directions vont s'opposer. D'un côté, on voudra aller jusqu'au bout pour être égaux, avec le socialisme et le communisme. Et, de l'autre, on va répéter: « Mais qu'est-ce que vous racontez? L'égalité? Mais il y a des petits, des grands, des idiots, des intelligents, des femmes, des hommes... Ça n'existe pas dans la nature... Et quoi que vous fassiez, avec pour objectif l'égalité, vous irez contre le sens de la nature, et il en sortira nécessairement un régime de violence politique... » Ce sont là les mots des réactionnaires, qui se réfèrent à la volonté de Dieu, à la Providence, à l'ordre de la nature...

M. G. Sur certains points, il existe une filiation entre Robespierre et vous, notamment en ce qui concerne l'identification du peuple comme acteur privilégié. Chez lui, le peuple n'est pas défini en terme de classes. En un sens, pour Robespierre, tout le monde peut faire partie du peuple, y compris les riches, même si les riches sont moins disposés que les pauvres à épouser le principe du sacrifice de son intérêt particulier à l'intérêt général. Cette définition d'un peuple aggrégatif fait partie de la tradition politique française dans ce qu'elle a de plus profond. Et Jean-Luc Mélenchon, vous êtes aujourd'hui celui qui la réactive. Le problème, c'est que, à la fin, Robespierre ne sait plus où trouver ce peuple. Il a des mots très durs pour le personnel révolutionnaire, pour ses collègues des comités, pour les députés de la Montagne, qui devraient être l'expression du peuple. Le peuple devient introuvable.

J.-L. M. Pour l'époque de Robespierre, vous avez raison: il n'y a pas de définition sociale du peuple, car celui-ci est trop hétéroclite. Le peuple est donc élevé par Robespierre au niveau d'une pure notion politique. Aujourd'hui, un penseur du populisme comme Ernesto Laclau considère que le peuple est la construction d'une opposition purement politique entre « eux » et « nous ». Mais quelle est la base sociale de ce clivage? Je pense au contraire que l'on doit et que l'on peut aujourd'hui définir socialement le peuple. Comment? Par la dépendance aux réseaux sociaux. Pour survivre, tout le monde doit passer par des réseaux sociaux, d'électricité, d'eau potable, de santé, qui n'existaient pas à l'époque de Robespierre. La définition des conditions d'accès aux réseaux permet une définition qui ne soit pas seulement politique, mais sociale, du peuple. Donc, il n'y a plus rien d'introuvable!

■ M. G. : Il y a une autre originalité, très moderne elle aussi, de Robespierre : il se met sans cesse en scène et parle énormément de lui. C'est inédit à son époque. Seul Jean-Jacques Rousseau l'avait fait, mais il était bien le seul, et son exemple avait sidéré. La dimension personnelle n'existait pas en politique ! La manière dont Robespierre l'a introduite a beaucoup compté dans la fascination qu'il a exercée.

J.-L. M. : Oui, Robespierre, en se mettant en scène, parle aux affects. Même si ses discours étaient parfois incompréhensibles, le peuple comprenait une seule chose : « Regardez-moi, je fais ce que je peux... » Lorsque, dans la rue, les gens me disent qu'ils m'ont vu à la télé, ils ne se souviennent pas forcément de ce que j'ai dit. Mais ils ont compris une seule chose : « Tu ne t'es pas laissé faire ! » Quand Robespierre parlait, les gens devaient se dire la même chose. En politique, les affects sont de retour. Pendant des années, on disait : « on », « le peuple », « la classe ouvrière », « le parti », « les masses ». Maintenant, on dit plus volontiers « je ». Je pense que j'ai joué un petit rôle dans cette affaire. Je ne l'ai pas appris de Rousseau, mais de ce qui s'est passé après la chute du mur de Berlin, en Amérique latine. J'y ai vu d'autres modèles de révolution, dans lesquels les affects ont tenu leur place.

Il y a encore un autre écho de Robespierre chez les insoumis : la notion de vertu. J'ai écrit un livre *De la vertu* (avec Cécile Annar, Les Éditions de L'Observatoire, 2017). Pas du tout en réaction à l'affaire Fillon, mais parce que notre stratégie politique passe par le vocabulaire. Je suis à la recherche de mots, que je mets en circulation. La vertu est un mot « obsus ».

M. G. : C'est vrai que Robespierre utilise beaucoup le mot « vertu », en lui donnant un sens bien particulier. La vertu d'abord une dimension politique, le sacrifice de son intérêt privé à l'intérêt général, mais elle comporte une implication personnelle. Il faut vouloir la vertu, c'est-à-dire préférer le bien collectif à ses petites affaires.

J.-L. M. : C'est essentiel de comprendre ce point : si tu es vertueux, la vertu est possible. C'est très matérialiste ! Il n'y a pas de République sans républicains et il n'y a pas de vertu sans vertueux. Ce sont ces invariants d'échelle qui m'intéressent : le mot « insoumis », par exemple, renvoie à un comportement individuel et à un projet politique global : le refus d'une situation politique, de l'ordre dominant. De la même manière, « vertu » et « vertueux » englobent deux niveaux d'échelle de l'action politique.

L'échec le plus grave, ce serait de laisser traîner dans la boue le souvenir de Robespierre, et l'idée qui l'a mené : les êtres humains naissent libres et égaux en droit



Jean-Luc Mélenchon

Homme politique, il a longtemps été membre du Parti socialiste avant de le quitter en 2007 pour fonder le Parti de gauche. En 2006, il crée La France insoumise. Il obtient près de 20 % des suffrages aux élections présidentielles de 2017, puis est élu député à l'Assemblée nationale. Il a écrit plusieurs ouvrages, comme *L'Écho du peuple* (Payot, 2014), ou *De la vertu* (avec Cécile Annar, Éditions de L'Observatoire, 2017).

M. G. : C'est pourtant un des mots qui ont créé l'équivoque autour de Robespierre, car il a associé la vertu à la Terreur.

J.-L. M. : Il est vrai que nous sommes les héritiers d'une histoire qui n'est pas toujours glorieuse. Souvenons-nous de « la fin justifie les moyens ». Cette maxime n'a rien à voir avec la vertu. Pourtant, je ne suis pas d'accord pour faire de l'emploi du terme de vertu la marque de toutes les tyrannies – ainsi que l'ont fait des historiens anti-Robespierre comme François Furet ou Mona Ozouf. Le mot de Terreur ne veut pas dire la même chose à la Révolution et en 2018. Aujourd'hui,

terroriste, c'est quelqu'un qui jette des bombes dans les foules. En 1793, il s'agit d'une politique de l'État de répression des suspects. Ça n'a rien à voir. Il faut aussi tenir compte du contexte. À l'époque, tout s'écroule. C'est une pagaille indescriptible ! Et Robespierre se sent en charge d'un destin, celui du totem auquel il croit, de la cause à laquelle il adhère. Vous montrez bien la fragilité de cet homme : plus ça avance, plus tout est sur lui. Et lui-même est arrêté, il est décapité hors la loi, il est guillotiné avec 120 autres en trois jours, alors que personne ne les a jugés. C'est un assassinat ! N'oublions pas non plus que la Terreur blanche, durant le Directoire, n'a aucune

limite. On tue les gens à coups de bâton dans la rue. Il ne faut pas sortir Robespierre ni de l'avant, ni de l'après. Couper la Terreur de la Terreur blanche thermidorienne, comme si l'une était mauvaise et l'autre bonne, est absurde.

M. G. : Rente que Robespierre a changé, en fonction de la dramatisation des enjeux. Pas plus que les autres, il n'avait anticipé la chute de la monarchie et l'établissement de la République. Il s'agissait désormais de définir le pouvoir concrétisant le gouvernement du peuple par lui-même. C'est une nouveauté totale ! Il s'agit de remplacer le roi du plus puissant royaume du monde de l'époque ! Comment fait-on ? C'est l'énorme béance devant laquelle les Conventionnels se trouvent. Ils ont à remplacer le pouvoir royal en même temps qu'à défendre le pays à l'extérieur et à lutter contre leurs adversaires à l'intérieur. C'est dans cette situation que s'impose ce que Robespierre appellera le « despotisme de la liberté ». À partir de 1793, une équation se met en place qui me fait parler de tragédie. La question n'est pas de savoir si c'est bien ou mal. C'est une tragédie, le heart d'exigences totalement contradictoires. Au fil des péripéties du gouvernement révolutionnaire, Robespierre arrive, tardivement, à exercer un genre de dictature. Mais c'est un drôle de dictateur, qui ne contrôle ni la police, ni les finances, ni l'armée, et qui ne règne que par l'auctorité de sa parole.

J.-L. M. : Ni le Comité de sûreté générale ni le Tribunal révolutionnaire dont les chefs comptent contre lui !

M. G. : Un dictateur sans les moyens de la dictature, en somme. Sa dictature, c'est tout simplement le fait qu'il est perçu par tous les acteurs comme la référence centrale du processus politique. Et, en ce sens-là, il exerce une sorte de magistrature inouïe. C'est un épisode historique sans précédent. Je n'en vois pas d'équivalent.

J.-L. M. : Il y a enfin un paramètre qui n'est pas dans nos raisonnements, et qui est d'une grande importance, c'est l'usure, physique et psychologique. Si Saint-Just avait dormi la veille du 9 thermidor, Robespierre n'aurait pas été aussi seul à se défendre. Il agit comme un homme épuisé ! Il ne faut jamais oublier cet aspect humain de l'histoire. De Gaulle disait de Napoléon que, « s'il avait pris un verre de racine, il y aurait encore » ! Vous avez raison, Marcel Gauchet : il y a un tel vide, une telle béance, que Robespierre ne peut le remplir qu'avec des principes stables et sûrs. Ce

sont les droits de l'homme qui doivent organiser la société. Le vide, c'est la nécessité de définir la légitimité d'un pouvoir de fait. Il y répond, à un moment, par la formule du « despotisme de la liberté contre la tyrannie ».

M. G. : La Révolution, incarnée par Robespierre, ne peut se comprendre que comme une tragédie. Une part de cette tragédie découle des circonstances, mais elle comporte néanmoins une dimension intrinsèque : l'impossibilité de trouver une traduction des principes fondateurs dans un système de pouvoir. C'est aussi bien l'explication de fond de la Terreur : l'idée que les révolutionnaires en général et Robespierre en particulier se font du pouvoir interdit de faire une place à l'adversaire politique. La réponse à la contradiction, c'est l'élimination ! C'est là que réside l'impasse de l'expérience révolutionnaire. Cet échec va se traduire en France par une désaffection à l'égard de l'idée révolutionnaire pendant un bon moment, avant qu'elle ne renaisse avec le mouvement républicain, puis socialiste, et ne finisse par l'emporter. Le parcours a été compliqué, mais l'idée démocratique a gagné. Pour autant, la question initiale demeure : comment traduire les principes incontestables que nous admettons pour base dans une forme de société politique qui leur correspond, c'est-à-dire qui fonctionne d'une manière où le peuple souverain se reconstruit dans le pouvoir exercé en son nom ? Ce problème est toujours devant nous, même si nous lui avons trouvé des solutions plus ou moins bancalées. Mais la déception qu'elles provoquent montre bien qu'elles ne sont que des pis-aller provisoires : on vote, et ça ne ressemble pas à ce que l'on nous avait promis.

J.-L. M. : Il ne faudrait pas en conclure que toute idée de révolution est condamnée à l'échec ! Si c'est un échec, dans le cas de Robespierre, c'est parce qu'il a été guillotiné. Il a perdu sa partie, c'est tout. Mais l'échec le plus grave, ce serait de laisser traîner dans la boue le souvenir de Robespierre, et l'idée qui l'a mené : les êtres humains naissent libres et égaux en droit. Si vous l'écoutez, c'est fini. Nous ne sommes pas dans un colloque scientifique. Nous sommes parmi une masse de gens qui disent : « on va prendre notre part », et d'autres qui disent : « non, le partage est fait, vous n'y touchez pas ». Les réactionnaires sont violents ! Ce sont eux qui répètent, qu'assassinent, qu'ont des coups d'État. Toutes nos tentatives se heurtent au même mur, qui est le mur de l'argent et le mur de la violence des maîtres, celui de l'Empire US. Je ne veux donc pas rester sur l'échec d'une

séquence. Si l'on se place sur la séquence historique longue, la dynamique de la Grande Révolution, son sens politique ne sont pas épuisés. La dynamique de la Révolution russe de 1917, elle, est morte, et elle pèse comme un poids. Mais pas la dynamique de ce que j'appelle la « révolution citoyenne ». Sa finalité n'est pas le développement des forces productives pour assurer le bonheur de tout le monde, mais le pouvoir politique. Et l'en viens à ma conclusion : chaque fois que nous parlons des droits de l'homme, il manque toujours un bout de la phrase : « Déclaration des droits de l'homme ET du citoyen ». Les droits de l'homme sans les droits du citoyen n'existent pas. Pour que les droits du citoyen dominent la société, il faut que les intérêts particuliers ne le dominent pas. C'est donc l'intérêt général. Aujourd'hui, l'intérêt général humain est démontré par le péril de fin de l'écosystème. Si nous dépendons tous d'un seul et unique écosystème qui rend la vie humaine possible, alors il y a un intérêt général humain. Et si c'est un intérêt général humain, il est fondé à s'imposer aux intérêts particuliers. Ma contribution à cette citation historique est de reprendre le discours robespierriste dans les conditions de mon époque, pour dire : il avait raison, au-delà de ce qu'il croyait. Pour moi, il n'y a pas d'échec de la Révolution, pas d'échec de Robespierre. C'est un triomphe. Dans un tout petit coin du monde, on y est arrivé. Et on va continuer. D'ailleurs, je suis là pour ça.

M. G. : Votre mouvement, Jean-Luc Mélenchon, est tout neuf, tout récent. Ce serait tout à fait extraordinaire qu'il ait des sa naissance un programme tout armé pour résoudre un problème avec lequel on se bat depuis deux siècles ! J'en serais très content, mais je pense qu'on n'en est pas là. Néanmoins, votre mouvement exprime une frustration devant l'état de la société et de la démocratie aujourd'hui, qui me semble d'une parfaite légitimité. Je n'ai aucune peine à comprendre la pulsion qui l'anime. Cela me semble faire partie de la vie politique normale. De ce point de vue-là, la France reste un laboratoire démocratique intéressant, contrairement à ce que la vulgaire euroglobalisme nous serine en disant que nous sommes enfermés dans une exception fâcheuse dont il faudrait se délivrer. Je trouve au contraire cette exception très positive ! Il y a quelque chose à en faire. Mais cela ne signifie pas que nous sommes obligés de défendre inconditionnellement toutes les erreurs qu'elle a pu inspirer par le passé ! Au contraire, la bonne manière de la prolonger est d'en dresser un bilan sans complaisance. ■



Les réponses
de Charles Péguy*

PATRICIA
MARTIN-
HENRY

On est sûr de quoi quand on est sûr de soi?

ARNAUD
GALLAY

L'homme aspire-t-il
à être reconnu...
ou simplement à être?

J'

Mais revenons à notre scène. Jusqu'à, vous aviez peur de prendre la parole en public. Cette peur n'a pas disparu; elle a cessé d'être paralysante. Qu'est-ce qui a changé? Vous vous êtes entraînée, avez gagné en compétence? Peut-être. Mais la confiance ne se réduit pas à la compétence. Nous sommes très souvent compétents mais non confiants. Il y a donc autre chose. Ce gain en compétence, cette maîtrise accrue vous ont rendu capable d'un



saut dans l'inconnu. Alors, vous avez regardé les autres, le public. Vous avez trouvé votre appui dans un regard bienveillant, dans un sourire... C'est en tissant ce lien avec les autres que vous avez pris confiance. D'ailleurs, à l'heure où vous vous lancez, vous n'êtes pas exactement « sûr de vous »: vous avez confiance, ce n'est pas exactement la même chose. Être sûr de soi, c'est ne plus douter, être bientôt guéri par l'assurance, la suffisance. Avoir confiance en « soi », c'est accueillir son doute et en faire son allié. Je ne permettrais donc de reformuler votre question: on a confiance en quoi quand on a confiance en soi? Et de répondre, faute de mieux en la vie. Faute de mieux, oui, tant il semble que la confiance authentique ignore son véritable objet.

Aspirer à « être » n'a pas grand sens puisque nous sommes déjà. Aspirer à la reconnaissance objective de notre valeur: tel est d'après Hegel le désir le plus fort de l'animal humain. Mais être reconnu objectivement n'est pas être reconnu « tout court »: il faut pour cela produire des œuvres, des actions objectives, soumises au regard d'autrui. Être une subjectivité humaine, c'est ainsi pour Hegel être lancé dans l'aventure d'une quête de reconnaissance... Mais cette aventure est sans fin: nous n'en aurons jamais assez. D'où la tentation, présente dans votre question, d'« être simplement », d'apprendre à jouer du seul fait d'exister, délivré de l'obsession de la reconnaissance... Mais, objecterait un hégélien, qu'est-ce qui prouvera ma valeur? Je n'ai rien à prouver, pourrais-je alors rétorquer un jeune romantique: vivre me suffit. Le sentiment de mon existence subjective me remplit tout à fait; pas besoin, pour être vraiment, d'être « reconnu »...

Q Un vertige métaphysique, une petite question qui vous turlène? Interrogez Charles Péguy en direct à questions@lapresse.com



« Camille Froidevaux-Metterie,
un féminisme de l'intime »

Le Monde

En librairie

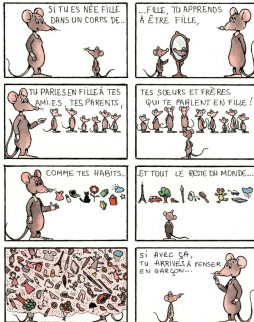
ET SUR NOTRE BOUTIQUE EN LIGNE
WWW.PHILOMAG.COM

philosophie
Editeur



Les réponses
de Claude Ponti*

LÉONNE, 7 ans, DEMANDE : POURQUOI JE N'ARRIVE PAS À
AVOIR DES PENSÉES DE GARÇON ?



À tous les enfants
Envoyez vos questions
à Claude Ponti en écrivant à
questionsenfants@
philoenag.com

* Auteur et illustrateur de livres destinés à la jeunesse / Dernier ouvrage paru : *Le Cours en livre* (L'École des loisirs).



MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION

MAC
VAL

PERSONA GRATA

L'ART CONTEMPORAIN INTERROGE L'HOSPITALITÉ

MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION — MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DU VAL DE MARNE
UNE EXPOSITION. DEUX LIEUX. 16 oct 2018 — 20 jan 2019

personagrata.museum



À PROPOS DU N° 123

**SUR LE DOSSIER
CONSCRÉ
À LA
RÉSONANCE**

PIERRE VIDAL

Contrepoint physicien

J'ai été attiré par ce dossier consacré à la résonance, qui évoque pour moi avant tout un phénomène physique. Cependant, de cet intéressant phénomène physique, vous ne dites pas un mot. Je ne sais pas ce qu'il en est dans le livre de Hartmut Rosa, mais vous semblez n'en retirer qu'une analogie harmonique ou une simple rétroaction qui sert, à mon avis, bien loin d'épuiser le potentiel de cette idée de résonance. Un premier point est que le modèle physique conduit à une accumulation d'énergie qui peut être aussi bien négative (le pont suspendu qui s'écroule) que positive (l'instrument de musique), et je suis bien étonné qu'on puisse en faire une solution forcément bénéfique aux maux de notre temps. Un deuxième point est que la résonance peut être créatrice d'effets nouveaux (le laser, par exemple) et que cette créativité, en plus d'avoir une valeur permettant d'expliquer bien des phénomènes, pourrait être considérée comme un mécanisme fondamental de la diversification de l'univers qu'il serait effectivement justifié d'extrapoler aux relations humaines. Cela ne conduirait pas mécaniquement à une solution mais plutôt à une confiance dans notre capacité de créer des solutions nouvelles, indéfiniment. Ainsi, le dialogue homme produit souvent un consensus différent des prémisses. Merci donc de ce que vous nous proposez dans votre revue que je trouve toujours stimulante.

BRÉATRICE ROUSSET

Cri du cœur

À chaque fois que je lis votre magazine, je découvre de pures pépites. Je travaille auprès de dirigeants de grands groupes à la transformation de ces entreprises. Votre dossier sur la "résonance" est incroyable [...]. C'est juste un cri du cœur pour vous dire bravo et merci. Sachez que ce que vous faites est très précieux et très utile. Pour ma part, je nourris toutes mes interventions de vos trouvailles [...]. Je vois en outre que vous lancez *Philosomnie*, formidable !

THÉRAUD SAINT-DENYS

Source chinoise

En fait, le concept de résonance était déjà en vogue en Chine au IV^e siècle avant notre ère parmi les philosophes naturalistes et il fut développé à son paroxysme par l'auteur du *Huainan zi*, composé au II^e siècle avant J.-C. Cette œuvre a été publiée en français en 2003 dans la collection *La Pléiade* sous le titre *Philosophes antiques II, Huainan zi*, texte traduit, présenté et annoté sous la direction de Charles Le Blanc et de Rémi Mathieu. Le deuxième chapitre, par exemple, s'intitule « Des résonances du Dao ». Il existe plusieurs études sur le *Huainan zi*, notamment celle de Charles Le Blanc : *Huainan Tzu, Philosophical Synthesis in Early Han Thought: The Idea of Resonance (Ken-Ying) with a Translation and Analysis of Chapter Six* (= *Huainan zi*, une synthèse philosophique dans la pensée han précoce. L'idée de résonance, avec une traduction et une analyse du chapitre VI », Hong Kong University Press, 1986; non traduit). Au sein de l'introduction générale à cette œuvre dans l'édition de *La Pléiade*, on peut lire que « la résonance exprime ainsi le cycle complet de l'intégration cosmologique, sociologique et psychologique des dix mille êtres », c'est-à-dire de tout ce qui existe; autrement dit « le monde, les autres et soi-même » pour reprendre votre introduction au dossier. Il est déplorable que pas un mot ne soit mentionné sur le *Huainan zi* dans les vingt-deux pages consacrées à la résonance dans votre magazine, même pas dans les suggestions de lecture qui clôturent votre tour d'horizon... Voilà qui est chose corrigée. Bonne résonance! Un lecteur assidu.



Une réaction
à un article ou
à une actualité?
Écrivez-nous à
reaction@philomag.com

INVITATIONS
En partenariat avec
Philosophie magazine

TRANSMISSION / TRANSGRESSION Paris (XXI^e)

Cette exposition permet de comprendre les rapports complexes qui lient des sculpteurs, de Rodin à Giacometti en passant par Bourdelle, à leurs disciples. Leurs trajectoires seront ici mises en lumière avec pas moins de 165 œuvres présentes.
Jusqu'au 9-02-2019. Musée Bourdelle
18, rue Antoine Bourdelle, bourdelle.paris.fr
50 invitations sont à retirer sur
philomag.com/bourdelleexpo

PERSONA GRATA Paris (XXI^e)

Comment l'art contemporain évoque l'Histoire et l'histoire? Cette exposition, qui réunit sur les traces des philosophes Guillaume Le Blanc et Fabienne Brugère, tente de répondre à cette question brûlante.
Exposition co-organisée avec le MAC VAL,
Jusqu'au 20-06-2019. Musée national de l'Histoire de l'Immigration (MNH)
293, avenue Daumesnil
60 invitations sont à retirer
pour l'exposition au MNH sur
philomag.com/personagrata

NUIT DE CRISTAL Paris (XXI^e)

Quatre vingt ans après le pogrom nazi des juifs d'Allemagne, l'Orchestre de Paris donnera à entendre l'aria de Michael Tippett, *A Child of Our Time*, dirigé par Thomas Adès. Cette œuvre composée en 1939-1940 s'inspire de l'assassinat d'un diplomate allemand par un jeune juif qui servit de prétexte au Traité de Reich pour se livrer à des exactions sans précédent (lire p. 95). Elle sera précédée de l'ouverture des Francs-juges (1825), d'Hector Berlioz et de Polars (2001), une fresque musicale de Thomas Adès.
Les 7 et 8 à 20h30. Philharmonie de Paris
23, avenue Jean-Jaures, orchestredeparis.com
20 invitations pour chaque concert sont
à retirer sur philomag.com/maitrotal

RÉFLEXION FAITE

**LE RENDEZ-VOUS
PHILO
du Grand Soir 3**



Pour redonner du sens à l'actualité, retrouver chaque jeudi, en deuxième partie de soirée, l'un des membres de la rédaction de Philosophie magazine dans le journal de France 3 présenté par Francis Leffler (lire p. 32).

U^S-PC
Université Sorbonne
Paris Cité



Festival des idées Paris

3^e édition
jeunesse éternelle

**20-24 nov.
2018**

Conférences, spectacles,
jeux-débats, expo, ateliers.
Gratuit dans tout le Grand Paris

www.
festivaldesidees
.paris

- 1 festivaldesidees
- 2 FdIParis
- 3 Festivaldesidees

*SesFrance **AUTOUR DE PARIS**



philosophie



Paris 2024

Paris 2024



Paris 2024



Paris 2024

PARIS 2024

PARIS 2024

PARIS 2024

PARIS 2024





Philosophie magazine lance **Philonomist**, le premier média en ligne qui parle du travail, de l'économie et de l'entreprise avec philosophie



QUE TROUVE-T-ON SUR **PHILONOMIST** ?



VIDÉO

Passiez à l'action
avec Hannah Arendt !



Comment donner du sens
à son travail lorsqu'on n'y produit
rien de concret ? Hannah Arendt
nous aide à y voir plus clair,
en pensant le travail non plus
comme corvée, mais comme action.



ESSAI

L'éthique,
c'est rentable ?



La vie éthique ne consiste pas
à appliquer des préceptes
mais à forger son caractère
par la pratique. Elle implique
de renoncer parfois à la rentabilité...
pour renouer avec la prospérité.



TÉMOIGNAGE

"Les start-up nous
maintiennent au stade oral"



De son expérience dans les start-up
berlinoises, Mathilde Ramadier
rétient un univers abrutissant.
Elle dénonce l'infantilisation de la
génération Y et le gâchis de talents
masqués sous la brume du cool.

Inscrivez-vous pour bénéficier d'une semaine gratuite
philonomist.com/fr/subscription
RENDEZ-VOUS SUR PHILONOMIST.COM

LE MANIFESTE PHILONOMIST

L'homme est né libre, mais partout il est dans les process



Par **Anne-Sophie Morcan**
Rédactrice en chef
de **Philonomist**

Finis, les parcours tout tracés : aujourd'hui, l'entreprise comme l'individu doivent se poser la question du « pourquoi ». Pour survivre dans un monde incertain, il faut savoir s'interroger. Autrement dit, philosopher !

Dès que l'on parle du travail et des entreprises, notre discours tend à la schizophrénie. Les Français, à 86 %, n'aiment pas le capitalisme, mais à 76 % ils aiment l'entreprise où ils travaillent. Et 70 % d'entre nous disent : « régler » chaque jour avec leurs collègues. Car c'est ça, le travail : un univers complexe, fait de haines et de passions, où l'on peut s'épanouir ou déprimer selon la conjoncture, sa propre évolution de carrière, voire le moment de la journée. On aimerait remettre le travail à sa place, minimiser son poids dans notre existence, mais, n'en déplaise aux tenants de la *work/life balance*, on travaille aussi parce qu'on aime apprendre, et on rêve d'agir pour changer le monde.

YOGA OU SPINOZA ?

Les chantres du bien-être et de la psychologie positive peinent à combler les besoins du travailleur en crise. Un cours de yoga à la cantine ? Faible secours quand on aspire à inscrire son action dans une démarche éthique. Un *Chief Happiness Officer* dans l'organigramme ? Pas assez pour compenser l'infantilisation ressentie dans une structure aux hiérarchies pesantes.

Si le bonheur au travail est une notion controversée, les réflexions se rejoignent sur un point : la quête de sens. Dans le refus de réduire l'individu à un simple *homo economicus* dénué d'idéaux, on retrouve pêle-mêle des anarchistes comme David Graeber qui dénonce les *bullshit jobs* (« boalaits à la con »), des chefs d'entreprise qui lisent Spinoza pour repenser la motivation profonde de leurs salariés, des économistes qui montrent que le bonheur ne se résume pas au salaire et des jeunes diplômés qui quittent les tours de La Défense pour produire du topinambour bio en coopérative.

Tous convergent autour d'une idée : l'homme est né libre, mais partout il est dans les process. Le travail est ce qui nous permet de nous



“Le travail est ce qui nous permet de nous dépasser, mais encore faut-il avoir les moyens de l'exercer en adulte”

dépenser, mais encore faut-il avoir les moyens de l'exercer en adulte. Pour les entreprises, accorder cette autonomie aux salariés n'est pas une option. C'est vital. Avant, on se posait la question du « comment » : pour l'entreprise, « comment » conquérir des marchés ; pour le manager, « comment » optimiser la production ; pour le travailleur, « comment » faire carrière.

DU « COMMENT » AU « POURQUOI »
Aujourd'hui, les objectifs eux-mêmes sont devenus incertains. Face au défi environnemental, le modèle de la croissance économique n'est plus une évidence. L'accélération

des innovations technologiques balaie des mastodontes qu'on pensait « bien gérés » et rend caduque l'organisation en silos. Plus personne ne croit en la carrière linéaire de l'organisation men des années 1960, et l'intelligence artificielle menace de détruire des emplois jusque-là protégés.

Dans ce contexte saturé de menaces et de possibilités, l'entreprise comme l'individu doivent se poser la question du « pourquoi ». Ce monde mouvant, « sublatuaire » dirait Aristote, exige une sagesse pratique irréductible à l'application de règles abstraites. Quand l'action s'embourbe dans la viscosité du réel et les turpitudes du collectif, il faut être capable de se poser les bonnes questions sans sombrer dans l'idéologie. Autrement dit, de philosopher.

Philonomist.com

Vous pouvez retrouver cet article – et beaucoup d'autres – sur Philonomist.com

TELESCOPAGE

**BIRMINGHAM
ROYAUME-UNI**
3 octobre 2018

Pour son discours au congrès annuel du Conservatoire, la Première Ministre britannique Theresa May, contrainte au sein de son propre parti en sujet du Brexit et par ailleurs sollicitée pour de prétendues initiatives chorégraphiques en Afrique, arrive sur scène en dansant sur le morceau d'ABBA Dancing Queen.

“ Il faut avoir du chaos en soi pour accoucher d’une étoile qui danse ”

FRIEDRICH NIETZSCHE / Ainsi parlait Zarathoustra



© PIRELLA GÖTTSCHE LOWE

Déchiffrer l'actualité 

L'IMAGE

Banksy le Cynique

U

ne forme de tendresse se dégage de cette œuvre du street artist britannique Banksy, intitulée *Girl with Balloon* («*File avec ballon*»). Maintenant, imaginez-la tailladée... C'est un événement surréaliste qui s'est produit à Londres le 5 octobre dernier. Chez Sotheby's, vénérable société d'enchères, une reproduction de cette création venait tout juste d'être adjugée pour

1,2 million d'euros. Quand, soudain, la toile s'est mise à s'auto-détruire: une broyeuse à papier avait été dissimulée dans le cadre doré, et le précieux objet a été partiellement réduit en lamelles. Stupéfaction dans la salle! Par ce geste qui s'apparente à une performance, le mystérieux Banksy, dont on ignore toujours l'identité, a certainement voulu dénoncer une fois de plus le marché de l'art et ses prix mirobolants: en 2013, à New York, il avait mis en vente des toiles pour... 60 dollars - seules sept avaient trouvé preneur. Cette démarche a quelque chose de cynique, non pas au sens contemporain, mais antique. La figure de proue du cynisme grec, Diogène, était un provocateur qui faisait de sa vie un scandale permanent - il tançait ses semblables ou se masturbait en public... Sa devise? Il faut «*fuir*



la mortale», c'est-à-dire renverser les valeurs établies. D'où une dénonciation constante des conventions sociales ou de l'argent, cette «*métropole de tous les vices*». Pour Diogène, il est nécessaire de revenir à une vie conforme à la nature, à la matérialité; ici, l'artiste semble dire qu'une œuvre, précisément, ce n'est que du papier, et que le marché de l'art est une machine spéculative totalement déconnectée du réel. Ironie suprême, et assez prévisible, de l'histoire: depuis le coup d'éclat de Banksy le Cynique, la cote de l'œuvre a encore grimpé...

Par
Martin
Duro,
Martin
Legras
et Raphaële
Sévère

LE MOT

NOUS ALLONS
PRENDRE DES
CONGÉS POUR
EXPLORER
À NOUVEAU NOTRE
CURIOSITÉ



Mike Krüger et Kevin Systrom,
cofondateurs d'Instagram ou initiés
d'annonces le 25 septembre au directeur
de la police dans la lettre par Facebook.

La curiosité



Thomas Hobbes,
Leviathan (1651).

LE DESIR
DE CONNAÎTRE
LE POURQUOI ET
LE COMMENT EST LA
CURIOSITÉ, QU'ON NE
TROUVE EN AUCUNE
CRÉATURE VIVANTE,
SINON EN L'HOMME

LANGUAGES

La cyber-colonisation

près la conquête territoriale, voilà la conquête numérique.

À l'ère d'Internet, l'enjeu est moins de mettre la main sur des matières premières que sur les données personnelles de millions d'utilisateurs (et de consommateurs...). Le terme de «*cyber-colonisation*» se répand pour désigner un tel système de captation, voire de prédation - l'expression a été employée par le mathématicien et député Gildé Vilani dans un récent rapport parlementaire sur l'intelligence artificielle. C'est en Afrique, aux frontières jadis décapées par les puissances européennes, que la cyber-colonisation prend son essor: au

Nigeria, Facebook a ainsi lancé un incubateur permettant de coopérer avec des start-up locales; le but est de collecter des données personnelles dans un espace encore dépourvu de législation sur la protection de la vie privée. Sans compter que les géants du Web y vendent des appareils à bas prix mais bridés - avec un accès limité à certaines plateformes. En 1916, Léonine publiait «*L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*», ce dernier mode de production étant qualifié de «*généralisation universelle d'oppression coloniale et d'exploitation financière*». Le capitalisme 2.0 donnerait-il lieu à un impérialisme d'un nouveau type, reposant sur une asphyxie cette fois numérique?





LE CHIFFRE

12

Selon un récent rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec), c'est le nombre d'années qu'il nous reste pour réduire de 45 % nos émissions de CO₂. Sans quoi la température mondiale aura grimpé de 3 degrés en 2100, ce qui aboutirait notamment à la destruction de 13 % des terres mondiales. L'urgence est donc de mise : si « la crainte est une obligation », écrit Hans Jonas dans *Le Principe Responsabilité* (1979), celle-ci doit aller de pair avec « l'espérance (à savoir celle d'éviter le pire) » – ce qui passe par une prise de « responsabilité »...

PHOTOGRAPHY: SHUTTERSTOCK / What's News / VICKON / WENN

LE GRAPHIQUE

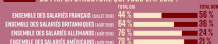
Et vous, qu'attendez-vous de votre travail ?



AU FOND DE VOUS-MÊME, AVEZ-VOUS LE SENTIMENT QUE LE TRAVAIL QUE VOUS FAITES...



AVEZ-VOUS LE SENTIMENT QUE VOTRE TRAVAIL EST RECONNU À SA JUSTE VALEUR PAR VOTRE ENTREPRISE OU PAR LA STRUCTURE QUI VOUS EMPLOIE ?



D'après l'anthropologue allemandiste David Graeber, auteur du récemment traduit *Bullshit jobs* (Payot, 2018), un nombre croissant de travailleurs, bien qu'occu-
 pent parfois des emplois bien rémunérés, ont le sentiment d'être inutile. Il s'inspire pour cela d'une étude réalisée en Grande-Bretagne selon laquelle 40 % des actifs considèrent que leur emploi n'apporte aucune « contribution significative à la société ». Qu'en est-il en France ? Et peut-on mesurer plus précisément ce sentiment d'inutilité ? Dans une passionnante enquête (« Inutilité ou absence de reconnaissance : de quoi souffrent les salariés français ? »), la Fondation Jean-Jaurès, associée à l'Ifop, fait apparaître un schéma bien plus contrasté. Première singularité française : une écrasante majorité d'actifs estime que leur travail est utile à leur entreprise (80 %) et apporte une contribution à la société (78 %) – même si des variations fortes apparaissent selon les activités. Ensuite, si l'on demande de hiérarchiser les ressorts de cette utilité selon qu'elle sort « d'abord » l'entreprise, « avant tout » la société ou bien « avant tout » les actionnaires, des disparités apparaissent. Sur la durée, ils sont même 78 % à considérer que leur travail est plus utile à leur entreprise qu'il y a quelques années (contre 13 % qui le jugent plus inutile) et 29 % plus utile à la société (contre 15 % – plus inutile –). Bref, les salariés

sont globalement convaincus de l'utilité de ce qu'ils font sur les plans individuel, entrepreneurial et social. Mais c'est sur un autre plan, celui de la reconnaissance de cette utilité que le bât blesse. Seuls 44 % de nos concitoyens affirment que leur travail est « reconnu à sa juste valeur ». La différence de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et des États-Unis qui enregistrent de 20 à 30 points de plus. Comment expliquer ce déséquilibre entre utilité perçue et déficit de reconnaissance, qui se traduit par des taux d'absentéisme et des burn-out de plus en plus nombreux ? D'après les auteurs de l'enquête, cela tient à une culture qui fait du travail, plus qu'une simple fonction sociale, le lieu de la réalisation de soi : « C'est à travers le travail que les Français espèrent se réaliser en tant qu'individus à part entière, dotés d'une personnalité singulière [...] ». Le travail est la force motrice majeure pour les Français. Or, dans un climat de très grande incertitude, de virtualisation du travail sous le coup du numérique et de scepticisme quant à la capacité des institutions, et notamment des entreprises, à assurer la pérennité du travail bien fait, les Français sentent « la détérioration par rapport à cette dimension » institutionnelle du travail. L'objet du travail affirmait le jeune Marx est « la réalisation de la vie générale de l'homme ». En façonnant activement le monde, l'homme ne trouve pas seulement le moyen de satisfaire des besoins particuliers, il se réalise lui-même et prend la mesure de ses pouvoirs. Il faut croire que les Français sont les plus marqués des travailleurs d'aujourd'hui.

Source : « Inutilité des emplois », Fondation Jean-Jaurès, 2018. Enquête de l'Ifop pour la Fondation Jean-Jaurès. 1 000 personnes interrogées en France, du 10 au 12 novembre 2018.

Cours de « patriotisme », culte de la personnalité... une chape de plomb, inédite depuis Mao Zedong, s'abat sur les Chinois

Le projet de la plus grande réserve étoilée du monde au Maroc: Rousseau l'avait-il rêvée?

CE MOIS-CI.

PMA pour toutes, GPA éthique? Analyse d'un bouleversement sociétal par la philosophe Sabine Prokhoris

Des coffres-forts vont protéger nos données numériques, John Locke aurait-il lui aussi verrouillé le cadenas?

Chine
POLITIQUE

La Chine est-elle en train de devenir totalitaire?

Le pays de Xi Jinping est certes une dictature. Mais n'est-ce pas aller trop loin que de la caractériser de pays totalitaire? Examinons la question avec Hannah Arendt.



L

a Chine est une dictature, un régime dans lequel un pouvoir absolu est exercé par un petit groupe. Rien ne vient remettre en cause la domination du parti communiste et de son dirigeant Xi Jinping. Les dissidents sont pourchassés et réprimés. La liberté de presse est nulle, et Internet doit se soumettre à la censure. L'État de droit est inexistant. Cependant, on répète habituellement à qualifier la Chine d'État totalitaire. À condition de ne pas se mêler de politique et d'échapper à l'arbitraire des autorités, on peut y agir à peu près librement dans plusieurs domaines: étudier, travailler, faire fortune, voyager, et penser, au fond, ce qu'on veut.

Ceci peut-être en train de changer. Quelles sont les caractéristiques d'un régime totalitaire? Si l'on suit la description qu'en donne Hannah Arendt dans *Le Système totalitaire* (1951), au lieu de seulement exercer un pouvoir autoritaire de l'extérieur, le totalitarisme tend à modifier la société et les individus. Ce processus comporte les caractéristiques suivantes: une propagande et une tentative de contrôle des masses par l'idéologie; l'omnipotence d'un chef infaillible; un contrôle de la vie privée et intime des individus; un système de terreur.

Regardons. Premièrement, depuis l'arrivée au pouvoir de Xi Jinping, en 2013, une idéologie mêlant maoïsme, confucianisme et légisme, une pensée de la toute-puissance de l'État comparable au *Léviathan* de Hobbes, est à l'offensive. Anti-occidentale et nationaliste, l'idéologie de Xi Jinping, qualifiée de « socialisme aux caractéristiques chinoises », a rejoint la pensée de Mao Zedong dans la charte du Parti communiste chinois. Depuis cet été, des cours de « patriotisme » dans les universités, les médias et les institutions publiques sont à l'ordre du jour afin de museler les rares voix critiques. Le

pays, depuis Mao, n'a jamais connu une telle chape de plomb idéologique. Deuxièmement, le président chinois a fait voter, au 18^e Congrès du Parti de l'automne dernier, la fin de la limitation du poste de président à deux mandats. Pour la première fois depuis, la encore, Mao, Xi Jinping peut devenir président à vie. Contrairement à ses discrets prédécesseurs, il a également mis en place un système de culte de la personnalité. Troisièmement, le contrôle sur la société et la vie individuelle s'est largement accru grâce aux nouvelles technologies. Par la combinaison de la reconnaissance faciale, du traçage des déplacements, de la surveillance des réseaux sociaux et de l'intelligence artificielle, les habitants de certaines régions chinoises sont soumis depuis 2014 à un système de notation dit de « crédit social ». L'accès aux services sociaux, au logement, au soin, aux voyages, dépend désormais de son comportement – de mauvais payeur ou... de défenseur des droits. Ce sont désormais les conversations privées et les attitudes intimes qui risquent d'être modelées par la sphère étatique. Enfin, est-il exagéré de parler de terreur de masse en Chine? Au Tibet, c'est la langue, la religion, les traditions qui sont systématiquement

déracinées, par des mesures coercitives et l'arrivée de colons han, l'ethnie majoritaire. Dans la province orientale du Xinjiang, les Ouïgours, population autochtone, musulmane, sont la cible d'une répression d'une ampleur inouïe. Près de 1 million d'Ouïgours pourraient être enfermés dans des camps de rééducation, dont l'existence vient d'être légalisée. Le

règlement de la région autorise à « déloger et [à] transférer » les personnes censées être influencées par l'extrémisme vis des « centres de formation professionnelle », c'est-à-dire des camps, où aurait lieu un véritable lavage de cerveau des musulmans. Comme l'écrit Hannah Arendt, « l'hypothèse centrale du totalitarisme – tout est possible – conduit à l'élimination

systématique de tout ce qui pourrait gêner la réalisation de son absurde et terrible conspérance: que tout crime imaginé par les dirigeants doit être puni, sans se soucier de savoir s'il a ou non été commis ». C'est ce qui se passe actuellement avec les Ouïgours et pousse à penser qu'un nouveau totalitarisme est bien en train de resurgir.

Michel Etchanchineff

Environnement
POLLUTION

Revoir les étoiles

Le projet Atlas Dark Sky, qui vise à créer la plus grande réserve de ciel étoilé du monde au Maroc, s'apparente à un prolongement inattendu des idéaux romantiques.



O

n attend pas les astro-physiciens sur le terrain de l'écologie politique. Et pourtant, Zouhair Benkhaldoun, direc-

teur de l'observatoire d'Alkafmedon et président du Comité national pour l'astronomie du Maroc, est en train de lancer un projet tout aussi engagé que fascinant: avec Atlas Dark Sky, il souhaite créer au Maroc, dans un large territoire comprenant le parc national de Toubkal, la plus grande réserve internationale de ciel étoilé. Des réserves de ce type, il en existe douze dans le monde (huit en Europe, deux en Amérique, une en Afrique et une en Océanie), qui se sont vu remettre une certification officielle par l'International Dark-Sky Association (IDA), une organisation non gouvernementale qui s'occupe de la promotion des ténébreux. Selon ses publications, la pollution lumineuse est à l'origine de nombreux maux. Pour les humains, d'abord: la luminosité qui baigne continuellement les zones urbaines ou péri-urbaines est à l'origine de troubles du sommeil, de stress permanent, de gaspils d'énergie, puisque de nombreuses

routes et autoroutes sont suréclairées. Pour la faune et la flore ensuite: les lumières électriques perturbent le cycle de vie des insectes et des prédateurs nocturnes, égarent les bébés tortues et, plus encore, les oiseaux migrateurs, de même qu'elles déséquilibrent le cycle de la photosynthèse. La plus grande réserve de ciel étoilé se trouve, à l'heure actuelle, au Canada, et couvre un territoire d'un rayon de cinquante kilomètres. Mais celle du Maroc, si le projet voit le jour, aurait un rayon de quatre-vingts kilomètres. Ce lieu ne manquerait pas d'attirer des touristes: il ne serait ni inhabité ni sanctuarisé. Mais ceux qui y séjourneraient devraient respecter des restrictions importantes d'utilisation de la lumière artificielle.

« Le ciel est le pain quotidien des yeux », écrit Ralph Waldo Emerson dans son *Journal*, à la date du 11 novembre 1842. Et dans son essai *Nature*, le romantique américain s'exclame: « Comme les étoiles paraissent magnifiques contemplées dans les rues des villes! Si elles n'apparaissent qu'une seule nuit, tous les mille ans, comme les gens les adorent, et à quel point ils seraient fols en elles... » Il

n'a pas tort; c'est peut-être parce que, pour la plupart d'entre nous, nous ne voyons plus la Voie lactée qu'à la faveur des nuits d'été, en vacances, que nous sentons des élans protecteurs pour le ciel étoilé. Mais ces réflexions furent sans doute inspirées à Emerson par la lecture d'Emmanuel Kant, qui écrit, dans le plus beau passage de la *Critique de la raison pratique*: « Deux choses remplissent le cœur d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelles et toujours croissantes [...] le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi. » Le propre du ciel étoilé, c'est qu'il évacue mon stress, il relativise mes soucis, car il « avancerait pour ainsi dire son importance », note Kant. Il me fait sortir de mon réseau de préoccupations, mieux, il « étend la connexion dans laquelle je me trouve à l'espace immense où les mondes s'ajoutent aux mondes et les systèmes aux systèmes », c'est-à-dire qu'il offre à ma finitude un horizon métaphysique, un infini.

Mais cet émerveillement devant le ciel étoilé, Kant l'a sans doute puisé lui-même chez Jean-Jacques Rousseau, qui avait lu de près et qu'il admirait – lequel

→ Rousseau, à propos du ciel nocturne, fait curieusement allusion au Maroc. Dans la deuxième promenade du rêveur solitaire, Rousseau raconte comme il a été renversé, en descendant les pentes de Mésnilmontant, par un « gros chien diabolique ». Il a perdu connaissance, puis est revenu à lui, et c'est la vue des étoiles

qui l'a rasséréné: « La nuit s'avançait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et au peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. [...] Je n'aurais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je n'aurais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. [...] Je sentais dans tout moi être un calme ravissant, auquel chaque

fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus. On me demanda où je demandais; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étais; on me dit, à la Haute-Borne; c'était comme si l'on m'eût dit au mont Atlas. » Prophétique!

Alexandre Lacroix

Société
MATERNITÉ

« La filiation peut être autre chose que le modèle naturaliste "papa-maman" »

Sabine Prokhoris livre un point de vue bien tranché sur les positions du Comité consultatif national d'éthique (CCNE) et du Conseil d'État sur la procréation médicalement assistée (PMA) et la gestation pour autrui (GPA).

Elle s'oppose ainsi à nombre de ses confrères psychanalystes.

Voyez-vous dans l'avis du CCNE sur la PMA une reconnaissance des métamorphoses de la parenté?

Sabine Prokhoris: Le CCNE conçoit que la filiation, qui est une construction juridique, est pensable autrement que selon le modèle naturaliste « papa-maman ». Il ouvre la voie à un élargissement de la norme familiale et tient simplement compte d'une plus grande diversité des configurations conjuguées et familiales contemporaines. Quand le Conseil d'État pour sa part affirme que le refus d'accorder la PMA à deux femmes homosexuelles ne serait pas contraire au principe d'égalité devant la loi, présente-t-il des raisons de fond? S'il démontre une différence fondamentale entre un couple de femmes et un couple hétérosexuel, on pourrait admettre son argumentation. Mais il ne peut le faire – cela remettrait en question le mariage pour tous.

Historiquement, quelles idées philosophiques sous-tendent les réticences concernant l'extension de la PMA?

Il y a en France un impensé naturaliste infiltré par une idéologie crypto-religieuse définissant l'Idéal familial – un ensemble flottant de préjugés ordinaires sur les rôles de la mère et du père, que les idéologues de la Révolution nationale du régime de Vichy ont systématisé – et une sacralisation de la maternité. Francine Muel-Dreyfus l'a montré dans son livre *Vichy et l'éternel féminin* (Seuil, 1995): par exemple, la « vraie » filiation passe par l'accouchement. Ces idées ont perduré dans les milieux religieux, mais pas seulement. Elles ont été renforcées par une certaine lecture contemporaine de la psychanalyse. Lors de séparations de couples de femmes dans lesquels un enfant est né d'un projet commun, quand la mère de corps veut « éjecter » l'autre femme au motif qu'elle seule, qui a porté l'enfant, et en a accouché, serait la « vraie » mère, les psychologues qui mènent les expertises parfois demandées par les

Sabine
Prokhoris



Philosophe et psychanalyste. Dans son dernier ouvrage, *Dévoiler des raisons. Les liens face aux nouvelles familles* (Grégoire d'Elisabeth Radtner, PUF, 2018), elle analyse les controverses judiciaires soulevées par les nouvelles configurations familiales et remet en question le maintien de la référence à la famille traditionnelle.

juges vont dans ce sens. Au nom de la protection de l'enfant, ils appliquent une vulgate psychanalytique bardée de concepts théoriques figés, où se perd le plus vif de Freud et de Lacan. On a affaire alors à un dogmatisme hors sol. Déjà en 1999, au moment du Pacte, qui organisait un contrat d'union civile ouvert aux couples homosexuels, les mêmes s'alarmèrent d'une catastrophe symbolique en marche qui donnerait des générations de psychotiques.

Retrouvons-nous des arguments similaires chez les opposants à la GPA?

Tout à fait. Dans mon livre *Dévoiler des raisons*, je commente une affaire où un magistrat juge que le consentement de la mère porteuse n'est pas valable. Il s'appuie sans le dire sur la Commission des épiscopats de la communauté européenne qui, assimilant la GPA à la « traite des humains », soutient que de ce fait les femmes qui l'acceptent sont vulnérables et donc que leur consentement ne peut être plein et entier. Il y a enfin beaucoup de fantasmes quant à la marchandisation du corps de la femme, aussi bien chez les féministes que dans les rangs de la Manif pour Tous. Il existe certes un marché sauvage, dans des pays où des femmes pauvres sont peu ou mal protégées par le système juridique, mais aux États-Unis ou au Canada, les conventions de GPA sont encadrées par la justice. Sont vérifiées l'engagement des parents d'intention et le consentement de la mère porteuse, qui ne doit pas se trouver dans une situation de contrainte économique – même si l'on peut envisager qu'une compensation financière raisonnable lui soit versée, qui évite le sentiment d'une dette infinie des parents d'intention envers elle. Les conditions sanitaires doivent être optimales pour l'enfant, et la gestatrice doit être déjà mère. C'est tout cela qu'Elisabeth Radtner appelle la « GPA éthique ».

Propos recueillis par Charles Perrigot

Technologie
VIE PRIVÉE

Des données sous clé

L'inventeur du Web propose des « coffres-forts numériques » dans lesquels conserver nos données personnelles... dans les pas de Locke.



Vos playlists constituées au fil du temps sur Spotify, vos collections de photos retouchées sur Instagram, votre répertoire sur Google, l'historique de vos voyages sur Facebook ou de vos amants sur Tinder... Toutes nos prétendues données « personnelles » sont en fait dépendantes des fournisseurs de services. Ces informations, qui sont un prolongement de notre identité, permettent surtout aux géants d'Internet de valoriser leurs entreprises en proposant de la publicité ciblée, quand elles ne sont pas dérobées. Le 25 septembre, les équipes de Facebook annonçaient en effet que 50 millions de comptes avaient été piratés. Le 8 octobre, on apprenait que les données de plus d'un demi-million de comptes Google+ avaient été exposées à une faille de sécurité... durant trois ans.

Dans une lettre publique publiée cette année, Sir Tim Berners-Lee s'interroge : « Le Web est rompu », écrit son inventeur, et de mettre en garde contre la « concentration du pouvoir » par quelques firmes et la possibilité « d'attaquer le Web à grande échelle ». Aujourd'hui, l'ingénieur, chercheur au Massachusetts Institute of Technology, appelle à définir un garde-fou « légal ou réglementaire », mais il va plus loin. Il a fondé Inrupt, une start-up qui propose un système de protection de nos données, en open-source, dont le code source est à disposition du public. « Solid », c'est le nom du service, offre des coffres-forts numériques, ou « pods » (personal online data stores), dans lesquels entreposer toutes les informations qui comptent. Chacun déverrouille ponctuellement l'accès aux seuls services qui l'intéressent. Ces informations resteraient indépendantes des plateformes et donc moins susceptibles d'être détournées. Bref, nous retrouverions la main sur leur usage.

Tim Berners-Lee rassemble ainsi le principe de décentralisation qui inspirait le Web des débuts, favorisant la liberté individuelle contre les monopoles. Mieux, en faisant de nos données des biens inaliénables qui émanent de notre personne et en assurant la portabilité de ces informations, il renoue avec une conception anglo-saxonne de la propriété, dont John Locke est le représentant. Pour lui, le droit à la propriété et à la jouissance de nos biens est fondamental. Il s'inscrit dans le droit naturel, qui serait issu de notre nature humaine, au même titre que les droits à la vie, à fonder une famille et à la liberté. « Envoier que la terre et toutes les créatures inférieures soient communes et appartenir en général à tous les hommes, écrit-il dans le Traité du gouvernement civil (1690), chacun pourrait à son droit particulier sur sa propre personne, sur laquelle nul autre ne peut avoir aucune prétention. Le travail de son corps et l'ouvrage de ses mains, nous le pouvons dire, sont son bien propre. Tout ce qu'il a tiré de l'état de nature, par sa peine et son industrie, appartient à lui. »

Pour John Locke, il est non seulement question des biens matériels, dont nous jouissons parce qu'ils sont le fruit de notre labeur, mais également de notre identité qui se prolonge dans ces productions. Pour lui, l'homme devient une « personne » dans la mesure où il est capable de se concevoir, par la réflexion, « comme une même chose pensante en différents temps et lieux ». Pour cela, il faut pouvoir s'approprier son corps et ses idées, et s'y reconnaître selon un principe d'identité. En appelant à mettre en sécurité ces informations qui sont l'expression de notre mémoire, sinon de notre identité, Tim Berners-Lee défend donc une idée de la propriété, de l'identité et de l'usage du Web fondée sur les principes de Locke, l'un des premiers penseurs du libéralisme politique. Une liberté retrouvée?

Gérôme Engelbert

Philosophie à l'UNESCO

16.11.2018 • 19h-7h

- 48 conférences de philosophie
- 12 performances
- 1 banquet
- 1 studio radio
- 1 bar
- 1 boîte de nuit

À l'occasion de la journée mondiale de la philosophie 2018

15^{ème} évènement de la série
Une nuit de la Philosophie
www.nightofphilosophy.com

Entrée libre
7 place Fontenay 75007
125 avenue Suffren 75007



Organisation de la nuit de la philosophie



Programme pour la nuit de la philosophie

Avec le soutien de



MAIRIE DE PARIS



Comment s'envoyer en l'air

Par Sven Ortoli

Avec **36,8 millions de vols**, le transport aérien a convoyé **4,1 milliards** de passagers en 2017.

Leur nombre est estimé à **8 milliards d'ici à 20 ans**.

Les citoyens des États-Unis représentaient **18,6 %** de tous les passagers en 2017 devant les citoyens chinois (**16,5 %**).

Selon l'International Air Transport Association (Iata), le citoyen moyen (rapporté à la population mondiale) prendrait l'avion en 2020 tous les **43 mois** contre tous les **22 mois** en 2017.

La liaison la plus chargée du monde relie deux aéroports sud-coréens, celui de Gimpo-Séoul et celui de Jeju, distants de **450 kilomètres**. Elle a transporté **11,6 millions** de passagers en 2017.

Le pic annuel du trafic aérien a eu lieu le 29 juin 2018. **19 000 avions** volaient ce jour-là en même temps au-dessus du globe.

Depuis 1948, **85 vols** ont disparu sans laisser de trace.

“Celui qui apprendra à voler aux hommes de l'avenir aura déplacé toutes les bornes; pour lui les bornes mêmes s'envoleront dans l'air.”

Friedrich Nietzsche / Ainsi parlait Zarathoustra

Taux global d'accidents aériens en 2017: **1 pour 7,360 millions de vols** (mais aucun mort) contre **4 accidents par million de vols** en 1977.

À travers le monde, les accidents de la route causent chaque année **1,25 million de morts** environ.

Durant un vol transcontinental, les passagers assis sur la même rangée ou à moins de deux sièges latéraux d'un passager enrhumé ou grippé ont une probabilité de **80 %** d'être infectés par les germes de leur voisin. Pour les autres, le risque d'infection est inférieur à **3 %**.

Largeur des sièges en classe éco sur un Airbus A330 ou un Boeing 777: **41 cm** chez Ryanair, **44,5 cm** chez Easyjet et **52 cm** chez Emirates.

La distance moyenne entre deux sièges (mesurée d'un dossier à l'autre) varie de **71 cm** (Iberia) à **81 cm** (Singapore Airlines): une fois assis un passager mesurant **1,65 m** occupe **70 cm** du bus du dos à l'extrémité des genoux.

Les sièges d'avions coûtent entre **2 000 et 70 000 euros** de la classe éco à la classe affaire; entre autres spécifications, ils doivent être le plus léger possible et résister à une force équivalente à **16 g**.

1 aller-retour Paris-New York en avion pour une personne (environ **12 000 km**) correspond à **1 tonne d'équivalent CO₂**, soit les émissions moyennes annuelles d'un Français pour chauffer son domicile.

En 2017, **2 %** des émissions de CO₂ dans le monde étaient dus au transport aérien.

En 2020, Airbus, Rolls-Royce et Siemens testeront un moteur électrique de **2 mégawatts** sur un avion de modèle British Aerospace 146.

D'ici à 2050, l'industrie aérienne s'est engagée à **diviser par 2** ses émissions de CO₂ par rapport au niveau de 2005.

Sources: Air Transport World, The International Air Transport Association, Forbes, NewsHub, AviationSafetyNetwork, Organisation mondiale de la santé, Emory Health Digest, Emory University (États-Unis), Les Échos, Bloomberg France, Confindustria Travel, Direction générale de l'aviation civile, Air & Cosmos, ministère de la Transition écologique et solidaire.

6 PENSEURS POUR UN NOUVEAU PARTAGE

S/FRANÇOIS LÉGER

« NOUS SOMMES NOTRE ENVIRONNEMENT »

Allier avec la nature plutôt que contre elle. Telle est le modèle coopératif et écolo qui guide une nouvelle génération d'agriculteurs. Explications avec l'agronome François Léger. PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE NASSIF

L'agroécologie et la permaculture connaissent un intérêt grandissant. Et de belles réussites, comme la microferme maraîchère du Bec-Hellouin, en Normandie, créée par Perrine et Charles Hervé-Gruyer. Le principe ? Favoriser l'abondance productive de la nature plutôt que la (fausse) performance industrielle. L'ingénieur agronome François Léger, qui accompagne l'expérience du Bec-Hellouin, est un pionnier de ce nouveau rapport à la nature. Il nous éclaire sur ce que signifie, pour reprendre le mantra de la permaculture, « prendre soin de la Terre, prendre soin des Hommes et partager équitablement les ressources. »

Que recouvrent les termes d'agroécologie et de permaculture que l'on emploie parfois comme synonymes ?

FRANÇOIS LÉGER : Née dans les années 1920 aux États-Unis, l'agroécologie prend son essor au tournant des années 1970, dans les pays du Sud – et d'abord au Mexique. Elle part du constat que l'agriculture moderne aboutit à une exclusion, culturelle et économique, de la majorité des paysans. Ce que l'on a fait passer pour une « révolution verte » s'appuie notamment sur une sélection de variétés cultivées en fonction de leur performance absolue, au détriment de leur capacité d'adaptation au milieu. On a imposé partout dans le monde la même variété de maïs ou de riz, par exemple. Cela nécessite, d'une part, une série de technologies au coût exorbitant pour les paysans : mécanisation, engrais, pesticides... Cela exige, d'autre part, une relation de manipulation aux objets naturels contraires à la vision du monde des paysans non occidentaux. D'où un effet décalquant et désocialisant. L'agroécologie prend alors le contre-pied de l'agronomie : elle n'a plus pour objet la production mais l'agrosystème dans sa globalité ; et elle n'a plus pour mesure le seul rendement mais la soutenabilité, donc la régénération des ressources. La permaculture, qui apparaît dans les années 1970 en Australie, déploie les mêmes principes. Mue par un esprit pragmatique, elle donne la priorité à l'expérience pratique sur le savoir académique et ajoute la prise en compte de l'humain. Avec des questions aussi simples que : quel est le sens de mon travail ? Comment ne pas me tuer à la tâche ? Quelle société voulons-nous ?

Quels sont leurs principes premiers ?

L'idée est de produire beaucoup avec très peu, d'inverser le rapport, aujourd'hui catastrophique en agriculture, entre énergie produite et énergie consommée, en aboutissant ainsi à un rendement très élevé. On y parvient, d'une part, en mobilisant parfaitement le fonctionnement écologique de l'écosystème – et les interactions entre tous ses composants – afin que son énergie se renouvelle en permanence. Et, d'autre part, en réduisant au maximum les intrants à forte énergie incorporée tels les carburants, les engrais et les produits chimiques de synthèse.

Concrètement, cela donne quoi ?

Par exemple : si vous bordes un champ de pommes de terre avec une petite forêt, vous allez compenser l'extraction importante de biomasse lors de la récolte par les feuilles des arbres qui vont venir renouveler le terreau. De surcroît, les arbres vont abriter une faune – oiseaux, petits mammifères, insectes – qui débarrassera naturellement les cultures de leurs nuisibles. Ainsi, l'alliance de l'arbre et de la pomme de terre crée un système métabolique efficace qui, bouclé sur lui-même, favorise les interactions biotiques utiles aux cultures.

Peut-on parler de changement de paradigme ?

L'idée fondatrice de la pensée occidentale moderne est celle d'un environnement qui nous serait extérieur. Nous devons au contraire comprendre que nous sommes notre environnement : nous en sommes les acteurs conscients. Là est le changement de

paradigme : nous sommes dépendants de notre milieu, à l'image d'un homme sur un radeau pneumatique qui, s'il le crève, coule. Dès lors, une agriculture écologique n'a plus pour objet d'attention une production ou une fonctionnalité particulière, mais le fonctionnement global et l'intégrité fonctionnelle de chaque agrosystème particulier.

Cette vision n'est-elle pas une remise en question de la démarche scientifique ?

Pas exactement. Le reste scientifique mais je ne trouve pas de sens à une science « cartésienne » prenant des normes universelles. En revanche, je défends une science capable de produire un corps de règles génériques qui me permettent de penser et d'aligner chaque situation particulière. Par exemple : comment repérer sur ce terrain-ci le point où l'eau de pluie s'accumule afin de la redistribuer à l'ensemble du champ ?

POUR ALLER PLUS LOIN



À LIRE

Permaculture. Guérir la terre, nourrir les hommes. / Perrine et Charles Hervé-Gruyer / Pour l'écologie / Perrine et Charles Hervé-Gruyer / Domaine du possible / Actes Sud / 2017

À VOIR

L'Éveil de la permaculture. / Film documentaire d'Adrien Boley / 2017 / Disponible en VOD



Chouraïque
de Tobie Nethen*

YUKA

SCANNER LES ABOMINATIONS DE L'ASSIETTE

Yuka est une application pour téléphone mobile qui permet d'évaluer la qualité ou la nocivité des aliments. Un nouveau rituel qui rappelle d'antiques prescriptions religieuses ?



Voilà des siècles que l'on s'interroge sur l'étrangeté des interdits alimentaires du Lévitique, encore respectés aujourd'hui par les juifs pieux. La liste, comme on le sait, en est très précise. Des animaux qui marchent sur le sol, seuls sont autorisés ceux qui ont le sabot fendu et qui ruminent – pas de chameau, donc, qui certes ruminait, mais dont le sabot n'est pas fendu; pas de lièvre, ruminant, lui aussi, mais dépourvu de sabots; pas de cochon, qui a bien le sabot fendu, mais qui ne rumine pas. Et des animaux qui se déplacent dans l'eau, seuls sont autorisés ceux qui ont des nageoires et des écailles – pas de crustacés donc, ni de coquillages, pas de requins non plus, dont on a cru jusqu'à récemment qu'ils ne portaient pas d'écailles. Et, parmi les animaux qui volent dans le ciel, sont interdits rapaces, chauves-souris et tout insecte volant – l'énumération est bien plus longue, comme en témoigne le Lévitique XI, 2-41.

Et une question s'impose: pourquoi Dieu interdirait-il ainsi les chairs les plus sinueuses, comme celles du porc et du homard ? Le philosophe juif Philon d'Alexandrie expliquait déjà dans *De specialibus legibus*, lors des premières années de l'ère chrétienne, que la succulence constituait un piège pour « le plus servile de tous les sens, le goût », engendrant nécessairement la gloutonnerie. Présence, avec deux mille ans d'avance, des méfaits de la « malbouffe », excitant le plaisir pour ramollir le corps et soumettre les âmes.

Signe des temps, aujourd'hui plus de Lévitique ni de commentaires savants de philosophes, mais des applications sur Android et iOS. Elles font fureur, totalisant en quelques mois

des millions d'utilisateurs. Elles s'appellent Kwalito, Open Food Facts et, la plus prisée parce que son usage est le plus simple, Yuka. Il suffit de scanner le code-barres qui figure sur l'emballage du produit pour qu'apparaisse aussitôt une note sur 100 associée à une pastille de couleur: vert foncé, excellent; vert clair, bon; orange, médiocre; rouge, mauvais. Il est possible d'entrer dans le détail de l'analyse qui décline le pourcentage de pièges pour le goût: les graisses saturées, le sel, le sucre, les calories... S'ajoute encore ce que l'on ne soupçonne pas, les pièges imperceptibles, c'est-à-dire les additifs nocifs.

Yuka est en train de révolutionner la façon de faire son marché. On débale désormais dans les grandes surfaces, armé de son smartphone, éliminant ce qui est bon au goût mais nocif à la santé. Plus encore, Yuka pénètre nos sensations. Comme les abominations du Lévitique qui fabriquaient des réflexes de dégoût, Yuka est en train de construire les répulsions de l'homme nouveau. Verra-t-on bientôt des obsessions de pureté se manifestant par la chasse à la pastille verte et des compulsions de vérification de produits ? J'en suis persuadé tant il est vrai que, comme l'écrivait la grande anthropologue Mary Douglas dans son livre *De la souillure*, « l'homme est au animal rituel. Supprimez une certaine forme de rite et il réapparaît sous une autre forme ».

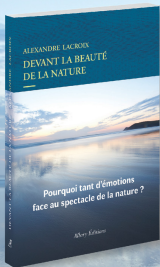
À LIRE

Philon d'Alexandrie, *De specialibus legibus*, (lib. III IV, traduction A. Mones, (Gef, 1999).

Mary Douglas, *De la souillure* (Maspero, 1971; rééd., La Découverte, 2002).

* Ethnopsychiatre et écrivain / Il vient de faire paraître *L'Évangile selon Yusef* (Stock).

POUR FAIRE LA RÉVOLUTION ÉCOLOGIQUE, PARTONS DE L'ÉMERVEILLEMENT, PAS DE LA CATASTROPHE.



« Un livre passionnant, fourmillant
d'idées, de chemins de traverse. »

Elle

« Pour Alexandre Lacroix, tout est bon
pour apprendre à regarder par-delà
le gris des villes. »

Le Canard enchaîné

« L'émotion que suscite la contempla-
tion de la nature est ce qui nous unit. »

Le Soir

Devant la beauté de la nature,
le nouvel essai d'Alexandre Lacroix

Un voyage philosophique à travers les âges, les disciplines
et les continents, pour éclairer le mystère de la beauté de la nature.

Ne t'arrête
pas jusqu'à
ce que tu
en aies assez

P. 44





Prendre la tangente

BOOTSTEPS
MAY PARLER

© May Parker

L'HOMÉOPATHIE EST-ELLE SOLUBLE DANS L'ESPRIT SCIENTIFIQUE ?



Alors que la ministre de la Santé souhaite remettre en cause le remboursement de l'homéopathie par la Sécurité sociale, le philosophe des sciences Philippe Huneman s'interroge: est-il irrationnel de croire en l'effet des granules? Et en l'objectivité de la médecine? Mais encore: peut-on répondre par l'affirmative à ces deux questions? Chiche!



PHILIPPE HUNEMAN

Directeur de recherche à l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques (CNRS/Paris 7 Sorbonne), il est spécialiste de la philosophie de la biologie et de l'écosologie. Il a publié *Hétérogénéité et biologie* (Kailash, 2008) et codirigé *Les Mondes darwiniens* (Méthéniques, 2010).

On a beau professer un rationalisme extrême, on a souvent dans un tiroir des tubes d'Arnica 9 CH, et lorsque le petit s'égratigne au foot, on sort trois granules magiques qui font cesser ses pleurs. L'homéopathie, surtout en France – pays du géant mondial Beiron –, va bien. Pourquoi hésiter? D'autant que ses effets négatifs sont inexistant. Seulement, il est probable que les effets positifs soient tout aussi incertains...

La querelle de l'homéopathie a refait surface cet été, avec la publication par *Le Figaro* d'une tribune de 124 médecins appelant à cesser le remboursement des prescriptions homéopathiques, faute de preuve recevable de leur efficacité. La réaction du Syndicat des médecins homéopathes fut inédite: assigner en justice les signataires à qui bien des praticiens ont ensuite prêté main-forte dans des tribunes ou émissions, tandis que la faculté de Strasbourg suspendait son diplôme d'homéopathie.

Mais, après tout, si les patients affirment que l'homéopathie leur fait du bien, faut-il ignorer cette parole? Inversement, si l'homéopathie est une médecine, ne devrait-elle pas prouver scientifiquement son efficacité comme les autres médicaments?

SALE QUART D'HEURE POUR LES GRANULES

Inventée en 1830 par le médecin d'origine allemande émigré en France Samuel Hahnemann, vite prise de la bourgeoisie parisienne après qu'elle eut soulagé dans les années 1830 quelques patients célèbres, l'homéopathie repose sur deux principes. D'abord, comme son nom l'indique (*homo* = veut dire « similaire » en grec), elle soigne le mal par le mal: idée contre-intuitive mais pas absurde puisqu'elle est au cœur du principe de vaccination. Ensuite, la substance active doit être diluée massivement. Dans la terminologie homéopathique, 1 CH (pour centésimale hahnemannienne) nomme la dilution d'une unité de substance dans un liquide cent fois

plus volumineux; à 9 CH, une unité d'arnica est donc diluée 100⁹ fois, soit un milliard de milliards de fois; à ce compte, il n'y a plus une molécule d'arnica dans la préparation. Ce second principe, lui, est délicat à accepter. Comment une préparation ne contenant pas d'arnica peut-elle avoir un effet?

Hahnemann réagissait à l'époque contre une médecine livresque, prescrivant les saignées et les purges, dont les effets n'étaient pas nets. Si la médecine d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec cela, l'homéopathie, elle, n'a pas changé. Aucune étude sérieuse, disent ses critiques, ne lui attribue une efficacité supérieure au placebo (l'effet placebo consiste en ce qu'un patient recevant un faux médicament guérit davantage qu'un patient qui n'a rien pris). Les deux études les plus larges – anglaise et australienne – analysent des centaines de comparaisons entre traitements homéopathique et standard pour une gamme de pathologies données (176 pour l'étude australienne). Le Conseil national australien pour la Santé et la Recherche médicale

conclut en 2015 : « Nous n'avons trouvé aucune étude de qualité, bien conçue et incluant suffisamment de participants pour soutenir l'idée que l'homéopathie marche mieux qu'un placebo ou produit des améliorations de santé égales à celle d'un autre traitement. » Il est donc raisonnable de penser que l'homéopathie n'a pas d'effet thérapeutique.

Le problème ici, c'est que le procureur – la médecine scientifique elle-même – n'est pas exempt de critiques.

LA MÉDECINE, SCIENCE FIABLE ?

En 2005, John Ioannidis, chercheur en médecine de l'université Stanford, l'une des plus réputées au monde dans ce domaine, a signé un article retentissant soutenant que 80 % des résultats scientifiques sont faux. Son article visait en grande partie les sciences biomédicales. Cette année, le philosophe Jacob Stegenga, chercheur à l'université britannique de Cambridge, a publié un livre important intitulé *Melior Nihilum* (« Nihilisme médical », Oxford University Press, non traduit). Sa thèse ? Souvent notre savoir ne nous permet pas de justifier de manière rationnelle des interventions médicales. La méthodologie des essais cliniques, les méta-analyses de ces essais et, de manière générale, toute l'évidence-based medicine (« médecine fondée sur les preuves matérielles », ou « médecine factuelle »), dont on fait aujourd'hui une panacée, souffrent de problèmes méthodologiques. Sans entrer dans ses arguments, parfois techniques, je m'appuierai sur ses travaux pour critiquer ici l'appel à la Science invoqué pour discréditer l'homéopathie.

Un premier problème tient aux financements. Sans diaboliser les laboratoires pharmaceutiques, qui doivent bien subventionner les tests des produits qu'ils veulent vendre, il n'est pas déraisonnable de penser que les productions scientifiques sont affectées quand d'importants enjeux financiers entrent en jeu dans un domaine de recherche. Cette question est délicate. D'un côté, ce n'est pas parce que les scientifiques sont payés par un labo ou une firme quelconque qu'ils vont mal faire leur travail (en tant que scientifiques, ils risquent gros à frauder). De l'autre, si l'objectivité était tellement assurée, on ne comprendrait pas pourquoi les auteurs de ce type d'études ont l'obligation de déclarer tout sur blanc les potentiels conflits d'intérêts dans lesquels ils sont engagés. Le domaine biomédical edge donc d'être plus critique envers les énoncés scientifiques que, mettons, la physique des particules. Statistiquement, c'est d'ailleurs là que l'on trouve le plus d'articles rétractés car entachés de fraude.



La plupart
des antidépresseurs testés
le sont sur des souris.
Mais qu'est-ce qu'une souris
déprimée ?

Ensuite, considérons les essais cliniques dits « randomisés » (de l'anglais *random*, « au hasard ») par lesquels on teste les médicaments, ainsi que les « méta-analyses », données pour l'alpha et l'omega de toute scientificité médicale. Les RCT (*randomized controlled trials*, soit, littéralement, « essais contrôlés avec répartition au hasard ») consistent à prendre deux groupes égaux d'individus présentant la même pathologie : aux uns, on donne le vrai médicament ; aux autres, un placebo – toutes choses étant égales par ailleurs, ou *ceteris paribus* comme on dit techniquement, ce dont on s'assure en composant également les deux groupes selon l'âge, le genre, le niveau de vie, les origines, le niveau d'éducation, etc. La différence des fréquences de guérison sur les deux groupes informe donc sur l'effet du médicament – qu'on en connaisse ou non le mode d'action. Ces protocoles peuvent aussi tester le caractère nocif d'une substance en comparant deux groupes, l'un exposé à la substance et l'autre pas.

Les méta-analyses, elles, comptent des centaines d'études sur un même sujet (en médecine, ce sont souvent des RCT). Elles

peuvent être menées par des instituts publics spécialisés comme par des chercheurs financés par des labos privés. Les scientifiques eux-mêmes critiquent maintenant la portée soi-disant décisive de ces méta-analyses, car des biais peuvent être introduits (éventuellement liés au financement) dans le choix des études à traiter, ou simplement parce que les études à résultat négatif sont rarement publiées. De fait, les méta-analyses n'ont, en pratique, tranché aucune question, qu'il s'agisse de l'efficacité de la psychanalyse ou de l'effet des jeux vidéo sur la violence.

En outre, un problème est soulevé par la faisabilité des RCT. Ceux-ci sont coûteux et souvent le laboratoire produisant la molécule va payer. Mais supposons qu'on veuille tester l'affirmation (imaginaire) selon laquelle un régime sans sel guérit de la maladie d'Alzheimer. Qui paiera (quel labo fabrique du non-sel) ? Plus encore, comment contrôler l'effet exact de l'absence de sel sur chacun des individus dans chaque cohorte ? La différence entre manger sans sel, un peu de sel, beaucoup de sel, etc., n'est pas en effet du même ordre qu'ingérer, ou pas, une molécule.

Même si les RCT sont une procédure rationnelle de test, la détermination du *ceteris paribus* est donc complexe, et l'est d'autant plus si on les étend à d'autres substances que les médicaments. Ainsi, pour des raisons pratiques ou même de principe, maintes affirmations médicales n'entrent pas dans le champ de la testabilité par RCT.

Enfin, imaginez que l'on vous dise qu'en prenant un médicament vous avez 100 % de chances supplémentaires de guérir qu'en ne le prenant pas. Pensez-vous qu'il vous soignera ? Raisonnablement, vous n'en savez rien. Supposons en effet deux populations souffrant d'une pathologie X. L'une prend du Caocolac, l'autre pas. 1 % de ceux qui ne prennent pas de Caocolac guérissent, 2 % de ceux qui en prennent guérissent. Conclusion : Caocolac fait guérir deux fois plus que pas de Caocolac, soit une augmentation de 100 % ! Reste qu'en chiffres absolus, vos chances de guérison (2 %) restent faibles. Et si les RCT n'indiquent pas les chiffres absolus, comme cela arrive parfois dans la communication médicale, alors ces 100 % d'augmentation ne signifient rien.

CORRÉLATION NE VAUT PAS RAISON

Les RCT indiquent une corrélation statistique entre une « condition » (prendre/ne pas prendre un médicament) et un état (guérir/non guérir). Elles ne disent rien de leur relation causale. Certes, l'habitude nous devinons la causalité en constatant une relation statistique : les fumeurs ont davantage de cancers du poumon que les non-fumeurs, donc le tabac tue. Mais il y a toujours de multiples relations causales en jeu simultanément dans la réalité, donc il est difficile de savoir ce que reflètent les statistiques.

Souvent, on cherche donc à identifier le mécanisme causal de l'action d'un médicament en le testant sur un organisme modèle : souris, singe, chien... Le fait de « voir » le mécanisme de guérison à l'œuvre au niveau des molécules et des tissus permet de dire que, de fait, tel médicament a bien un effet. Par exemple, la plupart des antidépresseurs testés le sont sur des souris. Mais qu'est-ce qu'une souris déprimée ? Et une souris guérie de la dépression ? Il n'est pas évident d'extrapoler à l'homme des résultats observés sur des animaux.

Inversement, on utilise bien des médicaments sans connaître le mécanisme de leur effet. Nombre de neurologiques et d'anti-dépresseurs furent découverts grâce au constat hasardeux d'effets secondaires : on n'avait au départ aucune idée de leur mode d'action, donc de ce qu'ils pouvaient guérir. Le premier

neurologique, la chlorpromazine, est d'abord issu de la recherche sur les antipsychotiques ; on en usa ensuite comme anesthésique, et son effet apaisant sur les psychotiques fut reconnu après coup. Au départ, il était vendu sous le nom de Largactil comme médicament à large spectre, par exemple pour les règles douloureuses...

ALORS, POURQUOI L'HOMÉOPATHIE EST-ELLE PEU CRÉDIBLE ?

Même si la médecine officielle ne définit pas un standard de scientificité incontestable, il ne s'agit pas ici de réhabiliter l'homéopathie, mais d'indiquer que bien des médicaments ordinaires remboursés – sirops antitussifs, pastilles contre le mal de gorge ou le rhume... – pourraient être aussi peu efficaces que celle-ci. Certes, ils passent les tests des RCT et des méta-analyses, mais ces tests ne sont précisément pas indicatifs – bien sûr, des pathologies lourdes, cardiaques, cancéreuses, qu'on opère, etc., sont guéries par la médecine, mais la comparaison avec l'homéopathie ne les concerne pas. L'argument décisif contre l'homéopathie n'est donc pas tant du côté des preuves de son absence d'efficacité que de celui de la compréhension de son principe. Elle est en effet supposée efficace à des degrés de dilution où la substance en jeu, belladone ou arnica, est totalement dissoute. Or aucune théorie chimique existante ne permet de comprendre ce phénomène, et lorsqu'on en a entrevu une, la célèbre « mémoire de l'eau » du professeur Benveniste, elle s'est vite avérée totalement fantaisiste.

Toutefois, puisque bien des médicaments sont tels que leur mécanisme n'est pas complètement compréhensible, cette incompréhensibilité n'est pas un argument solide pour dire que l'homéopathie n'a aucun effet réel. Lorsque ses défenseurs disent que le consensus scientifique est défaillant et que, dans quelques siècles, on trouvera une théorie expliquant l'homéopathie, ils ne délirent pas. L'une des bases de la physique moderne, la gravitation universelle selon Isaac Newton, apparaissait comme de la magie à ses contemporains : si l'action à distance des planètes est possible, pourquoi pas l'astrologie, dont c'est le principe ? Ce n'est donc pas du tout parce qu'il est quasi unanime que le consensus scientifique actuel rend problématique l'affirmation selon laquelle on trouvera un jour la théorie chimique expliquant le pouvoir de l'homéopathie, c'est plutôt son contenu. Un examen de la structure théorique (et non sociale) de la science le montre.

Comme y a insisté le philosophe américain W. V. O. Quine (1908-2002), la science a la structure d'un oignon : elle comprend des couches profondes, telles que les mathématiques et la logique, et des couches superficielles, telles que la climatologie ou la paléobotanique. Plus une couche est superficielle, plus elle repose sur des couches plus profondes. Lorsqu'on rencontre un fait empirique semblant infirmer notre savoir, il est raisonnable de modifier la théorie la plus superficielle pour en rendre compte, car si l'on fait l'inverse, on doit, en retour, altérer certaines des théories basées sur la couche profonde que l'on vient de modifier. C'est pourquoi face à une nouvelle espèce de salamandre, il ne faut pas réviser la biologie de l'évolution ou la physique ; revoir la classification suffira. Inversement, si une découverte touche directement les couches profondes du savoir, comme ce fut le cas vers 1900 avec le « rayonnement du corps noir » dont il fallut la physique quantique pour rendre compte, alors la face entière de la science change.

Les révisions de la science suivent donc une règle économique : leur coût – les révisions ultérieures qu'elles entraînent dans les couches les plus superficielles – ne doit pas excéder leur bénéfice – ce dont on peut rendre compte grâce à elles. Accepter la gravitation, une action à distance, était certes coûteux : la physique en fut transformée, et une partie des sciences qui l'utilisaient avec elle ; mais cela fut aussi bénéfique, puisque, ainsi, toute l'astronomie devenait explicable.

Par conséquent, un fait en désaccord avec les couches profondes du savoir doit être largement éayé avant de donner lieu à des révisions scientifiques. Tout témoignage sur des fantômes – des êtres défiant les lois de la physique – devra ainsi être rejeté, car il est plus raisonnable d'y voir une hallucination que de réécrire la physique. Le mécanisme à la base de l'homéopathie est de cet ordre : s'il est accepté, il implique de réviser la chimie tout entière. Que ceci doive advenir un jour n'est pas a priori impossible, mais il serait déraisonnable de le faire pour aménager une place à l'homéopathie, car en regard de cet immense coût, le bénéfice – soit, rendre compte d'un incertain effet curatif – est assez faible.

Ainsi, si le consensus des chimistes comme tel, ni les études statistiques ne permettent seuls de rejeter les prétentions de l'homéopathie. Les raisons qui justifient la position de ses adversaires sont plus profondes et n'impliquent pas que l'on doive accepter en bloc les décrets de la médecine. ■



POP

LA BANDE-SON DE L'UTOPIE

La pop, un genre mineur car plaisant au plus grand nombre? Pas si vite, réplique la philosophe et musicienne **Agnès Gayraud**. Cette musique « populaire » peut être inventive, voire revendicative, soutient-elle ici, *playlist* à l'appui. À vos platines!

Pages coordonnées par **Martin Bara**



AGNÈS GAYRAUD

Agrégée et docteure en philosophie, elle est professeur d'orthographe à la Villa Arson à Nice. Également musicienne, sous le nom de La Filles - son dernier album, *Triomphe*, est paru l'an dernier chez Kookien Records -, elle vient de publier *Dialectique de la pop* (La Découverte/Cité de la musique. Philharmonie de Paris), ouvrage ambitieux où elle propose une philosophie de cet art musical souvent sous-estimé (lire Philosophie magazine 142).



TOUS LES TITRES ÉVOQUÉS ICI
PAR AGNÈS GAYRAUD SONT
À RETROUVER DANS NOTRE PLAYLIST,
À ÉCOUTER SUR
PIRELLAS.COM/VTBPEP



Depuis l'enfance, j'ai un amour viscéral pour les chansons, celles qui passaient à la radio ou celles que me chantait ma mère, d'origine andalouse, dans sa langue. J'ai moi-même composé très tôt. Vers l'âge de 6 ans, j'ai le souvenir d'associer paroles et mélodies, en m'efforçant de les mémoriser; puis, un ou deux ans après, j'ai commencé à me servir de deux petits enregistreurs-cassette - dont l'un avait un design très enfantin, avec de grosses touches colorées. Mon intérêt pour la philosophie est venu plus tard, à l'adolescence. J'ai fini par écrire une thèse sur

Adorno, ennemi juré de ce qu'il appelait la "musique populaire légère". Mais je n'ai pas abandonné pour autant la création et m'investis dans mon groupe La Félina. Un moment, il fallait bien que je résolve, ou tout du moins exprime cette condition devenue schizophrénique, entre la musique et la philosophie!

Dans *Dialectique de la pop*, mon ambition est d'uborder la pop comme art musical spécifique, et Adorno y joue le rôle de l'avocat du diable permanent. La pop, au sens où je l'entends, correspond à ce que les Anglo-Saxons appellent la *popular music*. Et cette "musique populaire" englobe des genres très différents: non seulement la pop à proprement parler (les Beatles, par exemple), mais aussi le country, le reggae, la chanson française, la techno, le heavy metal, le rap... Qu'est-ce qui rassemble tous ces types de musique? Il faut pour cela,

me semble-t-il, définir la pop comme *forme*. Cette forme combine deux aspects, deux critères. Le premier trait fondamental est celui de l'enregistrement: quand nous apprécions un morceau de pop, nous ne nous intéressons pas seulement à la suite d'accords dont il est fait, encore moins à sa notation écrite, mais à tout ce que donne à entendre l'enregistrement fini - les inflexions de l'interprétation, les partis pris de mixage, les sons audibles, comme on observerait autant de détails picturaux dans un tableau. L'enregistrement n'est pas seulement le véhicule de la musique, mais la condition même de sa production artistique.

Toutefois, l'enregistrement n'est pas une condition suffisante pour cerner la forme pop. Il est nécessaire d'ajouter une dimension proprement esthétique et politique, une dimension reliée justement à l'adjectif "populaire". La forme pop se caractérise par un idéal de popularité. Cet idéal désigne une certaine idée de la musique comme capable de rassembler les auditeurs, de les émouvoir, qu'ils soient ou non initiés. C'est pratiquement une promesse d'ordre anthropologique. Cette promesse peut paraître idéaliste, mais elle me semble survivre à travers toute l'histoire de la pop, où le véritable hit apparaît comme un Graal esthétique: je ne connais pas de compositeur de pop qui ne se rapporte avec admiration à des chansons à la fois jugées comme des chefs-d'œuvre et devenues d'immenses succès. Ainsi la pop est portée par cette "utopie de la popularité", dans laquelle art accompli et plébiscite pourraient enfin se réconcilier. »

Propos recueillis par M. D.



CLARENCE « TOM » ASHLEY ET OWEN FOSTER
Hour of the Rising Sun / 1933

Le folklore déraciné

« À l'origine, il s'agit d'une chanson traditionnelle, due à un auteur inconnu. Évoquant une maison dont on ignore la nature exacte – maison close, débit de boissons, établissement de jeu, voire prison... les axes divergent –, elle a été composée et transmise oralement bien avant l'invention de la phonographie. Il existe même des hypothèses sur une possible origine coloniale française de ce standard... L'art des chansons est une forme plus ancienne que celui de la pop. Mais avec celle-ci, justement, on bascule dans une nouvelle ère : à présent les morceaux sont enregistrés. C'est ce qui se passe avec *Hour of the Rising Sun* : ce titre a été enregistré pour la première fois par le folkloriste américain John Lomas et son fils Alan. Plus tard, en 1964, le morceau a été repris par le groupe anglais The Animals, puis adapté par Johnny Hallyday dans *Le Pivertier*. Avec l'enregistrement, ce n'est plus une unique chanson qui circule, mais diverses œuvres l'interprétant, chacune très différente dans ses qualités musicales et expressives. De manière générale, nous tenons là une première dialectique possible de la pop : les morceaux qui relèvent de ce genre sont souvent enracinés dans une tradition (ici le folklore) ; or pourtant, avec l'enregistrement et la diffusion à la radio ou sur disques, ils sont voués à être déracinés, "déterritorialisés" (comme disait Deleuze), à quitter leur terre d'origine. »



BOB DYLAN
The Times They Are A-Changin' / 1964

Activisme et prophéties

« Ce titre est un phare de la contre-culture américaine, alors en pleine naissance, portée par une jeunesse bien décidée à changer le monde ou du moins à renverser tout ce qui entrave l'idée qu'elle se fait de la liberté et du vivre-ensemble. À l'ère de ce mouvement, Dylan a une posture absolument fascinante. La chanson convoque dans une ronde de réconciliation et de dissidence tous les individus de la société : "come gather 'round people", "réunissez-vous tous", sénéateurs, puissants, pères, mères. Mais le modèle de la chanson militante, de la protest song dont elle hérite, se transforme en une expression beaucoup plus prophétique. Le changement dont il est question est annoncé par des métaphores assez cryptiques : les eaux vont monter et tout emporter, tel un déluge biblique... Le ton est eschatologique : "And the first one now / Will later be last", "Les premiers seront les derniers". Agé alors de 23 ans – ce qui ne l'empêche pas de chanter avec la voix d'un vieillard d'outre-tombe –, Dylan parvient avec génie à indiquer l'heure exacte au cadran de la contre-culture sans donner aucune précision sur ce qui va advenir. Il charme l'avenir incertain tout en conservant l'ambiguïté d'un Sphère. Dans ses excellentes Chroniques, l'artiste écrit que "les folk songs sont éphémères", que "leur signification est variable" et que "tout dépend de celui qui chante et de celui qui écoute". Même sur les sujets les plus urgents, il n'y a pas de sens figé, de vérités dernières ; pour parler comme Nietzsche, il n'y a pas de faits, seulement des interprétations (dans tous les sens du terme). Avec Dylan, l'activisme prend la forme d'une sagesse perspectiviste. »



MILES DAVIS
Flamenco Sketches / 1959

L'avant-garde populaire

« Baigné dans une atmosphère feutrée et mélancolique, c'est l'un des chefs-d'œuvre de Miles Davis. On le trouve sur l'album *Kind of Blue*, l'un des plus vendus et populaires du jazzman, où il est accompagné par les plus grands musiciens de l'époque, comme John Coltrane (au saxophone) ou Bill Evans (au piano). Ayant fait l'objet de plusieurs prises, contrairement à ce qu'affirme une légende tenace, *Flamenco Sketches* marque l'importance de l'enregistrement en studio, ce qui l'inscrit dans le répertoire de la musique populaire enregistrée. Mais ce titre témoigne aussi d'une véritable rupture sur le plan esthétique, dans la mesure où Davis s'affranchit de certains codes. Dans le be-bop, il était coutume d'improviser à partir d'une progression d'accords donnés ; or, ici, le musicien exploite les possibilités d'un jazz dit modal, conçu comme un "retour à la mélodie". Les accords restent flottants, et les musiciens doivent suivre un déploiement mélodique, ce qui à la fois simplifie l'écoute et complexifie l'improvisation. Ainsi, nous avons là un exemple de ce que pourrait être une "avant-garde populaire". La tendance générale consiste à opposer la musique dite sérieuse, parfois d'avant-garde, à la pop, dépourvue de toute ambition artistique – pourfendeur de la musique populaire (qui comprend le jazz), Adorno n'a cessé de poser et de penser un tel dualisme. Miles Davis montre à l'inverse que l'on peut être novateur tout en étant capable d'enchanter le plus grand nombre. »



● ARETHA FRANKLIN
Respect / 1967

Reprise et émancipation

« **R**espect est d'abord une chanson écrite et enregistrée par Otis Redding, en 1965, dans laquelle un homme demande à sa femme un peu de respect, à lui l'homme qui rentre du travail le soir. Deux ans plus tard, la version d'Aretha Franklin, à l'époque jeune chanteuse prodige de 25 ans, en modifie le sens pour toujours, en en transformant le texte : "All I'm asking is for a little respect when I come home" ("Tout ce que je demande, c'est un peu de respect quand je rentre à la maison") devient "All I'm asking is for a little respect when you get home" ("Tout ce que je demande, c'est un peu de respect quand tu rentres à la maison"). Voilà qu'une femme se dresse face à celui qui croit encore pouvoir l'ignorer. La charge du chant d'Aretha s'inscrit déjà dans toute une histoire de la musique noire mais se double d'une nouvelle dimension : celle de l'incarnation féminine et de l'autonomie qu'elle suppose. La subjectivité de l'artiste se situe à l'intersection – pour s'appuyer sur le concept d'intersectionnalité, en vogue dans le champ des études de genre depuis la fin des années 1980 – de deux conditions d'appartenance, de deux luttes ici convergentes : cause noire américaine et cause féministe trouvent dans la musique populaire enregistrée une reconnaissance et un sublime que la tradition savante leur avait refusés jusque-là. Le tout dans ces sept lettres, martelées dans la ligne de chant principale (avec cette saisissante façon d'épeler les lettres) et obstinément répétées dans les chœurs ("Just a little bit... Just a little bit... of respect"). Otis Redding a dit un jour qu'Aretha lui avait volé sa chanson. Pour sûr, en délivrant une injonction révolutionnaire à partir d'un morceau initial plutôt conservateur, cette reprise n'est pas une simple reprise : c'est une appropriation à part entière d'Aretha, à l'origine d'une œuvre nouvelle. »



● THE BEATLES
Let It Be / 1970

Trois versions pour un fantôme

« **T**out le monde connaît cet hymne des Beatles... Pour commencer, ce titre illustre parfaitement la thèse ontologique selon laquelle c'est l'enregistrement qui fait œuvre en pop. Pourquoi ? Il existe trois versions "canoniques" de cette chanson : la version parue en single, réalisée par le producteur historique des Beatles, George Martin ; la version parue sur l'album du même nom, cette fois réalisée par un autre producteur célèbre, Phil Spector ; enfin, une version plus dépouillée, due à Paul McCartney lui-même et que l'on trouvera sur l'album *Let It Be... Naked* (2009). Même si elles se rapportent à une seule composition, il est clair que chacune de ces versions correspond à des œuvres différentes – comme avec la série des *Nymphéas* de Monet. Selon les versions, nous pouvons être sensibles à tel aspect esthétique, au solo criant de George Harrison ou à la voix du chanteur. La force de *Let It Be* est peut-être liée à sa dimension sinon religieuse, du moins spectrale : peu de gens le savent, mais McCartney y évoque une apparition de sa mère défunte, Mary. C'est elle qui le rassure et lui donne ce conseil de sagesse : "let it be", "laisse aller". Dans les paroles, il y a donc une "présence du non-présent", l'épiphanie d'un "lointain, aussi proche qu'il est", pour reprendre des expressions de Walter Benjamin. La musique, avec ce son lui-même lointain de piano et d'orgue, parachève la puissance fantomatique de la balade. »





► MICHAEL JACKSON
Don't Stop 'Til You Get Enough / 1979

► RITA MITSOUKO
Marcelle Baïla / 1984

L'éternel retour du hit

« Avec ce titre tiré de l'album *Off the Wall*, Michael Jackson signe l'un de ses premiers hits planétaires. Ce qui frappe, c'est l'originalité de la structure du morceau. Les grincheux insistent sur le fait que les hits ont tous la même structure, le même déroulé : un couplet suivi d'un refrain. Pourtant, ici, Michael Jackson ne présente pas une structure pop en ce sens restreint. Le morceau se déploie plutôt sous le signe de la transe. Produit par Quincy Jones, il est agencé à partir d'un thème, d'un *gimmick* orchestral, ponctué d'interventions vocales très aiguës du chanteur. Mais tout au long du hit, nous sommes surtout emportés par une rythmique obstinée, presque chamanique. "Ne l'arrête pas jusqu'à ce que tu en aies assez", disent les paroles ; mais la magie du titre tient justement à ce que nous n'en avons jamais assez - d'ailleurs, le titre n'a ni début ni fin (un *fade in* l'ouvre et un *fade out* le referme). Là est la marque absolue du hit : il incite à sa propre réitération. Le tube est comme un défi au temps linéaire, qui laisse le passé derrière lui ; il rend possible l'éternel retour, car le plaisir qu'il offre pousse à le redécouvrir sans cesse. La figure est circulaire : c'est celle d'un ouroboros, ce serpent mythique qui se mord la queue, image d'un processus où la fin reconduit toujours à l'origine - ce qui se passe quand nous appuyons sur la touche *répéter*. »

Danse macabre

« Dès les premières secondes, ce hit français engage à la danse, élan pop par excellence, mais à une danse macabre - c'est tout le génie des Rita. Il y est en effet question de la mort de la professeur de danse de la chanteuse Catherine Ringer, emportée par le cancer. Le texte est riche de formules saisissantes, ayant un double effet de tautologie et d'absurdité ("C'est la mort qui t'a assassinée, Marcelle"). Mais le travail de production surprend aussi : le compositeur Fred Chichin a fait le choix de distordre d'une manière presque grotesque le rythme d'un tango, en utilisant le son d'un synthétiseur bon marché qui semble reproduire artificiellement des cuivres de fanfare. Enfin, le chant de Catherine Ringer a ce trait remarquable : un fort accent évoquant l'espagnol, appliqué à la langue française. Dans ce tango-boogie de morts-vivants, les déformations dans la diction contribuent à rendre la chanson ludique et addictive. Sur le plan du sens, la gravité devient légère. Et sur le plan musical, le style assemble des matériaux dépareillés : nous avons affaire à un brassage d'éléments hétéroclites, à un collage surréaliste - les chansons pop s'apparentent parfois à de tels patchworks cohérents. Cela paraît simple, mais encore fallait-il y penser, et surtout l'incarner avec le sérieux et le panache du duo français, qui a réalisé là une œuvre capable de faire danser de par le monde ceux qui n'y comprennent goutte mais n'échappent pas à son intensité. »

● **NIRVANA**
Come As You Are / 1991

Le génie démocratique

« **V**iens comme tu es », annonce ce titre, le deuxième single extrait de l'album *Nirvana*, point d'orgue du style grunge né à Seattle. Cette maxime pourrait être la formule clé de l'art musical pop : à la fois du point de vue des auditeurs, parce que la musique invite tout un chacun dans la ronde, mais aussi du point de vue des compositeurs eux-mêmes. Avec l'enregistrement, d'innombrables artistes ont trouvé la possibilité de friser sur la bande l'expressivité particulière de leur individualité. Loins des voix éduquées du chant lyrique, ce sont des voix parfois éraillées, distordues, étranges, qui se sont faites entendre. Kurt Cobain chante souvent un peu faux ; son grain de voix, à la fois joviale et guttural, n'a rien de ce qu'on appelle une belle voix. Mais voilà, cette voix si singulière trouve un droit de cité dès lors qu'elle est enregistrée. La pop nous introduit ainsi au concept a priori paradoxal de génie démocratique. Chez le Kant de la Critique de la faculté de juger, le génie se définit comme une « disposition toute de l'esprit », grâce à laquelle un individu « donne ses règles à l'art ». Spontanément, sans qu'il y ait un apprentissage préalable quelconque, l'artiste génial donne de nouvelles orientations à la création. Cependant, la figure du génie a toujours été liée à une forme d'aristocratie : le génie est un être exceptionnel, il est un élu, etc. Avec la pop, le génie se fait enfin démocratique, dans la mesure où n'importe qui peut devenir un virtuose de lui-même, en réglant son art à partir de sa singularité propre : viens comme tu es. »



● **DAFT PUNK**
Homework, Hoteller, Futur, Stranger / 2001

Faire du toujours plus neuf avec du vieux

« **D**ifficile de ne pas évoquer le duo casqué qui a, à partir de l'inaugural *Homework*, révolutionné le genre de la musique électro. L'histoire de la musique électronique est aussi celle du sample (un échantillon d'un titre repris, et souvent modifié, dans un autre). Ce très populaire morceau de Daft Punk pousse la logique de la réinvention du hit à un degré de folie supplémentaire, en produisant un effet de « toujours plus » plus fort, plus vite, etc. À la forme cyclique de la répétition s'ajoute un élan maximaliste qui évoque la conquête spatiale. L'album sur lequel figure le titre ne s'appelle pas pour rien *Discovery*... Pourtant, l'ancrage dans la tradition musicale est aussi un trait fondamental de ces morceaux du futur : le fameux riff qui structure le morceau est directement échantillonné (sample) de l'introduction de guitare funk du *Cola Bottle Baby* d'Edwin Birdsong (1979). À même le répertoire de ses enregistrements, la musique populaire enregistrée trouve un matériau recyclable : il s'agit de faire du neuf à partir du vieux. On pourrait parler d'une autophobie de la pop : elle se nourrit de sa propre substance ancienne, qu'elle digère et malaxe pour proposer des plaisirs musicaux inédits. »



● **KENDRICK LAMAR**
To Pimp a Butterfly / 2015

La conscience pop déchirée

« **K**endrick Lamar est aujourd'hui l'un des rappeurs les plus influents de la planète – l'un aussi qui a la conscience politique la plus aiguë. Il s'agit ici de son premier single, paru sur l'album *To Pimp a Butterfly*. Ce morceau regorge de punchlines caractéristiques où se rejoignent toute la poésie de l'émancipation portée par la musique populaire afro-américaine depuis des décennies ; on entend notamment ces mots : « I be off to slave ship, building pyramids, writing my own hieroglyphs » (« Je descendrai du bateau des esclaves, construirai des pyramides, écrirai mes propres hiéroglyphes »). Mais Lamar double son propos anticolonialiste d'une charge contre le mainstream, l'industrie culturelle dominante (« My issue sum? I'm tired », « Mon problème n'était pas télévisé »). Or la difficulté pour le hip-hop aujourd'hui, c'est précisément qu'il est devenu le mainstream, si l'on pense au succès d'autres artistes du genre comme Kanye West ou Jay Z. Il y a une tension fondamentale logée au cœur de la conscience pop : d'un côté, elle affirme sa spécificité contre la standardisation et la normalisation ; dans le cas du hip-hop, cela se traduit par le moment de la négativité, de la rage à l'encontre de l'oppression raciale et culturelle. Mais, d'un autre côté, la conscience pop, on l'a vu, vise la réception universelle, le plébiscite. Ainsi le sujet pop peut être déchiré par sa propre quête de popularité, si celle-ci le mène à être récupéré par le mainstream – quand il passe du statut de dominé, d'« esclave » comme le dit Lamar, à celui de dominant, de « maître » du monde. »



Chronique
d'Isabelle Stengers *

REDUCTIO AD STUDIUM

Beaucoup éprouvent le besoin de se référer à des études pour « valider » leurs plus belles aspirations. Ne faudrait-il pas parfois se garder de la mesure ?

La méditation est bonne pour le cerveau. C'est quelque chose qu'on lit souvent ces temps-ci. Pas une année ne passe sans inspirer une nouvelle étude sur la question. Des scientifiques observent le cerveau de méditants chevronnés grâce aux technologies d'imagerie médicale. Et constatent que la méditation contribue au développement de certaines zones cérébrales reliées à la mémoire ou au contrôle des émotions. Et concluent que la méditation pourrait nous aider à mieux vieillir, en plus de nous rendre plus calmes et plus heureux. Ces études, qui font partie des rares sujets d'actualité consensuels, me font pourtant un effet étrange : celui de vouloir rassurer deux populations ennemies. D'un côté, les utilitaristes, les perfectionnistes, les rapides, ceux qui veulent que tout serve toujours à quelque chose, ceux qui pourraient se dire que méditer ne sert à rien et qu'ils n'ont pas le droit de s'asseoir quelques minutes pour respirer – ne parlons pas de s'asseoir des jours entiers. Eh bien, ceux-là peuvent être rassurés. La science l'a prouvé : méditer les rendra plus performants. Ils peuvent donc tout de suite réserver un crâneau dans leur agenda et si possible recourir aux services d'un coach qualifié. En face, les hérétiques, dont je fais partie, qui pensent que la manie de rationaliser n'a rien de rationnel et qu'elle est en train de nous tuer, ou à peu près. À ceux-ci, la belle étude sur le cerveau des méditants dit : « Pauvres hérétiques, cessez de vous inquiéter pour rien, vous pouvez méditer autant que vous voulez, nous comprenons votre démarche et même nous l'encourageons. Vous voyez qu'on peut s'entendre. »



Sauf qu'une certaine façon de présenter ce genre d'études, comme si elles donnaient enfin la preuve qu'on attendait, sous-entend une chose qui n'est pas rassurante du tout : ce que vous éprouvez, vos sensations, votre intuition, tout ça n'a de valeur qu'à condition qu'une série de mesures les ait validées. Mais cette validation est-elle une nécessité ? Si l'on reprend l'exemple de la méditation, ne pourrait-on pas soutenir aussi qu'elle existe depuis des siècles et que nous pouvons faire confiance aux mystiques et aux philosophes qui ont emprunté cette route avant nous ? Et si cette confiance aux textes paraît trop difficile, ne pourrait-on pas simplement se faire confiance à soi-même et tenter de s'asseoir sur un coussin dix minutes, au lieu de regarder palper les zones du cerveau d'un « expert » en méditation – alors même que l'art de méditer consiste depuis des siècles à redevenir un débutant, mais passons. L'expérience

toute simple, immédiate, accessible à tous, l'idée même qu'elle puisse nous armer pour des raisons plus profondes que le bien-être, car je ne crois pas pratiquer la méditation pour devenir plus docile, ni pour préparer ma vieillesse, ni, fâché, pour muscler mon cerveau, cette idée ne semble plus exprimable. Il y a quelque chose de terrible dans cette manie de réduire notre recherche de profondeur, qu'elle passe par la méditation, l'art ou la contemplation de la nature, à la volonté de diminuer notre stress ou d'avoir un cerveau plus performant, comme si notre but désormais n'était plus de vivre, encore moins de chercher un élan qui nous dépasse, mais de bien fonctionner. Cette tendance, Viktor Frankl, le psychiatre viennois fondateur de l'analyse existentielle (1905-1997), l'appelait le réductionnisme. Il l'accusait d'être source de dépression et de désespoir. Ce qui n'est pas très bon pour le cerveau. ■

* Remaniement et relecture : Chroniqueuse sur France Inter dans l'émission Par Angèle !. Dernier ouvrage paru : La Paillie (JC Lattès, 2012, 160 p., 10 €).

La voix des philosophes sur cd audio !

Conférences, entretiens, confrontations



Intégrale Cosmos de Michel Onfray en 4 coffrets...



Textes philosophiques incarnés par de grands comédiens ou leurs auteurs



La contre-histoire de la philosophie de Michel Onfray en 26 coffrets...



Les cours particuliers de Luc Ferry...



Cours PUF : Histoire de la pensée, Histoire philosophique des arts, Histoire pensée antique



Conférences de Michel Onfray



FRÉMEAUX & ASSOCIÉS
L'ÉDITEUR SONORE DE RÉFÉRENCE
www.fremeaux.com

CD à commander chez votre librairie (Dist. : Frémieux) ou chez votre disquaire (Dist. : Secodis) ou en vente par correspondance.
Catalogue gratuit sur simple demande chez Frémieux, 20 rue Girardou, 94300 Vincennes ou au tél. : 01-43.74.93.14 ou sur www.fremeaux.com

AVONS-NOUS BESOIN DES ÉLITES?

PARCOURS DE CE DOSSIER

P. 50

En France, avec la cote de popularité du président Emmanuel Macron passée sous les 30%, un divorce entre grandes villes et France périphérique et un ascenseur social en panne, le torchon brûle entre le peuple et les élites. Mais qu'en est-il ailleurs ? Cinq philosophes – l'Américain Roger Berkowitz, l'Italienne Nadia Urbinati, le Britannique Julian Ruggini, l'Allemande Svenja Flaßpöhler et le Hongrois György Dragomán – exposent la situation de leur pays et nous font prendre la mesure d'une cotière mondialisée.

P. 54

De quelle élite pourrions-nous purement et simplement nous débarrasser ? Telle est la question posée par l'utopiste Saint-Simon (1760-1825) dans une fable provocante... et plus que jamais d'actualité.

P. 56

Cependant, ne mettons pas toutes les élites dans le même sac et soyons précis dans nos questions. Voulons-nous d'une élite des talents ? Platon est pour, Proudhon s'y oppose. Voulons-nous de représentants élus, d'une classe dirigeante ? Tel est le vœu de Montesquieu, récusé par Rousseau qui y voit un pis-aller. Enfin, les riches, les possédants sont-ils à vouer aux gémonies ? Aristote blâme les ploutocrates, tandis que Guizot fait l'éloge de l'embourgeoisement.

P. 60

Le gouvernement des meilleurs est-il nécessaire, souhaitable ou n'est-ce qu'une illusion ? Deux philosophes contemporains, Jacques Rancière et Michel Onfray, nous livrent leurs réponses... pour le moins contrastées.



P. 62

Sans élite, on fait comment ?

Nous sommes allés sur le terrain pour nous en rendre compte et nous nous sommes penchés sur le cas de quatre organisations horizontales, l'entreprise Scop-TI, le cabinet d'expertise Syndex, l'école 42 et le Comité citoyen du Conseil consultatif national d'éthique.

P. 66

L'élitisme à la française est pourtant bien ancré dans notre système éducatif, qui se transmet dès les petites classes et se traduit par la course aux grandes écoles. Un système délétère ? Non, selon le philosophe libéral **Philippe Raynaud**, qui va jusqu'à faire l'éloge de la reproduction sociale, dans un débat très vif qui l'oppose à la philosophe spécialiste du féminisme et des études postcoloniales **Hourya Bentouhami**.



Une colère mondialisée

De Washington à Budapest en passant par Rome, la défiance à l'encontre des classes dirigeantes se traduit par l'émergence des populismes. Un mouvement planétaire? Tour d'horizon.

ÉTATS-UNIS

◆ Roger Berkowitz

« Nous sommes face à deux mouvements proto-totalitaires »



Professeur de philosophie au Bard College dans l'État de New York, où il dirige le Hannah Arendt Center for Politics and Humanities, il est l'auteur d'un essai sur Leibniz (*The Gift of Science*), « la donne de la science », Harvard University Press, 2009; non traduit) et a codirigé un ouvrage sur la pensée d'Arendt, *Thinking in Dark Times* (« Penser aux temps sombres », Fordham University Press, 2009; non traduit).

« **L'**élite mise en cause aux États-Unis, notamment par Trump, n'est pas tant l'élite économique ou culturelle que l'élite dirigeante, soit

ceux qui détiennent des mandats officiels et se voient comme des spécialistes de la « résolution des problèmes ». C'est avec l'élection de Kennedy, en 1960, qu'elle s'est mise en place : issu d'une grande famille, Kennedy avait fait ses études à Harvard, où il avait rencontré une grande partie de son administration, et, dans un discours célèbre à Yale, il affirma que l'âge de l'idéologie était fini et qu'il s'agissait désormais de « manager » la société technocratiquement en recourant à des experts soucieux de réaliser le bien-être collectif. Cela a marché... du moins pour 40 % de la population, ces classes moyennes et supérieures qui regardent CNN, sont éduquées et en lien avec l'élite managériale. Mais une autre frange de la société a été laissée de côté, économiquement mais aussi culturellement. Avec le temps, ils en sont venus à être méprisés, considérés comme bêtes, arriérés, racistes et xénophobes. Et ce mépris a engendré du ressentiment. Pour eux, l'élite est corrompue, élève la population à coups de régulations tarifiées, ouvre les frontières à l'immigration et se soucie plus du monde que



Le président américain lors d'un meeting à Washington Township (Michigan), le 28 avril 2016.

de la grandeur américaine. Prenons la xénophobie. Cela fait trente ans que les sondages indiquent que plus de 60 % de la population considère que nous laissons entrer trop d'immigrés. Malgré cela, nous en laissons entrer davantage. Et nous nous proclamons une démocratie? Personnellement, je pense que l'immigration est un facteur positif, mais on ne peut pas continuer à accueillir sans expliquer pourquoi. À défaut, le peuple pense que vous ignorez et que les raisons d'autoriser l'immigration ne sont pas légitimes. Or la critique de l'immigration ne vient pas que de la droite raciste, c'est aussi un argument de gauche : l'immigration fait entrer dans le pays des travailleurs pauvres qui acceptent des salaires très bas, ce qui tend à « dégrader » les salaires de la classe ouvrière. Voilà un argument sérieux, non xénophobe, qui mériterait d'être pris en compte. L'élite considère également que le nationalisme est rétrograde et que seul le cosmopolitisme a droit de cité. Or l'appartenance à

une communauté est l'une des aspirations fondamentales de l'être humain. Mais il y a un mépris pour ce besoin dans l'élite dirigeante qui n'a rien fait pour entretenir un sens positif de l'appartenance nationale. De cela également, Trump a tiré profit très cyniquement. Beaucoup de gens ne l'aiment pas, mais ils sont prêts à oublier ses mauvais côtés pour obtenir de lui qu'il remette à sa place cette élite arrogante. Le rejet des élites constitue un « mouvement » au sens de Hannah Arendt : il relie des gens désaffectés, en colère, qui préfèrent l'identité que leur procure l'appartenance à un groupe plutôt que d'affronter la complexité du réel. Mais cela vaut également pour l'élite dirigeante qui en est venue à préférer ses vérités au désordre factuel du monde. Nous sommes face à deux mouvements proto-totalitaires. Mais cette confrontation peut aboutir à une renaissance de la démocratie plutôt qu'à une nouvelle guerre civile. »

Propos recueillis et traduits par Martin Legros

ITALIA

✉ Nadia Urbinati



**« Nous assistons
à une plébéianisation de nos élites »**



Cette philosophe enseigne à la prestigieuse université Columbia à New York. Elle fut l'élève du philosophe Norberto Bobbio, auteur de *Droit et Genre*. Elle a publié de nombreux ouvrages, tel *Libéralisme*. Contre l'individualisme (« Libéral et Agnès. Contre l'individualisme », Larousse, 2001, non traduit) et intervient souvent dans les médias italiens pour commenter l'actualité politique.

Un tournant dans la vie politique italienne a été la désignation du gouvernement technique de Mario Monti (2011-2013). Le mes-

sage, dans un contexte de crise de la dette, était clair: "Nous autres politiciens n'avons pas le choix et devons valvère les consignes budgétaires de Bruxelles. Il faut faire des sacrifices, laissons-nous faire car nous avons l'expertise." Matteo Renzi, qui a été nommé et non élu, président du Conseil de 2014 à 2016, a aggravé la défiance, car il ne s'est pas préoccupé de justice sociale, après avoir beaucoup promis aux Italiens.

De ces déceptions successives est sorti le gouvernement actuel d'alliance entre la Ligue du Nord de Matteo Salvini et le Mouvement Cinque Stelle de Luigi Di Maio. Cinque Stelle est en croissance depuis 2009 et a conquis le sud de l'Italie, très désarticulé du point de vue institutionnel. Bien que ce nouveau gouvernement se situe souvent, disons, aux confins de la constitutionnalité – car ses mesures vont à l'encontre d'un certain nombre d'engagements de l'Etat italien, comme les accords de Schengen, le droit des réfugiés, les droits de l'homme... –, il remporte un succès remarquable. Salvini a une popularité de 61 %, Di Maio de 59 %. Cette popularité repose sur une habile répartition des tâches: Salvini s'occupe des mesures nationalistes et anti-migratoires, des relations avec l'Union européenne, tandis que Di Maio traite de la redistribution et des plus pauvres. Le

projet de ce gouvernement est de mettre en place un plafond d'impôts pour les riches, mais aussi un revenu minimum pour les démunis. S'ils y parviennent, mais rien n'est moins sûr car la discussion sur le budget ne fait que commencer, leur alliance sera très solide. La démarche correspond au rêve d'intégrer dans un même gouvernement la droite et la gauche, de telle façon qu'il n'y ait plus d'opposition possible. Et c'est là une logique typiquement neocolliste, postmodernocroûte.

Prédisons que Salvini n'embrasse pas un instant de sortir de l'Union européenne. Il n'est pas stupide au point de ne pas avoir tiré les leçons du Brexit. Mais il a déjà établi le contrôle d'identité dans les trains qui entrent en Italie. Paradoxalement, ces mêmes nationalistes, comme celles de la Hongrie ou de la Pologne, vont détruire l'idéal d'une Europe cosmopolitique, tou-

en maintenant l'union bancaire et commerciale – ils vont donc rendre l'Europe moins démocratique et plus technocratique.

Culturellement, notez que l'Italie et la France sont très différentes: nous n'avons pas d'équivalent de l'École nationale d'administration (ENA). Notre élite n'est pas visible. Il n'y a pas de codes de langage ou de comportement qui permettent d'identifier un dominant. Dans les syndicats et les partis traditionnels, des formations internes permettaient à certains cadres d'acquiescer de solides compétences. Mais comme ces partis se sont délinés, nous assistons à une plébiéscisation de nos élites. Salvini ou Di Maio parlent comme tout le monde, contrairement à un Jean-Luc Mélenchon. Cela rend aussi le populisme plus facile – les Italiens s'identifient à leur gouvernement. »

François recueillis et traduits par Alexandre Lacroix

Luigi Di Maio, ministre de la Transition écologique (écologiste) et Matteo Salvini, ministre de l'Intérieur, le 7 juin 2018.



ROYAUME-UNI

Julian Baggini



« Que les Britanniques fassent de la démocratie directe un idéal est un signe de désaveu politique »



Philosophe britannique, cofondateur de *The Philosopher's Magazine*, il contribue à de nombreux journaux et magazines, et intervient à la BBC. Il est l'auteur de livres de philosophie, à destination du grand public, non traduits en français.

B

oris Johnson, populaire parmi les partisans du Brexit, est à l'avant-garde du front populiste anti-élites, aux côtés de ceux qui

voudraient "libérer l'Angleterre de l'Europe". Il a pourtant été formé à Eton, la plus vieille – et la plus chère – des écoles privées britanniques. Elle a donné plus de Premiers Ministres et de chefs de cabinet qu'aucune autre. Ce n'est pas si paradoxal, car il ne s'agit pas d'une guerre des classes. Les gens se regroupent autour d'une idéologie. Il y a une dizaine d'années, j'ai écrit un livre sur la philosophie du peuple britannique [*Welcome to Everytown. A Journey into the English Mind*, Granta Books, 2008, non traduit] qui sonne plutôt juste aujourd'hui. Je dis de cette philosophie qu'elle est un communarisme conservateur. Conservateur dans le sens où les Britanniques résistent aux grands changements; communariste car ils pensent que les droits sont des obligations

liées à une appartenance à la communauté. C'est une philosophie cohérente. Elle devient nationaliste quand elle est associée à la promesse de protéger la communauté des grands changements en limitant l'immigration. C'est un moyen – illusoire – de préserver un mode de vie, pas une fin en soi. Le Royaume-Uni est une démocratie représentative, ce qui signifie que vous n'envoyez pas un représentant au Parlement comme un délégué, auquel vous dites ce qu'il doit faire. Vous l'électez plutôt pour qu'il prenne des décisions à votre place. Que de plus en plus de Britanniques fassent de la démocratie directe un idéal est un signe de désaveu politique. Le référendum est ainsi vu comme le summum de la démocratie. Mais c'est un jeu à somme nulle: ce que l'un gagne, l'autre le perd, de façon binaire. Le risque est de détruire le sens même de la démocratie parlementaire, dont le but est de concilier des revendications divergentes et non de céder simplement aux revendications des groupes les plus importants. Ce dont nous aurions besoin, aujourd'hui, c'est d'un dirigeant qui soit capable de défaire l'idée qu'il existe une solution simple à tout problème et de restaurer l'idéal de la démocratie représentative. Rien n'indique sa venue. »

Propos recueillis et traduits par Clotilde Rajabbert



Le 22 août 2018, Boris Johnson, favori pour le Brexit, reçoit une équipe de journalistes sur son offre de loi.

ALLEMAGNE

Svenja Flaßpöhler



« Le gouvernement d'Angela Merkel est dépassé, il perd le contact avec le "peuple" »



Philosophe, rédactrice en chef de l'édition allemande de *The Philosopher's Magazine*, elle a récemment publié un essai sur le racisme antisémitisme. Pour elle, le terme "Weißheit" (la femme poisseuse. Pour une nouvelle lecture, voir l'article, 2018).

L

a montée du populisme en Allemagne est liée à un profond sentiment d'insécurité. Beaucoup de gens – surtout à l'est du

pays, dans l'ex-RDA – ressentent comme une véritable menace la mutation rapide de leur cadre de vie, les défis de la mondialisation et l'arrivée de millions de réfugiés aux frontières de l'Europe. L'impression la plus répandue est que les élites politiques au pouvoir ne contrôlent pas ces bouleversements. Le gouvernement d'Angela Merkel est dépassé, il perd le contact avec le "peuple", ne comprend plus ses problèmes, ses inquiétudes et ses peurs. Le respect pour cette élite est donc en chute libre. Pour beaucoup, Angela Merkel aurait "trahi le peuple" avec sa fameuse phrase "Nous y arriverons", prononcée en pleine crise des



Nigel Farage, porte-parole du Brexit, en Thaïlande.

réfugiés, qui suggérerait que l'Allemagne réussirait à les accueillir. Sa politique présentée comme une nécessité ("Il n'y a pas d'alternative") pousse de plus en plus de gens dans les bras de l'Alternative für Deutschland (AfD), le parti d'extrême droite allemande. Les porte-parole de l'AfD évoquent depuis longtemps l'urgence d'une "révolution" et s'approprient la rhétorique d'une critique radicale de l'élite, autrefois clairement située à gauche. Il est d'autant plus nécessaire de rappeler que d'éminents politiciens de l'AfD, tels qu'Alice Weidel, Alexander Gauland ou Jörg Meuthen, appartiennent à l'élite, plus précisément à la haute bourgeoisie. Le fait que l'AfD puisse malgré tout donner l'impression d'être le seul parti qui connaisse vraiment la volonté du peuple n'est qu'un signe de la situation actuellement explosive dans laquelle se trouve notre pays. »

Propos recueillis par G. E.



Le Premier ministre Viktor Orbán, le 10 mai 2018, lors de sa quatrième investiture devant l'Assemblée nationale de Hongrie, à Budapest.

HONGRIE

● György Dragomán



« Les élites ont échoué à créer un système infallible d'institutions indépendantes »



Écrivain et traducteur roumaino-hongrois, formé en philosophie, György Dragomán a récemment fait paraître *Le Roi (Menc)* (trad. de J. Dubouilly, Gallimard, 2009) et récemment *Le Bâcher* (trad. de J. Dubouilly, Gallimard, 2014), dans lequel il évoque une Roumanie tout juste libérée de son dictateur.

« **D**ans mon dernier roman, *Le Bâcher* (Gallimard, 2014), j'essaye de montrer de l'intérieur, et en cinq cents pages, le processus

qui mène à la naissance d'un nouveau populisme radical. Mais pour le dire rapidement, la Hongrie était peut-être la plus populiste des dictatures de l'ex-bloc de l'Est, parce qu'elle offrait à ses citoyens un compromis de relative prospérité. Après le changement de régime, tous les gouvernements ont continué d'usurper de ces tactiques populistes comme d'un héritage. Les deux principales coalitions, divisées entre droite et gauche, surveillaient le pouvoir de l'autre, s'accusant mutuellement de populisme. Il est important de noter aussi que le pays est isolé, que presque 60 % des Hongrois ne parlent aucune langue étrangère et que les médias sont donc facilement contrôlés. À partir du moment où l'un des partis a éclaté définitivement, les tactiques populistes ont pu être déployées sans contrôle. Plus aucune force politique n'était assez forte pour contrer le renouveau de la vieille idéologie du populisme isolationniste.

La plus grosse erreur commise par les élites après le changement de régime fut leur incapacité à faire face au passé communiste et à effacer l'ardoise. Les dossiers secrets des forces de sécurité n'ont jamais été déclassifiés, et les vieilles structures de pouvoir se sont perpétuées dans l'ombre. Les nouvelles élites ont échoué à créer un système infallible d'institutions indépendantes. Une autre erreur fut d'embrasser le marché capitaliste sans résoudre le problème sous-jacent de la corruption, qui a détruit toute possibilité de transparence. Traditionnellement, les politiques en Hongrie considéraient les intellectuels, les artistes et les penseurs indépendants comme des ennemis. Ces élites intellectuelles opprimées ont eu un bref accès au pouvoir politique après le changement de régime, mais elles ont été rapidement évincées, si bien que les élites n'ont bientôt plus consisté qu'en des technocrates avides de pouvoir. Tout n'est maintenant qu'une histoire de domination politique. Le but est de contrôler la totalité de la société et de créer une élite farouchement loyale au parti au pouvoir, notamment au Premier ministre Viktor Orbán. C'est plutôt paradoxal, puisqu'une élite réellement fonctionnelle ne devrait pas pouvoir être remplacée sur un caprice, mais quand la loyauté inconditionnelle est le principal facteur pour appartenir à cette prétendue élite, alors l'élite ne peut pas fonctionner correctement et n'est plus qu'un ornement. »

Propos recueillis et traduits par G. E.



Elites, encore un effort pour être libérales !

Comment éviter qu'une élite se transforme en insupportable aristocratie? Réponse: en lui appliquant impitoyablement les lois de la concurrence. Démonstration dans les pas de l'utopiste Saint-Simon. *Par Alexandre Lacroix*

e n'ose imaginer la satisfaction de Saint-Simon, ce penseur politique un peu oublié, mélange de socialisme utopique et de progressiste enthousiaste, lorsqu'il peit sa plume d'oise en 1809 pour écrire ces lignes:

« Supposons que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers chimistes, ses cinquante premiers physiologistes, ses cinquante premiers

mathématiciens, ses cinquante premiers poètes, ses cinquante premiers peintres, ses cinquante premiers sculpteurs, ses cinquante premiers musiciens, ses cinquante premiers littérateurs;

Ses cinquante premiers médecins, ses cinquante premiers ingénieurs civils et militaires, ses cinquante premiers artisans, ses cinquante premiers architectes, ses cinquante premiers maîtres, ses cinquante premiers chirurgiens, ses cinquante

premiers pharmaciens, ses cinquante premiers navigateurs, ses cinquante premiers horlogers;

Ses cinquante premiers banquiers, ses deux cents premiers négociants, ses six cents premiers cultivateurs... »

Il dut sans doute reprendre alors sa respiration, s'être pincer un peu le front, avant de poursuivre ce massacre virtuel jusqu'à son terme logique – quelques paragraphes plus bas.

Mais de quoi cet homme, qui avait profité de la Révolution française pour spéculer sur la vente des biens nationaux et amasser une immense fortune, passé entre les mailles de la Terreur tout en y baignant sa particule, aurait-il bien pu s'effrayer ?

« Comme ces hommes sont les Français les plus essentiellement producteurs [...], il faudrait à la France au moins une génération entière pour réparer ce malheur, car les hommes qui se distinguent dans les travaux d'une activité pure sont de véritables anomalies, et la nature n'est pas prodigue d'anomalies, surtout de celles de cette espèce. »

Mais il n'avait pas encore achevé sa démonstration, il lui fallait énumérer ceux pour qui il n'aurait pas autant d'indulgence :

« Passons à une autre supposition. Admettons que la France [...] ait le malheur de perdre le même jour Monsieur, frère du Roi, Monsieur le duc d'Angoulême, Monsieur le duc de Berry, Monsieur le duc d'Orléans, Monsieur le duc de Bourbon, Monsieur le duc de d'Angoulême, Madame la duchesse de Berry, Madame la duchesse d'Orléans [...],

qu'elle perde en même temps tous les grands officiers de la couronne, tous les ministres d'État, tous les conseillers d'État, tous les maîtres des requêtes, tous ses maréchaux, tous ses cardinaux, archevêques, évêques, grands-maîtres et chanoines, tous les préfets et les sous-préfets, tous les employés dans les ministères, tous les juges, et, en sus de cela, les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement... »

Qu'arriverait-il dans ce cas ? Réponse : rien. Du point de vue politique, économique, culturel même, la perte pour le pays serait insignifiante. Tout juste éprouverait-on quelque tristesse, par humanité.

NOUS N'AVONS PAS LES MÊMES VALEURS

Ces lignes qui n'ont rien perdu de leur netteté, de leur pouvoir de subversion, restent un sans-particulier aujourd'hui, lorsqu'on pense que notre société est probablement plus inégalitaire encore que celle de la Restauration. Cependant, de façon symptomatique, la rage de destitution des élites qu'on sent à l'œuvre dans cette page restée célèbre comme la « parabole de Saint-Simon » n'est pas dirigée contre l'argent, ni contre l'enrichissement indu d'une minorité. Saint-Simon blâme les aristocrates et les hauts dignitaires du clergé non pour leurs possessions mais pour leur improductivité. C'est-à-dire qu'il ne met pas toutes les élites dans le même sac, il ne les rejette pas toutes en bloc ! Le couperet de sa guillotine obéit par ailleurs à un second critère : il épargne le talent. En effet, le reproche principal qu'il adresse aux ministres, aux préfets, aux hauts

Le néolibéralisme ne pourrait être nulle part plus profitable que s'il était appliqué à la classe dirigeante

fonctionnaires, à ceux que nous appellerions à l'heure actuelle les « technocrates », est d'être remplaçables. S'ils venaient à mourir, il s'en trouverait d'autres pour prendre leur place, remarque-t-il. Là où un chirurgien, un horloger et même un entrepreneur très habiles restent des exceptions, la cohorte de ceux qui remplissent les tâches administratives et logistiques lui apparaît – à lui comme à la plupart des économistes « classiques » de son temps, du reste – parasitaire. Telle est la partialité de Saint-Simon qui, tout socialiste insipide qu'il soit, n'a rien contre la propriété privée ni l'innovation. En cela, il n'a pas les mêmes valeurs que les contestataires d'aujourd'hui, pour qui les élites de l'argent sont davantage un repoussoir.

Quoi qu'il en soit, le plus délicieux dans cette affaire est que l'utopie de Saint-Simon a été – en partie – réalisée. Sans faire couler de sang, mais simplement par le mouvement spontané de la société et celui, un peu moins libre, de la fiscalité. La plupart des rentes terriennes ont été subdivisées jusqu'à l'éradication, tandis que les lignées aristocratiques dont les rejetons cultivait l'oïsimé comme l'un des beaux-arts se sont éteintes.

VERS UNE « CLASSE DIRIGEANTE PURE ET PARFAITE » ?

Rouvrons néanmoins le dossier : au-delà de l'utilité et du talent, y a-t-il d'autres critères que devrait satisfaire l'élite pour que son existence même relève de l'intérêt commun ? Comment définirions nous aujourd'hui les contours d'une élite fonctionnelle acceptable ?

En réfléchissant à cette question, je suis parvenu à une conclusion aussi évidente que dérangeante : je me suis aperçu que les règles de la concurrence pure et parfaite, celles que prône précisément la théorie économique

néolibérale et que les élites aimeraient voir étendre à l'ensemble du tissu social, constituait en fait le paradigme que les élites devraient commencer par s'appliquer à elles-mêmes, pour corriger leurs défauts. Le néolibéralisme ne pourrait être nulle part plus profitable que s'il était appliqué à la classe dirigeante.

Que disent ces lois de la concurrence, qui permettent d'imaginer les contours d'une « Classe Dirigeante Pure et Parfaite » ? La première règle est l'atomisation : il faudrait que l'élite soit composée non pas d'un petit nombre d'individus de connivence, mais d'un grand nombre d'acteurs placés dans une situation de concurrence telle que toute collusion et toute manipulation du cours des événements leur soient impossibles. La deuxième règle est la libre circulation, ou encore l'absence de barrière à l'entrée comme à la sortie de la classe dirigeante. En France où les grandes écoles fonctionnent comme un système extrêmement endogamique, car les concours sont ainsi structurés que seuls les enfants de parents ayant réussi des concours passent à leur tour avec succès ces épreuves, les barrières à l'entrée – qui reposent sur la maîtrise de codes comportementaux et linguistiques complexes, souvent tacites – sont incroyablement élevées. L'absence de barrière à la sortie est évidemment tout aussi importante, sinon davantage : c'est pourquoi nul ne voudrait d'en finir avec l'héritage. Nul ne peut prétendre appartenir à l'élite par naissance, grâce à des biens qui ne sont pas ceux qu'il a acquis par son propre travail et n'il n'a pas apporté la preuve de ses propres mérites. Enfin, les troisième et quatrième règles de la concurrence parfaite sont l'homogénéité des prix et la transparence de l'information, exigences qui se laissent transposer sans difficulté : il est nécessaire que les critères d'après lesquels on juge du talent de quelqu'un soient clairement posés et que donc la valeur des membres de l'élite fasse l'objet de procédures de vérification publiques et transparentes, ce qui tordrait le cou à la cooptation, à l'indulgence, à ces logiques étranges qui font par exemple qu'en France, le polytechnicien qui a été nommé à la tête d'un grand groupe où sa gestion s'est révélée calamiteuse sera exilé et replacé en position managériale ailleurs, quand bien même son incompétence ne serait qu'un secret de polichinelle.

Ainsi, dans la ligne de la parabole de Saint-Simon, se profile cette suggestion troublante : si elle était aussi féroce que libérale qu'elle encourage les dominés à le devenir, l'élite serait presque aimable, et nous aurions besoin d'elle !

Matches au sommet

Qui voulons-nous avoir sur la tête? Un homme d'État, un milliardaire, un philosophe... ou personne? Les plus grands penseurs s'affrontent. *par Martin Durr et Emmanuel Lévy*





Voulons-nous d'une élite des talents?

OUI!



Platon
428-348 av. J.-C.

F

ils d'une des plus nobles et riches familles d'Athènes, Platon prône le gouvernement des meilleurs. Et pas n'importe lesquels! Dans sa République, cité idéale gouvernée par le principe de justice, il confie les rênes du pouvoir à des

philosophes-rois. Mais pourquoi diable des sages inactifs se mêler de politique? C'est que, pour l'élève de Socrate, la société est faite de trois castes, chacune personnifiant une partie de l'âme: le peuple des artisans n'est que désir et passion; les gardiens, qui protègent les chaudières, cultivent force et honneur; enfin, les philosophes, hommes de raison, sont appelés à les diriger tous. Quand l'harmonie règne entre ses différentes parties, quand chacun assume sa fonction propre, tout est pour le mieux. La justice règne dans la Cité. Mais, ce n'est pas tout: cette structure pyramidale est aussi fondée sur une inégalité de savoir. Pour Platon, impossible de confier le pouvoir à un peuple qui cède à toutes les illusions. Alors, pourquoi ne pas se tourner vers les guerriers, qui incarnent le courage? Même après une éducation physique très poussée, ils restent aveugles au Bien et ne se soucient pas de la vérité.

Uniques guides possibles, donc: les philosophes. Après une longue formation intellectuelle, ce sont eux qui entretiennent un véritable commerce avec les Idées du Vrai, du Beau et du Bien – qui, pour Platon, sont les seules réalités au-delà du flux des apparences. Ces âmes bien nées, et bien éduquées, possèdent des compétences qu'ils placent à la tête du reste des hommes. Au-dessus des conflits d'intérêts et des fausses vérités. Tel est leur privilège, mais tel est aussi leur devoir. Pour Platon, leur sagesse leur donne l'obligation de gouverner: « Les rois ne cessent pas pour les khaouas avant que la race des purs et authentiques philosophes n'arrive au pouvoir ou que les chefs des Clés, par une grâce divine, ne se mettent à philosopher », écrit-il dans sa septième Lettre. Une déclaration choquante, mais qui ne manque pas d'actualité. Entre un ancien khégnou et un richissime ex-animateur de télé-réalité, qui sera le meilleur président? Platon a choisi.

NON!



Pierre-Joseph Proudhon
1809-1865

V

voici un philosophe qui, contrairement à Platon, n'est pas de la haute. Autodidacte, fils d'un tonnelier et d'une cuisinière, il est le premier à se réclamer de l'anarchisme. Avec lui, ni Dieu ni maître! Le fil rouge de son grand système des contra-

dictions économiques, ou Philosophie de la misère est d'ailleurs une critique de l'élitisme. Le progrès ne profiterait qu'à « un petit nombre de privilégiés, qui composent ainsi l'élite des nations ». Quant à la France d'en bas, elle ne connaît que hiérarchie et exploitation. Pour Proudhon, les inégalités ne sont pas naturelles mais bien le produit de l'histoire et de la violence. En ce sens, elles peuvent et doivent être éradiquées: « Toute [inégalité] [...] porte en soi le signe de son illégitimité et l'annonce de sa déchéance. » Pour établir une société réellement égalitaire, les hommes doivent s'entraider; sans que ni roi ni patron ne prenne le dessus. C'est la célèbre théorie du mutualisme.

66 L'école doit procurer à tous l'égalité des fonctions et l'équivalence des aptitudes'

99

Tout commence à l'école, où il s'agit d'établir « un juste système d'éducation publique » qui doit procurer à tous les citoyens « l'égalité des fonctions et l'équivalence des aptitudes ». Contre Platon, il réclame un partage équilibré des compétences, sans répartition figée. Côté politique, c'est la République qui est le meilleur régime politique. En effet, « la République est la distinction des castes »; elle « est l'égalité coordonnée des fonctions et des personnes: la royauté n'en est que le hiérarchique et la noblesse l'aristocratie », s'exclame le philosophe dans « Le Manifeste du Peuple », paru dans *Le Peuple*, journal fondé après la révolution de 1848. En République, tout le monde devrait pouvoir devenir député – et Proudhon le sera lui-même (plutôt du genre vindicatif). Enfin, le mutualisme, c'est aussi et surtout un mode d'organisation économique. La priorité: l'abolition de la propriété privée. Au travail, l'égalité des rôles et des talents, produite par l'éducation mutualiste, consacrerait une structure horizontale où servir et profiterait ne feraient qu'un. Et où, en bon anarchiste, chacun se gouvernerait par soi-même... De quoi faire voir rouge au philosophe-roi!



Voulons-nous d'une élite politique ?

OUI !



Montesquieu
1689-1755

NON !



Jean-Jacques Rousseau
1712-1778

L

laisserons-nous les citoyens lambda élaborer les lois ou mettre le nez dans les dossiers de l'État ? N'y pense même pas, tempère Montesquieu dans son opus *L'Esprit des lois*. Baron de condition, le philosophe libéral estime

(comme Platon du reste) que le peuple est toujours dans l'excès : « Sa nature est d'agir par passion. » À peine est-il capable de juger des « faits qu'il voit sous le sens » ; autrement dit, il a la vue courte, les questions techniques sont hors de sa portée. Un tel réquisitoire contre la « populace » amène Montesquieu à critiquer vertement la démocratie et à plaider pour un modèle institutionnel fortement inspiré par la monarchie parlementaire à l'anglaise. Le pouvoir législatif serait constitué de deux chambres :

l'une composée de nobles, l'autre de représentants du peuple. Cette délégation est garante de la « modération » indispensable à la vie politique ; et puis, on peut respirer, la gestion à court et moyen terme est placée entre de bonnes mains, dévolue à des esprits clairs, vifs et compétents : « Le grand avantage des représentants, c'est qu'ils sont capables de discuter les affaires », eux...

Mais comment être sûr que cette élite sera si avisée, qu'elle agira en faveur des libertés individuelles ? C'est qu'elle sera identifiée par... le peuple. C'est là l'un des aspects les plus étonnants de la pensée de Montesquieu : selon lui, le peuple est aveugle, mais il a du flair. Il perçoit très bien « à qui il doit confier quelque partie de son autorité », il a cette « capacité naturelle » à « discerner le mérite ». Cela vaut pour les législateurs mais aussi pour les fonctions qui demandent de l'expérience et de l'expertise. Par exemple, le peuple sait reconnaître un bon général ou un juge probe ; de manière générale, il s'en remet à la « grandeur de certains personnages » : son CV impressionnant. Mais la compétence populaire s'arrête là : pour Montesquieu, philosophe des Lumières, la masse doit être guidée et éclairée par l'expertise ; sans le phare des élites auxquelles abandonner le pouvoir, point de direction ni de salut.

A

lors lui, ça l'énerve au possible, la condescendance à l'égard du peuple et l'idée d'une élite supposée qui tire bien souvent sa position de sa naissance. « C'est tout net : pour Rousseau, la seule source légitime du pouvoir de faire les lois, c'est bien le peuple ; la souveraineté = se peut appartenir qu'à lui », et c'est de lui qu'émane « la volonté générale » comme « ce qui se regarde qu'à l'intérêt commun » (*Du contrat social*). Rousseau a toujours dans le viseur la poursuite des seuls intérêts privés, ce qui en aurait fait un adversaire virulent des lobbies contemporains... Comment organiser la vie politique ? Jean-Jacques a lu de près Montesquieu (lequel emploie d'ailleurs aussi l'expression de « volonté générale ») et il le critique avec force sur la question de la représentation. Loïn d'être la parascène, celle-ci est une spoliation intolérable, un ferment d'esclavage : « À l'instant où le Peuple se donne des Représentants, il n'est plus libre : il n'est plus. » Plutôt que la monarchie à l'anglaise, décrite, le

modèle est celui de la cité antique : à Athènes, les citoyens assemblés sur l'agora délibéraient et décidaient eux-mêmes de la marche à suivre ; « leur grande affaire était la liberté ». Néanmoins, le philosophe est conscient que, dans les grands États, la pure souveraineté populaire est difficile à mettre en œuvre. Alors, dans certains textes comme les *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, il se résout, non sans mal, à l'existence de représentants. Mais il pose des conditions : déjà, les représentants doivent être élus pour une courte durée et renouvelés fréquemment (harcé sur les professionnels de la profession politique...). Ensuite, ils se voient confier une mission précise et sont révocables à tout moment. Il convient d'« empêcher les représentants d'avoir exactement (les) instructions et à rendre un compte sévère à leurs constituants ». Non élus et mandataires, les élites politiques ne président pas à la destinée de l'État : elles sont de simples exécutantes. On peut en avoir besoin, mais on peut aussi en changer : l'essentiel est qu'elles soient issues du peuple et qu'elles agissent par le peuple et pour le peuple – ça vous dit quelque chose ?

66
Selon Rousseau,
« à l'instant où
le Peuple se donne
des Représentants,
il n'est plus libre »

99



Voulons-nous d'une élite de l'argent?

OUI!



François Guizot
1787-1874

E

«*Enrichissez-vous!*», se serait exclamé Guizot, figure clé de la pensée libérale et homme politique de premier plan sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Problème : le slogan en tant que tel est introuvable. Selon les

spécialistes, Guizot a juste prononcé cette phrase lors d'un débat en 1830 : «*Enrichissez-vous, améliorerez la condition morale et matérielle de la France.*» Une chose est sûre : Guizot ne fait pas l'apologie du Mûge-Ning; issu d'une famille protestante, il ne jure que par le travail et l'effort. En son temps, il s'affirme néanmoins comme le porte-voix de la bourgeoisie. Il constate et salue l'essor d'une classe nouvelle, l'émergence d'hommes ayant «*de l'importance, de l'influence, une clientèle*», qu'ils soient «*des avocats, des notaires, des capitalistes, des manufactures, des négociants*» («*Des moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France*). Ces individus «*désirent acquiescer, s'élever*»; Guizot ou la célébration de ceux qui «*veulent monter*», qui se mettent en marche...

Or cette bourgeoisie, il s'agit de la convertir aux responsabilités. Ils doivent être élus, ou électeurs : Guizot est un ennemi féroce du suffrage universel et un défenseur non moins acharné du suffrage censitaire, où c'est l'impôt payé annuellement qui procure le droit de vote. L'élite politique doit donc être constituée de ceux qui font montre de «*leurs supériorités*» tout en ayant un compte en banque bien garni. Pour l'intellectuel, les hommes de la bourgeoisie sont susceptibles d'agir «*selon la raison*» et en toute indépendance; n'ayant pas besoin de se renflouer, ils sont incorruptibles et peuvent se dédier corps et âme à l'intérêt général, à «*l'accomplissement des fonctions publiques*». L'État a tout à gagner avec ces serveurs loyaux en lesquels Guizot voit «*la véritable et naturelle aristocratie de l'ordre nouveau*». L'argent ne fait pas le talent, bien sûr, mais il n'y est pas tout à fait étranger. Ici, «*capacité*» et fortune semblent aller de pair, comme si l'une reflétait l'autre, et réciproquement.

NON!



Aristote
384-322 av. J.-C.

S

oyons réalistes. Et honnêtes : le fait de s'enrichir ne pousse-t-il pas naturellement à en vouloir toujours plus? Donc, l'idée d'une élite à la fois fortunée et désintéressée n'est-elle pas une chimère impraticable? Dès l'Antiquité, Aristote lance l'alerte : quand

l'argent cesse d'être un moyen (d'échange) pour devenir une fin en soi, les ennemis commencent. Le philosophe emploie le terme de «*chrématistique*» (du grec *chreos*, «*richesses*») pour désigner – et condamner – la logique d'acquisition sans limites, la quête effrénée de profit. Dans la typologie aristotélicienne des régimes politiques, «*Poïgarchie*» correspond justement à la situation où «*ce sont ceux qui détiennent les richesses qui sont souverains*» («*Les Politiques*). Un tel régime est une perversion, une catastrophe : les riches ne cherchent qu'à servir leurs intérêts (exemple anar-

chonique, on pourrait imaginer qu'ils suppriment l'État...). Et puisque les gens modestes le sentent, fatalement, la situation sociale est explosive. Pour Aristote, les trop grandes disparités économiques sont toujours un facteur de dégénérescence politique.

À l'inverse, «*la cité veut être composée de gens égaux et semblables*». Il est nécessaire que, dans l'exercice du pouvoir, tout le monde s'y retrouve et se

sente concerné. Concrètement, Aristote a en tête une constitution mixte : selon lui, c'est le versant aristocratique de sa pensée, certains postes requièrent des compétences spécifiques (les charges militaires, par exemple); or les «*meilleurs*» qui les occupent doivent être élus, et l'élite se revendique alors de la seule vertu. Ensuite, versant plus démocratique, les citoyens doivent être impliqués, et Aristote se réfère à la pratique du tirage au sort à Athènes. Par ce biais, selon que l'on est appelé à exercer des charges, on est successivement gouvernant et gouverné. «*L'une des formes de la liberté, c'est de commander et d'obéir tour à tour*»; or les riches, eux, «*ne veulent ni se servir obéir*». Ils font tout pour figer les positions acquises... Dans tous les cas, si le sens commun veut l'emporter, le domaine de la politique doit être décontaminé du virus de l'argent. D



Peut-on mettre les meilleurs au pouvoir?

C'est une absurdité, répond le marxiste Jacques Rancière, tandis que le frondeur Michel Onfray y voit, lui, une exigence encore à réaliser.



Jacques Rancière

Ce philosophe et professeur de philosophie à l'université Paris 8-Saint-Denis est un penseur de la démocratie radicale et de la politique comme émancipation. Dans *Les Temps modernes*, *Art, langage, politique* (La Fabrique ÉD, 2008), il analyse le partage entre avant et arrière au cœur des révolutions politiques et artistiques.

Non, parce que les élites sont médiocres

ous les ans, l'angoissante question revient avec les hirondelles : le peuple a-t-il toujours confiance en ses élites ? Pourquoi a-t-il perdu cette confiance ? Comment la lui redonner ?

Pourtant, la philosophie, dont la tâche est de supprimer les angoisses, a depuis longtemps résolu le problème : il n'y a pas de raison d'avoir ni de perdre confiance envers les élites, parce que les élites, à proprement parler, n'existent pas. Aristote avait déjà fait le tour de la question : le meilleur gouvernement, c'est le gouvernement des meilleurs. Malheureusement, les meilleurs constituent une catégorie sociale introuvable. Ceux que l'on nomme de ce nom, ce sont simplement les plus riches. « Élite », de fait, a deux sens. D'un côté, c'est une pure collection idéale, désignant ceux qui, plus que d'autres, se sont distingués en tel ou tel type d'activité : mathématiques, cuisine, football ou autres. Cette collection des meilleurs ne constitue pour autant aucun groupe social. Ce que

l'on nomme les élites, en revanche, désigne un groupe social : ceux qui gouvernent les autres, ceux qui les exploitent et ceux qui légitiment gouvernement et exploitation. Ceux-là forment bien un groupe réel, plus exactement nommé classe dominante. Ce qui est introuvable, par contre, c'est l'excellence qui fonde leur domination. Notre pays, il est vrai, a pensé résoudre l'équation : le système des grandes écoles est censé assurer que ceux qui dominent sont ceux qui ont eu les meilleurs résultats à des épreuves d'intelligence et de savoir. Mais ceux qui ont fréquenté ces écoles le savent : les premiers du classement deviennent souvent des professeurs ordinaires ou de discrets ingénieurs, tandis que les plus médiocres embrassent la carrière du pouvoir et des honneurs. Charlie Chaplin avait, lui, fait naguère une démonstration plus cruelle à laquelle l'actualité rend toute sa force : il y a deux sortes de clowns, les bons qui deviennent artistes et les mauvais qui deviennent chefs d'État.



Michel Onfray

Philosophe et essayiste, il est l'auteur de plus de quatre-vingt ouvrages. Fondateur de l'Université populaire de Caen, il associe hédonisme et anarchisme. Il vient de publier *La Vieillesse (Innocence) (Gallimard)* et *Le Deuil de la millénarité* (Robert Laffont).

Oui, si le peuple devient lui-même l'élite

ous avons besoin d'élites car, rappelons-le, l'élite définit les meilleurs dans leur discipline. Qui souhaiterait le triomphe des pires ? Pour qu'un pays fonctionne et qu'une nation soit grande, il faut une élite littéraire,

économique, sportive, politique, enseignante, universitaire, scientifique, intellectuelle, journalistique, commerciale, etc. Pour autant, nous n'avons pas besoin d'une aristocratie constituée par telle ou telle élite – les libéraux, les riches, les marxistes-léninistes, les robespierristes, les maatchiens... On aurait alors une oligarchie, autrement dit : le contraire de la démocratie. La démocratie, précisons-le, ça n'est pas inutile, définit le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple. Or le pouvoir aux élites, c'est le pouvoir des élites sur le peuple, or voilà qui est antidémocratique à souhait.

Il faut obtenir un équilibre entre les élites et le peuple de façon à ce que les uns et les autres effectuent

leur travail au mieux : que les meilleurs le soient chacun dans leur discipline, et, avec les efforts conjugués d'une élite enseignante, intellectuelle, journalistique, universitaire, d'ingénieurs, de chercheurs, on obtiendrait un peuple d'élite, donc un pays ou une nation d'élite. En pareil cas, le peuple pourra décider souverainement sans que d'aucuns profitent de leur statut d'élite pour décider à sa place. Car une certaine « élite » nourrit le peuple pendant un quart de siècle avec de la bouillie médiocre de mauvaise qualité, à la suite de quoi elle argue qu'intoxiqué par cette nourriture avariée, le peuple doit être évinqué du processus démocratique parce qu'il est immature et dangereux.

C'est la conscience et la connaissance qu'a désormais le peuple de cette intoxication et de cette élection qui nourrit la haine entre les élites maatchiennes et les peuples abusés. Ce qui est appelé « populisme » est la création des populicides – un beau mot inventé par Gracchus Babeuf... Nous n'insérons donc le choix qu'entre populismes et populicides. ☐



Olivier Leberque,
ancien délégué CGT et
aujourd'hui président
de Scop-71, dans l'usine
de Genesio
(Bouches-du-Rhône).

Apprendre à vivre sans chef

Une petite entreprise, un grand cabinet d'experts, une école numérique et un comité citoyen... Dans ces quatre lieux, on s'est débarrassé des pesanteurs de la hiérarchie en inventant de nouvelles façons de travailler, de collaborer, d'enseigner, de délibérer. Comment – et pourquoi – ça marche? Nous avons mené l'enquête.

Par Martin Legros



effuser les élites de manière incantatoire, c'est à la portée du premier démagogue venu. Mais s'en passer vraiment et inventer des modes d'organisations qui permettent de travailler, d'apprendre ou de délibérer en attendant de s'en remettre aux experts du soin de s'en diriger, est-ce vraiment possible? Cela exige-t-il des compétences particulières? Et pose-t-il des difficultés nouvelles? C'est avec ces questions en tête que nous sommes allés scruter quatre lieux qui cherchent à se libérer des chaînes de l'Élysée.

L'USINE OÙ CHACUN DEVIENT SON PROPRE PATRON

1336, c'est le nombre de jours de lutte qui ont opposé les salariés de l'ancienne usine Fralib à leur employeur Unilever, géant de l'agro-alimentaire et propriétaire de cette fabrique d'infusions et de thés Éléphant de Géménos, à 25 kilomètres de Marseille, après que celle-ci a décidé de délocaliser la production en Pologne. Mais c'est aussi le nom de la nouvelle marque d'infusions et de thés sans arômes artificiels que les 58 ouvriers restants, dont 42 salariés réunis en une coopérative, la Scop-TI, produisent aujourd'hui.

Olivier Leberquier a été à la tête de ce combat et de cette métamorphose. Ancien représentant syndical CGT, il a passé un diplôme de dirigeant d'entreprise sociale et solidaire et est aujourd'hui président de Scop-TI. « On a eu une forte progression les trois premières années, explique-t-il. Le taux de pénétration est exceptionnel pour une marque si jeune, mais en revanche – 38 tonnes –, ce n'est pas encore suffisant. Et puis nous avons des besoins de trésorerie. On a donc lancé une campagne de financement participatif qui nous a permis de récolter 265 000 euros. » Avec une assemblée générale, un conseil d'administration élu tous les quatre ans et un comité de pilotage de trois membres, cette organisation participative tourne autour de l'élection, de la délégation et de la révocation. « Au moment où on a gagné la bataille juridique contre Unilever, raconte Leberquier, les cadres sont partis avec le groupe. On a donc tout reconstruit et on a démontré qu'on avait une réelle organisation, sans experts qui décident d'en haut pour nous ce qu'on doit faire, était possible. » Le comité de pilotage se réunit toutes les semaines, émet des propositions de décision qui sont envoyées au conseil d'administration. Celui-ci a vingt-quatre heures pour réagir avant que la proposition ne devienne une décision. L'assemblée des coopérateurs se réunit ensuite pour valider les grandes orientations.

« Tout le monde n'a pas eu le même montant au capital, mais celui qui a mis 10 000 euros a la même voix que celui qui a mis 3 000 », précise Leberquier. Au quotidien, « il n'y a pas de chef d'équipe qui vient te dire: "fais ceci, fais cela". Chacun sait ce qu'il a à faire. "1336" éveille les consciences, réveille les papilles », dit notre rédacteur. Mais, en interne, tout le monde n'a pas éveillé sa conscience de la même manière. Des employés réservés qui ne jouaient pas ont pris leurs responsabilités. D'autres ont restés comme des survivants. « Accompagné par les services de l'État, Scop-TI est observé avec méfiance par les élites bancaires et industrielles de la région. » Ils pensaient qu'on se tiendrait pas. Pourtant, on démontre qu'une entreprise peut fonctionner sans actionnaires et même sans élite dirigeante. « À condition de faire de chacun des employés un responsable investi dans l'entreprise comme pour son propre bien.

LE CABINET D'EXPERTS QUI DÉCONSTRUIT L'EXPERTISE

Fonctionner sur la coopération horizontale, c'est possible à l'échelle d'une entreprise de 40 employés, mais qu'en est-il

D AVONS-NOUS BESOIN DES ÉLITES ?

→ dans un grand cabinet de services européens ? C'est ce que nous sommes allés demander à Catherine Allernand, membre du comité de direction de Syndex. Avec 16 sites en France et 6 filiales en Europe, ce cabinet d'expertise compte 450 employés qui accompagnent les comités d'entreprises et les instances représentatives des salariés pour établir des diagnostics sur l'état de leur société. « Nous sommes nés dans les années 1990 au moment de l'affaire Lip, cette usine d'horlogerie de Besançon menacée de dépôt de bilan, raconte-t-elle. Sollicités par les salariés, nous avons démontré qu'il y avait plus d'argent que les dirigeants ne le prétendaient et que ce que l'on racontait aux salariés et représentants du personnel n'était pas nécessairement vrai. »

Constitué en société coopérative et participative (Socop) depuis 2011, le cabinet fonctionne sur le principe de l'autogestion, avec des instances élues tous les trois ans, renouvelables une fois. Ceci dit, chaque groupe d'activité est autonome, y compris dans la rémunération : ils décident du travail qu'ils fournissent et du taux de rémunération, calculé par jour. « Si vous confiez un mode d'organisation démocratique et un mode de rémunération individualité et qualité, vous produisez un tout autre rapport au travail avec un engagement très fort, parfois même excessif tant les individus répondent à toutes les sollicitations de leur client. Mais cela ne compense pas la possibilité de modifier son investissement d'une année à l'autre. »

N'y a-t-il pas des contraintes qui peuvent entrer en conflit avec la démocratie ? Pour savoir qui ne ou comit de direction, répond Catherine Allernand, on ne fait pas de présélection sur la base de la compétence. Mais, du coup, cette dimension du débat n'est pas instructive. Il est très difficile de faire entrer dans un vote ce qui relève de la compétence. « De la même manière, à la fin des mandats, les personnes qui ont occupé des postes de direction retrouvent leur ancienne fonction, de sorte que l'on risque de faire fi des compétences qu'elles ont acquises. Du coup, les gens ont tendance à partir une fois qu'ils ont fait leurs deux mandats de direction. » À la prise de mandat comme à sa fin, on a du mal à articuler les compétences avec les règles de la démocratie. Ce qui ne veut pas dire qu'on est moins bien dirigé. Parce qu'ailleurs, ce sont d'autres dimensions (éthiques) qui orientent la sélection des dirigeants. « Pour démocratiser l'entreprise, il ne suffit pas de copier-coller les règles de la politique. » Il faut apprendre à prendre la parole, à participer au débat, à coordonner nos décisions. Qu'en est-il quand on est subalterne et que l'on doit appliquer la motion avec laquelle on était en désaccord ? Dans un parti politique, on peut partir. Ici, c'est notre travail, on ne le quitte pas. » Il faut

66
L'école 42
est gratuite et
donc beaucoup
plus ouverte.
Cela fait baisser
le seuil de l'élitisme

99
donc aussi apprendre à faire sienne les décisions collectives. Ce qui est d'autant plus difficile qu'en France règne une culture très élitiste. « Quand je vois comment cela se passe à l'étranger, je me demande ce qu'on a dit aux élèves pour qu'ils acceptent leurs responsabilités de citoyens et qu'ils aient conscience de leur rôle. Les élites sont passées par un moule éducatif hyper-rigoureux. Dans l'éducation nationale et les grandes écoles, les profs entrent à 3 ans et en sortent à 60, ils ne travaillent que rarement à plusieurs, encouragent davantage la réussite individuelle que collective... Comment voulez-vous qu'ils soient capables de cultiver les valeurs de la délibération collective ? »

UNE ÉCOLE OÙ LES ÉLÈVES SE PASSENT DES PROFESSEURS

Organiser l'éducation sans qu'une minorité transmette savoirs et compétences à une masse inculte, est-ce possible ? C'est le pari des écoles 42, labellisées grandes écoles du numérique et initiées par Xavier Niel, le patron de Free, et Nicolas Sadirac, ancien directeur d'Egitech. Fondée en 2013 au bord du périphérique parisien, gratuite et ouverte à tous sans condition de diplôme, la toute première école s'est donnée pour ambition de débloquer le système français, coincé entre une université qui forme mal et des grandes écoles qui excluent le grand nombre. Il s'agit aussi de préparer les jeunes aux nouveaux métiers



du numérique grâce à une éducation pair-à-pair – où les pairs apprennent entre eux sans la médiation de professeurs.

Nous retrouvons Claudio Murti, étudiant italien en troisième année, sur le campus de la porte de Clignancourt. « Après un bac scientifique passé en Italie, ma mère française voulait que je fasse une grande école en France. Mais nous n'avions pas vraiment les moyens, et puis, je cherchais autre chose. J'ai découvert 42 un peu par hasard et j'ai tout de suite compris que c'était ce que je voulais. » Pour être reçu, les candidats passent l'épreuve dite de la « piscine » : durant un mois d'immersion totale, douze à quinze heures par jour, ils doivent résoudre des énigmes sous forme de vidéos conçues par l'équipe pédagogique et réaliser des projets de programmation en collaborant entre eux. « C'était l'inverse de la fac où un prof de maths assiste un cours théorique à un groupe d'ignorants et où l'on a même pas d'ordinateur pour mettre en œuvre ce qu'il nous apprend. Ici, il y avait un collectif de 300 candidats avec des groupes qui s'entraident et échangeaient, certains ne savaient même pas programmer, mais, grâce à l'expérience des autres, ils apprenaient très vite. C'était très éprouvant, et il y avait beaucoup d'abandons. Mais on comprend très vite qu'on n'y arrive qu'en partageant les compétences. »

Entrepreneur de nombreux stages en entreprise, le cursus de trois ans est fondé sur cette pédagogie active. Sur un arbre numérique, les



Les locaux postérieurs de l'école 42, fondée par Xavier Huet et Nicolas Sedrac. Spécialisée dans les nouvelles technologies, cet établissement propose un pédagogie basée sur l'apprentissage entre pairs.

élèves valident des branches de compétences à travers des projets (en solo, en binôme ou à quatre) qui, en fonction de leurs thèmes, les orientent vers une filière (graphique, algorithmique, sécurité, etc.). Chaque projet exige parfois des connaissances ardues, mais elles sont alors apprises via des tutoriels sur Internet pour un besoin spécifique, pas comme des savoirs abstraits. Et même la validation des projets est faite entre pairs sur base d'un système de notation élaborée par l'équipe pédagogique. Après trois années, Claudio Mutti a-t-il le sentiment d'avoir acquis une culture générale? « 42 tire son nom du récit de science-fiction *Le Guide du voyageur galactique* (de Douglas Adams, 1978). On y demande à un superordinateur quel est le sens de la vie. Après des millions de calculs, il répond: "42". L'école cherche à nous donner plus que des compétences, la culture du code, qui est le Grand. Mais, nous, à la sortie on a que le grade 21. Signe que nous avons encore beaucoup à apprendre. » L'école est-elle vraiment ouverte à ceux qui sont exclus des filières d'excellence? « Cela était vrai au début, lorsque Claudio Mutti. Beaucoup venaient ici parce qu'ils avaient échoué ou étaient parvenus ailleurs. Mais depuis que l'école est reconnue, l'apathie est en train de baisser du côté des jeunes bacheliers qui auraient pu aller dans une grande école. Sans que, et ce point est capital, c'est gratuit et donc beaucoup plus ouvert. Cela fait baisser le seuil de l'élite. »

UN COMITÉ D'ÉTHIQUE OUVERT À TOUS LES CITOYENS

Faire baisser le seuil de l'élite serait-il possible au cœur même de la délibération démocratique? C'est exactement le sens de la démarche mise en place par le Comité consultatif national d'éthique (CCNE) depuis déjà quelques années. Dans le cadre des états généraux de la bioéthique qu'il était chargé d'animer cette année, celui-ci a mis en place une série d'outils destinés à élargir la délibération à tous: dépôt d'arguments sur le site Internet avec appel à contributions, réunions organisées par les espaces de réflexion éthique régionaux, auditions d'associations et, enfin, formation d'un Comité citoyen chargé d'accompagner et d'émettre un avis critique sur le déroulement des états généraux.

De février à mai, 22 citoyens, choisis par un institut de sondage, ont ainsi accepté de suivre ces états généraux, en toute indépendance du CCNE. « L'idée était de capter le savoir profane, affirme Pierre-Henri Duce, membre du CCNE et président de la section technique. En lui-même le CCNE ne se considère pas comme un comité d'experts dont les membres auraient à défendre des positions arrêtées. C'est un espace d'écoute et de délibération où se croisent les regards de plusieurs disciplines pour déconstruire la complexité des questions bioéthiques. » Reste que le CCNE est composé

de personnalités (médecins, scientifiques, philosophes, juristes) qui sont nommées sur la base de leurs parcours et de leurs compétences. D'où l'intérêt de les confronter au regard d'un Comité citoyen qui n'aurait d'autre compétence que sa citoyenneté.

Dans sa critique, le Comité citoyen a fait part de la faiblesse de la mobilisation citoyenne, « insuffisante en regard des enjeux », et préconisé une série de recommandations destinées à rendre cette délibération vraiment démocratique – dont l'idée de pérenniser le Comité citoyen lui-même. Ensuite, pour la question particulièrement attendue portant sur l'euthanasie et le suicide assisté, il a émis une opinion beaucoup plus ouverte que le CCNE dans ses avis antérieurs, considérant que « la situation juridique actuelle est hypocrite et inadaptable » et souhaitant « ouvrir la possibilité au suicide assisté et à l'euthanasie et de les intégrer aux possibilités de directives anticipées ». Le CCNE a entendu ces arguments pour élaborer son propre avis, rendu public en septembre, et fait des propositions pour avancer dans la prise en compte de situations extrêmes.

Ainsi, l'élite de la délibération démocratique, le CCNE, s'ouvre aux non-experts. Mais Pierre-Henri Duce pose une condition expresse à cette ouverture: « Il faut qu'il y ait information et participation. Sur des sujets comme la génétique, l'embryon ou les cellules souches, les membres du Comité citoyen, mais aussi l'ensemble des participants aux états généraux, nous ont dit: "Expliquez-nous quels sont les enjeux avant de nous demander notre avis!" Il est impératif d'informer les personnes qui participent pour qu'elles puissent réfléchir sur des bases solides et les mettre en situation de délibération. Il ne s'agit pas de répondre solitairement par oui ou par non comme dans un sondage, mais de délibérer de manière informée et collective. »

Cette condition pourrait valoir pour tous les lieux que nous avons visités. Chez Scop-TI comme chez Syndes, à l'école 42 comme au Comité citoyen, les individus sont prêts à se saisir collectivement des responsabilités et du pouvoir de décision que l'on tend à réserver aux élites. Mais, pour que cet exercice ne se réduise pas à l'expression démocratique d'une volonté unanime et dogmatique, il faut instituer des espaces, des règles et des procédures délibératives qui permettent à ceux qui sont en bas de se saisir des questions et d'élaborer collectivement des réponses de manière informée. À défaut de ce travail d'invention démocratique, il ne faudra pas beaucoup de temps pour que les élites que l'on a shuttles se recomposent sur d'autres bases. ▢



Débat

HOURYA BENTOUHAMI / PHILIPPE RAYNAUD

Tu mérites ou tu hérites ?

Tous deux ont étudié dans une grande école, Normale Sup. Cependant, tout oppose Hourya Bentouhami, qui se réclame des études féministes et postcoloniales, et Philippe Raynaud, philosophe politique d'inspiration libérale, quand on les interroge sur le modèle français de la méritocratie ou sur la « discrimination positive ».

Propos recueillis par **Michel Elchoukoff** et **Kenneth Levine** / Photos **Manuel Braun**

Philippe Raynaud : Le principe de la méritocratie, inscrit dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, est capital dans l'imaginaire républicain. Le mot d'ordre de la Révolution française est « la carrière ouverte aux talents », qui s'oppose à la société d'ordres de l'Ancien Régime. Le principe méritocratique apparaît dès le siècle des Lumières, par exemple chez Diderot, qui considère que la procédure des concours est un bon moyen pour favoriser la mobilité sociale. Il a présenté cette idée à l'impératrice russe Catherine la Grande – qui n'en a évidemment pas tenu compte ! En revanche, le système de recrutement des élites par l'État, par le truchement du concours, est devenu une spécificité française.

Hourya Bentouhami : Je fais également remonter cette idée méritocratique aux Lumières. Mais je voudrais pointer le paradoxe inhérent de ce système. Reconnaître et recruter les talents n'a rien d'évident. Pour pouvoir les faire émerger, il faut extraire l'individu de sa gangue, celle du sang et de l'héritage. Bref, il faut neutraliser une partie de l'identité de chacun, de ses origines, tout en laissant se déployer les talents singuliers. Le concours, avec ses copies anonymes, en est la forme par excellence. Or ce processus de neutralisation pose problème, car il n'empêche pas que certains soient tout de même stigmatisés dans leurs origines, leur couleur de peau, leur religion, leur statut administratif. Au lieu de leur permettre d'épanouir ce qui les singularise,

ces origines sociales, ethniques, géographiques ou confessionnelles – d'ailleurs souvent fantasmées – entraînent toutes sortes de discriminations. La méritocratie a quelque chose de vicieux dans la mesure où elle ne voit pas les biais de la neutralité qui favorisent les « héritiers ». Le problème d'aujourd'hui est de savoir comment valoriser la distinction en évitant le racisme et l'ostracisme. Par ailleurs, nous parlons d'histoire des idées, des Lumières, de la Révolution. Mais il y a aussi une géographie des idées, qui s'étend au-delà de l'Hexagone, dans les colonies où la question de la Révolution française et de la méritocratie s'est posée tout autrement. Dans les colonies, la demande des maîtres affranchis de voir leur talent reconnu, d'obtenir le droit de

porter des armes, d'avoir des métiers dans l'administration, ainsi qu'un certain droit de citoyenneté, a été considérée comme une atteinte au privilège blanc, celui des maîtres de l'époque ! La question de la méritocratie est alors complètement contaminée par ce qu'on appelle le préjudice de la couleur. Les études postcoloniales montrent bien que la discrimination blanche dès le départ, et jusqu'à aujourd'hui, les principes révolutionnaires.

P. R. : Les questions postcoloniales ne sont pas d'une extrême pertinence pour le point qui nous intéresse. La réalité coloniale met en lumière que la France n'est pas seulement une nation, mais qu'elle a aussi été une puissance impériale. Le fait est qu'il est beaucoup plus facile de créer une universalisation progressive des droits dans une situation d'homogénéité nationale. La situation est différente dans les colonies. Il existe dans l'univers républicain des cas de discrimination, sans toutefois que cela soit comparable à un régime ségrégationniste. La III^e République avait des députés noirs des Antilles. La France a eu des ministres noirs, même sous Vichy ! Nous avons aussi eu un président du Sénat noir, Gaston Monnerville.

La méritocratie républicaine a été beaucoup plus vigoureusement attaquée par Bourdieu et Passeron dans *Les Héritiers* (1964) et *La Reproduction* (1970). Bourdieu voulait montrer que les enfants défavorisés n'arrivent pas dans les filières nobles dans les mêmes proportions que les autres. Mais Bourdieu confond mobilité sociale et absence de reproduction, qui sont pourtant deux choses très différentes. Vouloir une société dans laquelle les inégalités ne se transmettent pas dans le système scolaire, ce n'est même pas une utopie. Si une société existe, elle se reproduit. Présenter comme pathologique le fait que les groupes sociaux ne soient pas représentés d'une manière strictement proportionnelle dans les institutions scolaires, c'est demander l'impossible. Une grande partie du programme que défendait Bourdieu a été réalisée par les ministères de l'Éducation successifs. Résultat : la bureaucratisation. On a soigneusement détruit le système scolaire traditionnel, ce qui a paradoxalement entraîné... une diminution de la mobilité sociale.

H. R. : Il me semble fallacieux de dire simplement qu'une société doit se reproduire. Quand Bourdieu parle de reproduction, il parle de reproduction des inégalités. Or la promesse républicaine, c'est précisément de dire que les horizons sont ouverts, que l'on n'est pas déterminé par qui l'on est, ou par son passé. Il faut pouvoir interrompre cette reproduction. Le défaut d'ambition n'est pas

66
Vouloir une société sans inégalités sociales, ce n'est même pas une utopie. Si une société existe, elle se reproduit
99



Philippe Raynaud

l'inspiration libérale, ce spécialiste de philosophie politique est professeur à l'université Paul-Valéry à Montpellier. Il est notamment l'auteur de *Trois révolutions de la liberté* (Anglet, Éds. Univ. France, 2009), de *La Peinture des Lumières* (Gallimard, 2011) et, tout récemment, d'*Democracy Makers. Une révolution sans utopie* (Desclée de Brouwer, 2016).

un problème psychologique individuel : il est déterminé par un système de discrimination. On a certes toujours trouvé des gens capables de s'arracher au déterminisme social, comme le montre le livre de Chantal Jaquet, *Les Transcendances ou la non-reproduction* (PUF, 2014). Mais ces exceptions ne font que confirmer la règle – les injustices d'un ordre social. Ce sont des alibis qui camouflent le problème structurel. On autorise certains à être distingués par la République, mais à quelles conditions ? Quelles stratégies adopter lorsqu'on sait que votre origine peut être portée à

charge contre vous ? Cela passe souvent par une négation de son identité – ce qu'on appelle le *passing* dans la sphère afro-américaine. C'est la stratégie de mépris qui se sont faits passer pour des Blancs afin d'accéder à certaines fonctions. Cette négation suppose de supprimer son accent, ses attitudes, sa disposition corporelle, son histoire familiale – une véritable violence vis-à-vis de soi-même.

P. R. : La question de fond est plutôt le manque d'information et d'ambition des

66

La méritocratie a quelque chose de vicié dans la mesure où elle ne voit pas les biais de la neutralité qui favorisent les 'héritiers'

99



Hourya Bentouhami

Elle est maître de conférences en philosophie sociale et politique à l'université de Toulouse-Jean Jaurès. Elle aborde la question sociale et politique sous l'angle de la théorie de la non-violence, des études postcoloniales et féministes, notamment dans Race, cultures, identités. Une approche féministe et postcoloniale (PUF, 2015).

classes dominées. Les classes dirigeantes s'efforcent, avec un certain succès, d'empêcher le déclassement de leurs rejetons. Au contraire, les classes dominées ont pour ambition de s'élever, mais pas nécessairement d'atteindre les sommets. Mais il est possible et nécessaire d'atténuer l'inégalité d'information et de faire savoir aux classes populaires ou issues de l'immigration que la carrière leur est ouverte.

H. B.: Il me semble très optimiste de dire que ce serait juste un défaut d'information qui

empêche la mobilité sociale. Pensez au privilège du nom. Quand on appartient à une certaine famille, on dispose d'un carnet d'adresses, d'un réseau. Or, en début de carrière, lorsque ce n'est ni le diplôme ni même l'expérience qui font la différence, c'est bien la recommandation qui est décisive, notamment pour l'obtention des stages. En ce qui concerne le manque d'ambition, cela revient d'une certaine façon à attribuer aux individus leur propre invisibilité dans le champ social, puisqu'il faudrait simplement les encourager, restaurer leur estime d'eux-mêmes en leur

offrant l'information. Il ne suffit pas d'avoir seulement l'information, ni même d'être accompagné et incité. Cette manière très individualisante de voir le problème de la mobilité sociale ne permet pas de comprendre les inégalités systémiques. L'ambition existe. Ce qui manque, ce sont des leaders et des espaces légitimes d'expression de ces talents. Le leader, à la différence de l'élite, n'oublie pas son milieu d'origine, à qui il parle, en vertu de quoi il parle. La notion de leader a joué un grand rôle chez les penseurs de l'émancipation afro-américaine. Selon eux, il fallait qu'émergent des personnes capables d'être des exemples pour la communauté, qui devaient apprendre les humanités, et pas seulement des métiers professionnalisants, pour accéder à une forme d'universalité. Les exemples sont très importants pour redonner confiance en soi et rétablir une forme d'ambition.

P. B.: Pour tendre vers une extension de la mobilité sociale, vers un accès plus ouvert aux élites, il faut en passer par l'acquisition de nouveaux codes culturels et, de manière similaire, l'intégration des immigrés passe toujours par une certaine forme d'assimilation. Il y aura toujours une tension entre la reconnaissance des différences, défavorable à la mobilité sociale, et le travail d'acculturation qui sera vécu comme une « violence symbolique », comme aurait dit Bourdieu. Je n'arrive pas à imaginer une société où l'acculturation serait un processus facile et indolore.

H. B.: La question de l'assimilation républicaine, qui se posait au départ pour la paysannerie ou les ouvriers, se pose d'une tout autre manière pour les populations issues des immigrations postcoloniales. Cette assimilation est une forme de violence, même si elle permet que chacun vienne à égalité à l'école, en gommant les différences. Le problème est que cette assimilation a eu pour effet une déculturalisation, un arrachement aux cultures d'origines et une stigmatisation de ces cultures. L'école produit alors de la honte de soi, ce qui entraîne le manque d'ambition et empêche la réussite.

P. B.: Les problèmes qui me semblent les plus importants aujourd'hui sont à mon sens liés au marché du travail : on ne peut organiser des concours pour recruter en entreprise. La France est donc en train d'évoluer vers un système moins centré sur l'institution scolaire et l'État. Le modèle de l'élite républicaine ne se reproduira pas tel qu'il était, car nos normes dans une société plus multiculturelle, plus ouverte sur le marché

D AVONS-NOUS BESOIN DES ÉLITES ?

mondial et moins élitiste. C'est pourquoi il ne faut pas diaboliser les mesures dites de discrimination positive, qui sont défendables quand il s'agit d'enclencher un mouvement de démocratisation. Mais à partir du moment où elles se fixent des objectifs de stricte représentation proportionnelle, je crois qu'on entre dans l'illusion. La seule mesure de ce type massivement adoptée en France, c'est la parité. Mais, d'une part, la parité va bientôt être relativisée par la remise en cause de la stabilité des identités de genre. Et, d'autre part, en mettant l'accent sur une catégorie particulière, il devient beaucoup plus difficile de compenser les autres inégalités, puisqu'un critère l'emporte sur tous les autres. Par exemple, on a largement favorisé la féminisation de la classe politique ; en revanche, la représentation des minorités ethniques dans la vie politique est quasi nulle. Pour moi, ceci explique en partie cela. Si vous voulez faire les deux en même temps, vous entrez dans un système dans lequel les électeurs n'ont plus aucune liberté.

H. B. : Vous considérez que l'égalité est une privation de liberté pour les électeurs ?

P. R. : La liberté de l'électeur, c'est de voter pour qui il veut. Je pense qu'on arrive à une paralysie complète du système politique et que l'abstention passera à 60 % si l'on a des listes entièrement fixées par des critères qui n'ont rien à voir avec les enjeux des élections. Les électeurs vont s'en défilier.

H. B. : Mais en quoi n'avoir le choix qu'entre des hommes blancs permettrait de garantir la liberté des électeurs ?

P. R. : Il s'agit simplement de voter parmi les gens qui se présentent pour celui qu'on considère être le meilleur candidat, sans qu'on vous dise d'avance à quoi il doit ressembler.

H. B. : Et pourquoi le meilleur candidat ne serait pas quelqu'un issu d'une minorité ? Y compris parmi celles et ceux qui sont promus institutionnellement par un système de représentation positive ?

P. R. : Le choix des électeurs doit rester la base de l'élection, mais les électeurs peuvent très bien avoir des exigences du type de celles que vous défendez, et un parti peut faire de ses efforts pour la parité ou pour les minorités un argument électoral. Il est par ailleurs possible d'abandonner l'égalité stricte de droit. Mais il ne faut pas aller trop loin dans cette voie.

H. B. : Comment faire, alors, pour avoir davantage de diversité au sein de l'entreprise ? Je suis favorable, pour ma part, non pas à la discrimination positive – ce terme est une traduction erronée de l'affirmative action – mais à l'action positive : l'action qui permet d'exclure des individus de certaines procédures de recrutement, en raison du préjudice historique ou territorial qui a pesé sur leur « communauté ».

P. R. : C'est un système de privilège.

H. B. : Non, c'est un dispositif pour permettre l'égalité des chances. Au départ, il y a un préjudice subi par l'individu discriminé qu'il s'agit de corriger. Comment ? Pas simplement en se reposant sur la bienveillance du recruteur. Il faut agir institutionnellement, procéduralement. Un privilège, c'est l'avantage que l'on vous donne simplement du fait que vous appartenez à une certaine catégorie et qui vous exempte des devoirs que les autres doivent assumer.

P. R. : C'est donc bien un privilège !

H. B. : Non, on est seulement exempté d'une partie de la procédure de sélection, qui nous porte préjudice. Mais ensuite, dans une école ou à l'université, on a les mêmes devoirs, les mêmes examens !

P. R. : Il y a un privilège au départ tout de même. C'est-à-dire un principe qui s'applique à un certain nombre de gens et pas à d'autres.

H. B. : C'est un principe d'équité !

P. R. : Les privilèges ont toujours été établis au nom de l'équité. Ils sont liés à l'idée que l'égalité simple n'est pas satisfaisante.

H. B. : Ce serait un privilège si cela se perpétuait. Ce n'est pas le cas !

P. R. : Si vous considérez qu'il faut faire la même chose dans le monde du travail, le privilège se perpétue, puisqu'il se reproduit au niveau supérieur.

H. B. : Ce ne sont pas nécessairement les mêmes gens à chaque fois ! Le véritable privilège, c'est le privilège de celui qui n'a pas besoin de se voir sans cesse rappeler ses origines, son genre, etc. Celui qui peut passer « inaperçu », d'une certaine façon.

P. R. : Sous l'Ancien Régime, le privilège fonctionnait ainsi : si vous étiez noble mais va-nu-pieds et que vous rencontriez un riche bourgeois sur un pont, c'est vous qui passiez le premier.

H. B. : C'est la même chose avec le « privilège blanc » d'une certaine manière. Vous passez en premier, sans vous poser la question, parce que vous n'avez pas ce poids derrière vous que portent les gens discriminés. Nous ne sommes pas, heureusement, dans un régime de ségrégation, mais les discriminations existent ! C'est une question documentée statistiquement.

P. R. : La promesse républicaine, c'est essentiellement la fin des barrières légales. Il est difficile d'aller au-delà. Ou alors on n'est plus dans une perspective républicaine. On est dans autre chose.

H. B. : Non, c'est un aménagement de la République pour qu'elle puisse tenir sa promesse.

P. R. : La distinction de l'égalité formelle et l'égalité réelle, que vous faites, renvoie pourtant à la pensée de Karl Marx ! Le marxisme considère que l'égalité formelle est une égalité abstraite et qu'il faut aller vers une égalité réelle. À mon sens, cela a toujours été un outil de contestation de la logique républicaine.

H. B. : Vous dites que l'égalité va contre la liberté. En quoi ? En ce qui me concerne, je considère que l'égalité favorise la liberté !

P. R. : Non, je ne considère pas du tout que l'égalité va contre la liberté. Je dis simplement que pousser l'égalité réelle au détriment de l'égalité formelle peut amener à restreindre la liberté. Dans certains contextes, c'est un choix positif. Mais il ne faut pas le présenter comme une extension des libertés : c'est une restriction de la liberté, pour atteindre des buts, qui peuvent par ailleurs être légitimes.

H. B. : On considère toujours que l'action positive, que ce combat pour l'égalité réelle n'est pas républicain, qu'il est au contraire une rupture du pacte républicain. Mais c'est l'inverse ! Il permet d'instiller une forme de doute et de réflexivité quant à la neutralité qui peut cacher une discrimination sexiste ou raciste. Les féministes l'ont bien montré pour le neutre qui rejoint toujours le masculin. Il faut continuer d'interroger les biais de cette neutralité, non pas seulement se demander : « ai-je pris les plus compétentes ? » mais aussi : « qui ai-je pu écarter, qui a pu se retrouver exclu de la sélection ? » Qu'est-ce qu'on neutralise ? Voici la question. Ce n'est pas antirépublicain, au contraire. Si la République est quelque chose de dynamique, elle ne cesse de réinterroger ses fondements pour que tous aient le plus grand accès au bien commun. **D**

4 IDÉES À RETENIR

p. 50

Paradoxe : si l'on renonce au rêve d'une grande Europe politique, si la crise migratoire et les politiques nationalisées mettent fin aux accords de Schengen et à la libre circulation des personnes, nous nous retrouverons avec une Europe réduite à la coopération économique et donc encore plus froide et technocratique qu'aujourd'hui.

p. 54

Et si l'héritage était l'une des principales sources d'inégalité, dans un monde où 1 % de la population occupe 82 % des richesses ? Rappelons que, dans son principe, l'héritage est profondément antilibéral, car il fausse les règles de la compétition sociale. Qui voudrait participer à une course où 99 compétiteurs sur 100 ont des boulets au pied ?

p. 62

L'une des grandes difficultés que rencontrent les expériences d'organisation horizontale en France, c'est que nous ne sommes pas habitués à la coopération ni au travail collectif. Le système éducatif est très compétitif et individualiste. Comment, une fois dans la vie professionnelle, renoncer à cet état d'esprit pour se mettre à délibérer ?

p. 66

La distinction entre égalité formelle et égalité réelle est-elle une garantie de justice pour les institutions ou, au contraire, une pure et simple hypocrisie ? Suffit-il de proclamer tous les citoyens égaux devant la loi, ou bien faut-il travailler directement à leur égalité ? La seconde voie nous engage vers la discrimination positive.

CAHIER CENTRAL

POUR PROLONGER VOTRE LECTURE DU DOSSIER, RETROUVEZ DES EXTRAITS DE LA RÉVOLTE DES ÉLITES ET LA TRANSITION DE LA DÉMOCRATIE, DE CHRISTOPHER LASCH (1995).

Vous avez aimé Jean-Claude Michéa et Christophe Guilluy ? Vous adoreriez le grand intellectuel américain Christopher Lasch. C'est que le discours populiste dénonçant l'envasement d'une élite libérale en rupture avec la « France périphérique » trouve sa première formulation dans *La Révolte des élites*, paru en 1995. La thèse ? La nouvelle « classe créatrice », en plus de faire sécession avec le peuple, embrasse aussi des manières grossières jadis primées à l'homme de la rue : un appétit insatiable pour le « toujours plus », une obsession du bien-être et une « haine mortelle de ce qui n'est pas elle-même ». Lasch livre une compréhension fine des raisons de cette



« révolte ». La première tient à ce que les horizons d'attente des nouvelles élites divergent radicalement de celles de leur subconscient : « Leur sort est lié à des entreprises dont les activités franchissent les frontières nationales » et ils ont donc « plus de choses en commun avec leur homologues de Bruxelles ou de Hong Kong qu'avec des masses d'Américains qui ne sont pas encore branchés dans le réseau de communication mondiale ». Et Lasch de remettre en question la croyance libérale selon laquelle l'égalisme de chacun garantit l'entrée de tous : un régime – finit-il une démocratie – peut-il survivre à des élites qui, ne jouissant plus que de leurs bons droits, n'ont plus le moindre sens du devoir envers leur communauté nationale ?

POUR ALLER PLUS LOIN



Pierre Schoeller / L'Écroulement de l'État (2011)
« C'est exactement ce qui se vérifie : les enthousiasmes du nombre de militants en poste en sortant de la salle de classe. Et cela sonne comme une très mauvaise nouvelle. Consacré au quotidien d'un ambitieux ministre des Transports de la société civile, le film de Pierre Schoeller chronique dans le détail une réalité déstabilisante : des hommes de pouvoir déboussolés, impulsifs à se faire entendre et qui finalement se plient aux exigences de la machine néolibérale. Est-ce donc ainsi que les politiques vivent ?



Nassim Nicholas Taleb / Jouer sa peau (Les Belles Lettres, 2007)
Ce qui a changé entre les élites d'hier et celles d'aujourd'hui ? Les premières « jouaient leur peau », accoutumées aux champs de bataille, appelées Taleb dans son dernier livre : elles assumaient les conséquences de leurs décisions et en partageaient les aventures préjudiciables – à la différence des bourgeois de Wall Street. Une décision prise par celui qui met sa peau en jeu (un entrepreneur) sera nécessairement plus fiable, affirme ce libéraliste, que celle d'un simple observateur (« un universitaire »). Et plus simple aussi.



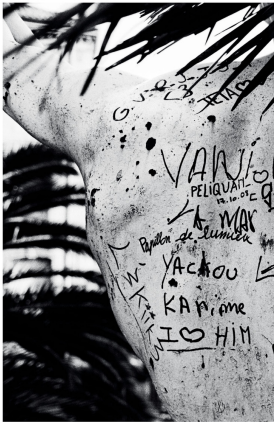
Georges Orwell / La Personne des années 1960 (1964)
La fièvre politique de l'automne de 1964 mérite d'être revue. Les amateurs d'une ferme se révoltent un jour contre l'exploitation (capitaliste) des hommes pour fonder une communauté égalitaire, mais qui ne va pas tarder à être pervertie par les plus rusés – un trio de cochons derrière lesquels on reconnaît Lénine, Staline et Trotski. Et c'est ainsi que le « dé-membre de langage », comme disait Nicolas Sarkozy, se traduit de manière vicieuse : « Tous les animaux sont égaux » se trouvant complété par « mais certains sont plus égaux que d'autres ».



Barbara Kruger / Lowie Par Sale (1987)
Années 1980 : l'Américain Edward Bernays révolutionne la publicité moderne fondée sur la manipulation des désirs et la présence explicite comme une « propagande » au service d'un « gouvernement invisible » œuvrant à contrôler (pour leur bien) les masses chaotiques. Années 1980 : l'artiste « politique » américaine Barbara Kruger imagine une contrepropagande qui, s'inspirant de l'esthétique massive et hypnotisante de la publicité, énonce la réalité des messages du Verbis – Lowie Par Sale – ou : I Shop Therefore I Am ».

“
 Aimer,
 c'est imaginer
 que l'on
 forme avec
 l'autre un
 tout dont on
 est la moindre
 partie

“
 P. 75





Cheminer dans les idées 

JE SUIS DYC
BERTRAND MEUNIER

© Bertrand Meunier/Trounce Floor

RENÉ DESCARTES
VU PAR **OLLIVIER POURRIOL**

« Descartes nous apprend à dépasser nos limites »

Vous êtes face à un problème insoluble ? Osez la « méthode Descartes », conseille le philosophe Olivier Pourriol qui vient de publier *Facile*. Pour lui, le père du cogito, en prenant le temps de la réflexion, nous ouvre aux intuitions les plus fulgurantes, seules à même de nous conduire à la vérité et à l'action.



**OLLIVIER
POURRIOL**

Philosophe, romancier et conférencier, il s'intéresse aussi bien au cinéma (*Unphilos*). Les plus belles questions de la philosophie sur grand écran, Heidegger, 2008) qu'au sport (*Elle se moule* dans le gris, 2011).

Il vient de publier *Facile*. L'art français de résister sans forcer (Michel Laffont), un essai où il consacre aussi bien les sportifs Zinedine Zidane, Stanislav Novak, la pianiste Hélène Grimaud, le fanabule Philippe Petit que Descartes comme modèles d'une certaine élégance dans l'action, d'une certaine facilité à la française.

“D

escartes est un héros, l'auteur d'une révolution dans l'histoire de la philosophie si importante qu'elle fonde notre modernité. Pour lui, il n'y a de vérité que pensée, reconnue par quelqu'un. Il faut bien mesurer la portée de cette affirmation après des siècles où penser, faire de la philosophie, consistait à s'effacer devant le contenu de la vérité. Cette révolution, il l'a accomplie seul, en fanabule qui avance pas à pas sur le fil de sa raison. Il efface tout ce qui a été fait avant lui pour faire table rase, il se résout "à ne chercher plus d'autre science que celle qu'il se pourrait trouver en [lui]".

« même ». Il doute de tout, ce qui est presque de la folie. C'est un modèle en ce qu'il n'a jamais renoncé à sa liberté, à sa solitude et à sa généralité. C'est le Magellan de la pensée. À vrai dire, il va même plus loin que Magellan, puisque, là où il s'aventure, il n'y a pas de mer, pas d'appui. Il se lance dans le vide.

Si le Discours de la méthode est bel et bien écrit à la première personne, ce n'est pourtant pas une première personne personnelle, au sens psychologique. Le « je » du « je pense, donc je suis » est une première personne universalisable, dont tout le monde est capable. Si l'on se contente de lire son œuvre, on ne sait rien de l'homme Descartes, on ne sait rien de sa vie de famille, on ne sait pas s'il a eu des enfants... Il ne se raconte pas. C'est un « je » qui permet la modernité, mais ce n'est pas un « je » au sens moderne, narcissique.

La méthode de Descartes est un départ faite pour penser, mais il se trouve qu'elle se prête aussi à l'action. Son premier principe – il y en a quatre, qui composent donc sa méthode – est de diviser la difficulté, ce qui est une idée libératrice pour comprendre quelque chose, on n'a pas besoin de la comprendre ni d'un coup, ni dans l'ensemble. C'est on reconnaissant l'impuissance de notre esprit, nos limites, qu'on peut les dépasser. Ce dépassement n'est jamais lié à un effort, un essai, il implique une mesure. La lumière de notre esprit est limitée, tout comme l'est le faisceau d'une lampe torche: elle ne peut pas éclairer tout en même temps, mais un détail après l'autre. C'est là qu'intervient le deuxième principe: « conduire par ordre ses pensées ». Pas l'ordre dans lequel les choses nous arrivent, ou l'ordre dans lequel les idées nous traversent l'esprit au hasard, mais l'ordre logique. Même avec des moyens limités, même avec un faisceau de lumière très étroit, procéder dans l'ordre permet de tout éclairer, une partie après l'autre. Que met-on en ordre? Des idées claires et distinctes: la clarté et la distinction viennent avec une certaine forme de lueur. Descartes nous donne le droit d'être lent, il conseille d'« éviter soigneusement la précipitation ». Tant qu'on n'a pas compris, on ne peut pas dire que quelque chose est vrai. On va donc à la vitesse qui nous convient. La vitesse de l'esprit est instantanée, la compréhension est un phénomène soudain – on dit bien: « Ça y est! J'ai compris! » Mais tant qu'on n'a pas compris, on a tout notre temps.

Cela signifie aussi que la vérité n'est jamais sur le plan de la conversation, parce qu'elle suppose la clarté, la distinction et l'évidence, qui ne peuvent être que le résultat de la lumière dans l'esprit d'une personne.

RENÉ DESCARTES

DATES CLÉS



1596

Il naît à La Haye, en Touraine. La ville porte désormais le nom de Descartes.

1618

Il s'engage comme soldat en Hollande.

1619

Il fait plusieurs rêves qui décident de sa future vocation et lui laissent entrevoir les premières de la méthode.

1629

Il publie le Discours de la méthode.

1649

Il devient le tuteur de la reine Christine de Suède. Cette expérience lui inspire un traité sur Les Passions de l'âme.

1650

Il meurt à Stockholm. Un mystère entoure sa mort. Certains suspectent un assassinat par empoisonnement, d'autres, la rigueur du climat suédois qui aurait eu raison de sa santé fragile.

Les choses se comprennent seul. À plusieurs, la lumière s'obscurcit. On peut tomber d'accord. Mais dès que l'on discute en groupe, on s'aperçoit que soit on doit renoncer à ce que l'on pense vraiment, soit on doit le cacher. La vérité qui naît d'une délibération est soit un coup de chance, soit une illusion. La pensée du consensus n'existe pas, ce n'est pas de la pensée, c'est du compromis. Politiquement parlant, c'est très pratique. Cela signifie que la vérité n'est pas le résultat d'un vote, d'une conversation, mais d'une intuition, d'un acte de l'esprit seul qui ne peut pas être influencé. Elle exprime la plus grande liberté possible, ce qui en laisse chacun seul responsable.

La méthode cartésienne requiert donc division de la difficulté, ordre, clarté, distinction, et, pour finir, énumération. Ce dernier principe signifie que, quand on a le nez sur un détail, on perd le sens de l'ensemble. Il faut donc varier les perspectives. Le danger de l'idée claire et distincte, c'est qu'elle est toujours partielle, qu'on ne voit pas ce qu'il y a autour. Il faut donc élargir la vue de son esprit. Quand on bute sur un problème, mieux vaut le lâcher, se mettre au-dessus, voir ce qu'il y a autour pour s'assurer qu'on n'a rien oublié. Ces quatre principes sont au fond très simples et font tout le génie de la méthode: ne jamais affirmer comme vrai quelque chose que l'on ne comprend vraiment soi-même, ne jamais sauter d'étape, prendre tout son temps et tout faire par petits morceaux. »

ÉLOGE DE L'INTUITION

« Pour parler de l'esprit, Descartes utilise une métaphore optique, il parle de l'œil de l'esprit, soit l'intuition. Intuition vient du latin *intueri*, qui signifie « voir ». La clarté et la distinction sont des principes optiques, par opposition à l'obscurité et au flou. L'esprit doit voir. Comprendre, c'est voir. Pour lui, l'intuition fait naître l'évidence, qui a aussi dans son étymologie latine dans le verbe « voir », *videre*. L'évidence est un sentiment qui est irréfutable. Comment fait-on pour savoir que notre intuition est vraie? Si l'on porte le regard de manière juste, si ce n'est pas le « je » psychologique qui parle, mais le « je pense » qui trouve la bonne distance avec l'objet de sa réflexion, la vérité apparaît dans son évidence propre. Cela peut sembler un peu circulaire comme raisonnement, mais il n'en est rien. La grande difficulté, c'est de croire que tout cela se produit sur le plan de l'argumentation. L'évidence de la vérité est très différente du sentiment que peut donner une illusion, ce qui fait que l'illusion ne résiste pas à l'examen. Si l'on prend son temps, si l'on n'est pas pressé d'affirmer quelque chose comme vrai, la possibilité de l'erreur est maintenue de côté. On sait que l'on n'est pas encore

dans le vrai. C'est une question d'expérience. Le "je pense", le cogito, n'est pas un moment on l'aïr, ce n'est pas un sujet abstrait, c'est un sujet qui a de l'expérience, une expérience cognitive: on sait à quoi ressemble la vérité quand on y a goûté une fois. Le mot "intuition" est trompeur puisque, aujourd'hui, il est synonyme de système sans, de sentiment vague.

Pour Descartes, l'intuition se gagne, elle n'est jamais au début, elle vient à la fin du travail rationnel. C'est quand on fréquente beaucoup la vérité, les démonstrations, que

l'on finit par se les incorporer, exactement comme un athlète ne pense plus aux gestes qu'il fait après des heures et des heures d'entraînement. Zinédine Zidane marque un but sans viser, il n'en a plus besoin. C'est exactement la même chose avec l'intuition. Elle vient à la fin, elle résulte d'une expertise. Il n'y a pas d'intuition du débutant. Il y a la chance du débutant, oui, mais l'intuition est le fruit d'un travail.

Descartes a une trouvaille extraordinaire quand il invente, dans les Méditations métaphysiques, le malin génie,

c'est-à-dire lorsqu'il fait l'hypothèse que, peut-être, un malin génie nous manipule, et nous fait croire que nous-mêmes et le monde existons, alors qu'il n'en est peut-être rien, que nous sommes peut-être sa marionnette. Vous pourriez avoir le sentiment de la vérité tout en étant dans le faux. Faire cette hypothèse-là permet d'aller à la racine. Et cette racine, c'est l'évidence du cogito. Si je pense, c'est que je suis. L'entreprise cartésienne de destruction des conditions de possibilité de la vérité est radicale. Tout ce qui reste une

L'EXTRAIT DE RENÉ DESCARTES

Il n'est pas besoin aussi de distinguer autant d'espèces d'amour qu'il y a de divers objets qu'on peut aimer; car, par exemple, encore que les passions qu'un ambitieux a pour la gloire, un avaricieux pour l'argent, un ivrogne pour le vin, un brutal pour une femme qu'il veut violer, un homme d'honneur pour son ami ou pour sa maîtresse, et un bon père pour ses enfants, soient bien différentes entre elles, toutefois, en ce qu'elles participent de l'amour, elles sont semblables. Mais les quatre premiers n'ont de l'amour que pour la possession des objets auxquels se rapporte leur passion, et n'en ont point pour les objets mêmes, pour lesquels ils ont seulement du désir mêlé avec d'autres passions particulières. Au lieu que l'amour qu'un bon père a pour ses enfants est si pur qu'il ne désire rien avoir d'eux, et ne veut point les posséder autrement qu'il fait, ni être joint à eux plus étroitement qu'il est déjà; mais, les considérant comme d'autres soi-même, il recherche leur bien comme le sien propre, ou même avec plus de soin, parce que, se représentant que lui et eux font un tout dont il n'est pas la meilleure partie, il préfère souvent leurs intérêts aux siens et ne craint pas de se perdre pour les sauver. L'affection que les gens d'honneur ont pour leurs amis est de cette même nature, bien qu'elle soit rarement si parfaite; et celle qu'ils ont pour leur maîtresse en participe beaucoup, mais elle participe aussi un peu de l'autre. ♡♡

Les Passions de l'âme, art. 82.

LE COMMENTAIRE D'OLIVIER POURRIOL

Descartes n'est pas uniquement l'homme de la méthode, il s'est aussi penché sur la mécanique des passions. Sous son apparente froideur, on devine que l'auteur des Passions de l'âme a souffert de ses propres élans. La définition cartésienne de l'amour est très belle, presque géométrique. Aimer, c'est imaginer que l'on forme avec l'autre un tout dont on est la moindre partie. Cela a l'air très abstrait, mais c'est en réalité très parlant. Cela signifie qu'aimer quelqu'un plus que soi-même suppose d'être capable de se sacrifier s'il est en danger. Si l'on imagine que l'on est la moindre partie d'un tout, il y a à la fois l'idée de l'union et d'un don. Cette définition très froide, très géométrique, cache quelque chose de très beau et de très profond. Elle décrit exactement le sentiment que j'ai pour mes enfants. C'est une forme d'évidence rationnelle et passionnelle. »

«... fois qu'on a tout détruit, c'est le fait que, même dans l'illusion, c'est moi qui y suis, c'est moi qui pense. Je fais l'erreur, ce qui n'est pas une erreur. La seule vérité dont je suis sûr, même quand je me trompe, c'est que c'est moi qui me trompe.

“Je pense, donc je suis” : attention à ce “donc”, il est très trompeur. On pense que Descartes est un rationnel. Non, il faudrait plutôt dire : “Je pense, je suis, j'existe.” C'est une sorte d'équivalence, un sentiment qu'on a, qu'on est. Le *cogito* n'a pas à être expliqué parce que c'est lui qui est expliquant. Il y a là presque un moment de foi chez Descartes, mais une foi rationnelle. À partir de ce point qui permet de tout reconstruire, si l'on avance progressivement, si l'on ne va pas plus vite que ce qu'on est capable de comprendre, la méthode prend tout son sens. »

UN ART FRANÇAIS DE L'ACTION

« Descartes est certes un philosophe et un scientifique, mais c'est aussi un homme d'action, ce qu'on sait peu. C'était un militaire, un cavalier, pas uniquement un intellectuel. En lui s'équilibrait à la fois le penseur et l'homme d'action. Descartes distingue le domaine de la pensée, celui où l'on a tout son temps pour méditer – c'est le fameux épisode où il s'enferme “scélérat dans un poêle” pour “[s']entretenir de ses pensées” dans la deuxième partie du *Discours de la méthode*. Mais quand il s'agit d'agir, plus question de penser ! Une fois la méthode incorporée, place à l'action : c'est ce qu'un épisode de la vie de Descartes illustre bien. Alors qu'il a loué un bateau pour visiter la Frise orientale, au nord de l'Allemagne, les marins qu'il a engagés à son service font le projet de le tuer pour le dépouiller. Entre eux, ils parlent allemand, pensant que ce jeune Français ne comprend rien à leur langue. Mais Descartes comprend tout : il comprend que s'il n'agit pas tout de suite, il va mourir, il comprend qu'il n'est plus l'heure d'argumenter et de raisonner mais de tirer son épée. Et c'est ce qu'il fait, seul contre la bande des marins. Que se passe-t-il ? Impressionnés, les voyous lui obéissent, alors qu'ils ont la supériorité du nombre et de la force, et le conduisent tranquillement à bon port. Descartes montre qu'une action extrêmement décidée, en apparence sans espoir, peut être efficace dans certaines circonstances. Au moment où Descartes tire son épée, il ne réfléchit pas, c'est le cavalier qui agit. Mais un cavalier qui a acquis la méthode. Il faut une connaissance très fine des passions humaines pour comprendre qu'une action décidée peut résoudre une situation qui a l'air impossible. Charles Péguy disait

Descartes est le Magellan de la pensée. À vrai dire, il va même plus loin que Magellan, puisque, là où il s'aventure, il n'y a pas de mer, pas d'appui. Il se lance dans le vide

OLLIVIER POURRIOL

de Descartes : “Ce cavalier français parti d'un si bon pas.” On comprend là ce côté extrêmement ferme et décidé, qui ouvre une route. C'est dans ces moments où l'on est hors de soi que l'on est beaucoup plus efficace que si l'on avait réfléchi.

C'est en ce sens que Descartes a inventé, à mon avis, le *french flair*. L'expression *french flair* est née dans les stades de rugby pour désigner le style de jeu à la française, fondé sur l'intuition et l'improvisation, par opposition au style anglo-saxon, fondé sur la puissance. C'est au départ un aveu d'impuissance : les Français étant moins physiques, ils se sont spécialisés dans l'improvisation pour devenir

imprévisibles et passer dans les interstices. Descartes, c'est le soldat capable d'une action décisive qui a l'air désespérée, comme tirer son épée face à plus fort que soi, une force qui vient de la décision prise immédiatement. Le *french flair*, c'est une succession de décisions prises instantanément qui permet d'inventer un chemin pas toujours droit mais ferme. C'est ainsi qu'une équipe moins forte qu'une autre, si elle est capable d'intelligence situationnelle, peut l'emporter.

En quoi est-ce typiquement français ? Cette facilité à agir est un héritage du XVII^e siècle, le siècle classique, monarchique et aristocratique, où l'esprit était défini par son indéfinissabilité même. Le bon goût se caractérise par un “je ne sais quoi”, un presque rien, il est ce quelque chose que l'on ne peut pas définir et qui ne se travaille pas. Il en va de même pour l'élégance. Coco Chanel dit bien que l'élégance, c'est ce qui ne s'apprend pas : on l'a ou on ne l'a pas. C'est français parce que c'est aristocratique. Après la Révolution, on a fait l'éloge du travail. L'idée d'égalité suppose que n'importe qui peut devenir n'importe quoi s'il travaille suffisamment. Le travail est devenu une valeur artistique et démocratique. On apprécie désormais des œuvres massives comme celles de Balzac, de Flaubert, de Zola, avec Tildé que l'écrivain travaille dix heures par jour et qu'à ce titre, il fait une œuvre. Avant la Révolution, on cultive plutôt l'idée de bijoux qui sortent tout prêts de l'esprit. On sent bien, pourtant, que certains sont plus doués que d'autres, sauf que l'on ne peut pas se l'avouer. Dans une société méritocratique, on fait croire à l'égalité des chances, mais on constate bien l'inégalité réelle des talents. Cet esprit aristocratique, inégalitaire, fondé sur le naturel, sur la grâce, est quelque chose qui a survécu à la Révolution française de manière cachée. C'est une analyse que faisait Jean Giraudoux, de dire qu'on croit avoir tué la monarchie en France, alors qu'on a fait de chaque citoyen un monarque. En France, chacun se prend pour un roi. C'est pour cela que les Français passent pour être à la fois élégants et rieurs, pour des “hyper individus” – je crois que le cliché est opérant. Sur fond politique de démocratie, on est une société où l'individu compte plus que tout. C'est l'individu à la Descartes, celui qui est capable de fonder à lui seul un monde et de le partager avec les autres. Chez lui, il y a bien ce côté aristocratique d'être seul contre tous. Et c'est très français. »

Propos recueillis par Victorine de Oliveira

DIVERGENCES

UNE QUESTION DU QUOTIDIEN,
LES RÉPONSES
DE QUATRE PHILOSOPHES

Pourquoi parlons-nous avec les mains ?

Petits moulinets insistants ou gestes d'agacement, nos dix doigts sont parfois plus éloquents que nos mots. Pour vous aider à trouver la cause de toutes ces mimiques, les philosophes font des pieds et des mains. Par Emmanuel Lévinas

Parce que l'éloquence n'est rien sans elles

CICÉRON (I^{er}-II^e siècles A.C.)

Dans L'Orateur, le philosophe romain, brillant avocat, soutenait que la voix seule reste impuissante. Comment convaincre en restant droit comme un piquet et les mains immobiles ? C'est certain : l'action, mouvement des mains qui accompagne le discours, est nécessaire à l'élocution. Cette « disjunction du corps » souligne, amplifie ou atténue nos mots. Attention cependant à l'employer avec doigté. Le véritable orateur saura éviter la gestuelle trop tragique : « Il ne gesticulera pas avec les doigts », mais « il étendra le bras s'il parle avec force ; il le ramènera s'il prend un ton plus doux ». Si la parole guide la rhétorique du corps, la main souvent donne le dernier mot.

Parce qu'elles incarnent nos émotions

MAURICE

MERLEAU-PONTY (XX^e siècle)

Le philosophe montre, dans *Phénoménologie de la perception*, que « le corps exprime l'existence totale », que le sens s'incarne dans des gestes. La digne de nos mains n'est pas un ajout gratuit à nos discours : elle trahit notre vie intérieure. « Ce supplément de sens révèle non plus les pensées de celui qui parle », mais son rapport, singulier, au monde et aux autres. Ce sont nos émotions que manifeste notre corps. Ainsi « le sourire, le rictus dédaigneux, l'allégresse des gorges contiennent réellement le rythme d'action, le mode d'être au monde qui sont la joie même ». En deçà des signes conventionnels de la langue, nos mimiques émotionnelles sont l'incarnation de notre existence.

Parce que les mains expriment au mieux nos besoins

E. B. DE CONDILLAC (XVIII^e siècle)

L'homme parlait-il avant d'utiliser les mots ? Pour l'auteur de *L'Essai sur l'origine des connaissances humaines*, les langues instituées viennent toutes du langage d'action : un ensemble de mouvements instinctifs du corps qui permet de communiquer. Pour exprimer besoins, peurs ou joies, les hommes gesticulaient. L'imagination guidait ce premier langage et lui donnait toute son utilité : « En effet, pour ceux qu'il est facile, un seul geste qui nous avertit d'une langue pérorée ». Par la suite, cette pantomime est restée « l'accompagnement naturel » de nos conversations. Les Italiens, remarque Condillac, en ont de « bien plus parlent aux yeux ». Leur imagination a-t-elle gardé plus de feu ?

Parce qu'elles traduisent l'image que nous voulons donner

ERVING GOFFMAN (XX^e siècle)

Ce sociologue américain décrit les interactions sociales comme des représentations théâtrales. Il signale qu'en marge des échanges verbaux, chaque société assigne une signification à l'habillement, aux gestes de salut ou aux signes de la main. Comme la langue du pays, « la compréhension d'un dialecte corporel commun est une des raisons d'appeler un ensemble d'individus une société ». Puisque « ces possibilités de communication sont codifiées », les mains ne sont pas un doublon de ce que disent les mots : elles traduisent l'image de soi que l'on souhaiterait donner – fanfaron ou vieil ingénu. En parlant avec les mains, je ne brasse pas de l'air ; je trouve ma place dans le monde.



MUSÉE BOURDELLE

TRANSMISSION TRANSGRESSION

MAÎTRES
ET ÉLÈVES
DANS
L'ATELIER:
RODIN,
BOURDELLE,
GIACOMETTI,
RICHIER...

3 octobre 2018 - 3 février 2019
18 rue Antoine-Bourdelle 75015 Paris
bourdelle.paris.fr

PHOTOGRAPHY: PHOTOGRAPHY: PHOTOLIA "What's Next" / VUCCOM/WANNE



TRADUCTIONS

philosophie

LIBRAIRIE

PROFANE

LIQUID PAPER

3





Le billet
de Catherine Portevin

PENDANT
QUE
J'Y PENSE

S

**É VOUS VOUS ENFONCEZ SUR MON
livre, je serai ravi.**

Il faut une certaine dose de provocation pour introduire ainsi un pavé intitulé **Pourquoi nous dormons** (La Découverte). Ou bien

n'est-ce qu'un brin de coquetterie, car cet ouvrage de vulgarisation scientifique n'a rien de soporifique. À moins qu'il ne s'agisse de poésie insurrectionnelle comme celle que cherchait naguère une paire de situationnistes dans des congrès ordinaires de « banalyse » avec la hantise qu'il s'y passe quelque chose ! Mais le neurophysiologiste **Matthew Walker** n'a rien du situ, même s'il défend nos oreilles contre le trop de lumière, d'agitation et d'écrans. À quoi sert donc cette bisanterie de l'évolution qui nous

empêche huit heures par jour de boire, de manger, de nous reproduire, de nous défendre... Bref, de tout ce qui permet au vivant de persévérer ? On a découvert, depuis une vingtaine d'années, qu'il sert à tout : santé du corps et de l'esprit, mémoire et capacités d'apprendre aiguës, émotions ajustées, lucidité et créativité augmentées, autrement dit tout ce que les Anciens préconisaient pour la vie bonne. Mais pas plus Socrate qu'Épicure ne trouvaient utile de s'étendre sur le repos, vu comme besoin naturel à satisfaire avec modération. La philosophie, se levant au crépuscule comme la chouette de Minerve, est depuis toujours un art de la vigilance. **En nous ouvrant les yeux sur la nécessité de les fermer** durant le tiers de notre existence, Pourquoi nous dormons serait-il alors, à son corps défendant, un livre antiphilosophique ?

LIVRES

- POUR TOUS
- LECTEUR CURIEUX
- LECTEUR MOTIVÉ
- LECTEUR AVERTI

L'ESSAI DU MOIS

À L'ORIGINE

Les choses ont-elles un début et une fin ? Peut-on jamais saisir l'instant où cet amour, cette guerre, cette idée sont nées ? Patrick Vaudey musarde avec délice à la recherche des commencements introuvables.



Commencer. Variations sur l'idée de commencement / Patrick Vaudey / Le Bord de l'eau / 132 p. / 14 €

Commencer est délicieux. Et comme les délices, le livre se savoure sans que l'on sache où il nous mène ni même s'il a vraiment commencé. Il démarre d'ailleurs en se demandant si le commencement existe. Peut-on jamais avancer : « ça a débuté là » ? Comment pose-t-on un repère dans le temps pour dire ce jour-là, est le Jour J, à partir duquel des J + 1 se succéderont ? Patrick Vaudey tourne autour de ce commencement introuvable.

Comment ce livre a-t-il commencé ? L'auteur ne s'en souvient pas exactement. Ce devait être en 2012 ou 2013. Il n'en est pas bien sûr, le thème s'imposait aux professeurs du département de philosophie de l'université Paris-8 pour l'accueil des étudiants. Il ne s'agissait pas d'un cours proprement dit, avec introduction, thèse, antithèse, synthèse et conclusion. Chacun s'emparait du sujet comme bon lui semblait. Une fois





La chronique
de Philippe Douroux

LE ROMAN DU MOIS

PARADIS OU ENFER ?

Une communauté prônant liberté sexuelle
et hygiénisme écolo vue de l'intérieur par une ado de
15 ans. Utopie légère ou cauchemar apocalyptique ?



Arcadie / Emmanuelle Boyenack-Tam / P.O.L. /
648 p. / 19 €

À *Liberty House, nous baignons dans l'amour* : c'est ça l'Arcadie, nous dit-on et que nous lui rendons bien, mais aussi c'est ça que nous espérons les uns pour les autres malgrés l'espérance que nous ne nous qu'on ne les envoie pas en enfer. « Utopie ou dystopie, cauchemar ou paradis ? Emmanuelle Boyenack-Tam excelle à maintenir l'équilibre. Installée dans un ancien pensionnat religieux au confort rudimentaire mais jouissant d'un cadre bucolique, à l'abri des ordes et autres pollutions, la communauté de Liberty House rassemble quelques dizaines d'individus dont plusieurs junkies et une millénaire. Lucidité, végétarisme, y voir raffiné. L'épanouissement personnel y tourne à l'obsession. Arcadie, le maître des lieux, prêche l'abandon du narcissisme et la jouissance sans entrave. Deux utopies s'y superposent : la permissivité de la dorée des années 1960-1970 et l'hygiénisme-écologiste des années 1990-2000. Comme il se doit, on s'y prépare aussi à l'apocalypse imminente.

Tout est raconté par la fraîche voix de Parah, bientôt 15 ans, qui vit avec sa famille dans ces lieux protégés. Elle s'exprime dans une langue choisie, aussi riche d'argot que de préciosités. Sa description mêle volontiers l'anecdote à la catastrophe : « Comme il faut bien vivre en attendant la mort, nous finissons par aller manger le rinto au bistrot et revenir de Pierrelina [...], le constat même qu'elle nous sert une file flottante au dessert, ce qui peut s'interpréter comme une allusion, un message crypté : le monde ne peut-être satisfait mais Liberty House est une île antirégime. » De quoi s'inquiète l'adolescente ? Elle est amoureuse du gourou de Liberty, mais son corps donne des signes inquiétants de virilité. Sa puberté s'annonce comme un changement de sexe. Une communauté repliée sur elle-même engendre-t-elle des monstres ? Ne serait-ce pas plutôt l'affirmation d'une condition transgenre assumée et triomphante ? Arcadie s'interdit les solutions tranchées. D'ailleurs, face à l'irruption d'un jeune migrant égaré, le sens de la frontière reprend ses droits. Les élus de Liberty House se montrent plus hostiles, moins solidaires que prévu. D'autres dangers, tout aussi prévisibles, planeront bientôt sur la communauté. Sous une futilité apparente, Arcadie recèle une riche thématique. Mais ce qui trouble avant tout dans ce livre singulier, c'est le ton, comme un badinage panique avant la fin du monde.

à la retraite – cette situation a son importance –, Patrick Vauday a décidé de le reprendre, non pour le creuser de l'alpaga à l'oméga, mais en se promenant dans le concept, de manière parfois déroutante : « sans me soucier des contradictions qui apparaissent dans le livre, sans avoir à supporter le poids des règles académiques qui pèsent sur les épaules du professeur », dit-il aujourd'hui, en justifiant le sous-titre *Variations sur l'idée de commencement*, variations qu'il observe dans les débuts de l'amour, ou de la guerre, ou d'une œuvre scientifique ou littéraire.

Il y a évidemment de la fiction à concevoir les choses comme ayant une origine et une fin, et de l'arbitraire, par exemple dans le complotage des années de 0 à 2018. Cette fiction, posée par Descartes, poursuivie à sa manière par Bachelard comme « fiction de l'instant », voudrait que l'on puisse désigner des « instants décisifs », selon l'expression que Cartier-Bresson appliquera à la photo. Il y a un avant et un après clairement définis. Or, suggère Patrick Vauday, le commencement est toujours un amont de l'événement : « Comme le 14 juillet n'est évidemment pas le début de la Révolution française, la Révolution luxembourgeoise, pour prendre un événement contemporain, n'a pas commencé en décembre 2010 ou en janvier 2011. Elle a éclaté à ce moment-là, mais elle trouve son origine dans des grèves, dans des mouvements sociaux antérieurs, des événements qui lui ont donné sa force », nous explique-t-il.

Puisqu'on écrit sur les épaules des géants, les géants sont là, mais ils se font compagnons de pensée, passant une tête sans appesantir le propos. Descartes, bien sûr, Rousseau, Hegel, ou Leibniz qui entendait le bruit de la vague fait d'une infinité de bruits minuscules, de même que l'histoire serait une infinité de commencements. Patrick Vauday s'appuie sur George Eliot qui, elle, s'appuie sur Homère pour rappeler que nous sommes toujours en milieu ro, au milieu des choses.

Avant de laisser le lecteur commencer *Commencer*, insistons sur l'écriture jubilatoire et sur ce qu'il faudrait appeler le déroulement du livre : « Dans la grande marche de la philosophie, la manière de parvenir à ses fins compte en moins autant, même plus, que son terme », rappelle le philosophe. Sa gourmandise des mots justifie à elle seule le terme pittoresque de « délice ».

Finalement, au commencement, à l'illusion de l'An 0 et celle du grand soir, il préfère la notion de bifurcation. Une « bifurcation en rupture avec la ligne aveugle du progrès, bifurcation qui s'implique malheureusement que la bonne voie aurait été celle tracée, mais qu'il n'existe pas de route toute tracée pour atteindre le bonheur ».

Philippe Douroux

HOSPITALITÉ, UN DEVOIR DIFFICILE

« Comment fait-on de l'étranger un hôte, ou bien un ennemi ? » Cette question posée par Kant ne manque pas de nous interpeller, alors que les réfugiés sillonnent la planète. Un récit relatant l'accueil d'un étranger et deux essais tentent d'y répondre.

Par Victorine de Oliveira



● **Le Prince et la petite hausse** /
Émile de Turckheim /
Calmann Lévy / 280 p. / 17 €

Pendant un an, l'écrivain a accueilli chez elle Reza, un Afghan de 21 ans jusqu'à la France à son arrivée. Récit d'une cohabitation souvent joyeuse, et parfois éprouvante.



● **Comment peut-on être cosmopolite ?** /
Alain Pollock / Chuchotements /
Le Bord de l'eau / 168 p. / 10,60 €

Face à la crise de l'accueil des réfugiés en Europe, le philosophe réactualise le cosmopolitisme tant les sur les plans politique et moral.



● **L'étranger qui vient. Repenser l'hospitalité** /
Michel Agier / Seuil / 256 p. / 17 €

Dans ce recueil de réflexions à la croisée de l'anthropologie et de la philosophie, l'anthropologue analyse les conditions de l'hospitalité, du geste d'accueil perçu au droit cosmopolitique.

Comment accueillir quelqu'un chez soi ? « Cette question que se pose très concrètement l'écrivain Émile de Turckheim, l'anthropologue Michel Agier et le chercheur en sciences politiques Alain Pollock l'examinent sous l'angle de la possibilité du cosmopolitisme. Suffit-il d'ouvrir sa porte et de tendre généreusement la main ? Dans *Le Prince et la petite hausse*, Émile de Turckheim montre en creux que non. Elle y raconte, sous la forme d'un journal, l'année où elle, son mari et ses deux enfants ont accueilli chez eux, dans leur appartement du V^e arrondissement de Paris, Reza, un jeune Afghan. Elle dit la joie d'être hôte, mais aussi les maladroites, les non-dits, voire les moments de

franche incompréhension. Demande-t-on à un jeune homme qui a traversé l'Iran, la Turquie, la Grèce, l'Albanie, a séjourné en Norvège, pour en être finalement chassé, a parcourus des kilomètres caché sur les essieux d'un camion, où se trouvent désormais sa famille, sa mère – la grande absente de leurs conversations ? Accueillir Reza, c'est prendre en pleine face cette réalité que la « crise migratoire » signifie pour une partie de l'humanité autre chose que des chiffres et de la papezasse, mais la souffrance, la peur, la mort. Mais c'est aussi s'amuser des petites différences culturelles : l'un est obsédé par la propreté, quand l'autre, pas marqué pour deux sous, confirme sans le vouloir la réputation de saleté des Français à l'étranger ; l'une achète ses légumes dans une épicerie bio quand l'autre s'ait ses plats à la cuillère à soupe.

Malgré la bienveillance, il arrive que l'hôte, l'accueilli, ne se sente toujours pas chez lui – à sa façon de marcher sur le parquet pour en faire grincer le moins de lattes possible, on devine un « pardon de vous déranger ». L'initiative individuelle, aussi louable soit-elle, a ses limites. Que peuvent, que doivent faire les États face à l'arrivée de milliers de Rerak ?

Une première option consisterait à prendre de la hauteur. C'est celle d'Alain Poulenc, qui propose de renouer avec l'idée du cosmopolitisme. En posant la question *Comment peut-on être cosmopolite ?* il lie les questions abstraites de justice globale et de gouvernance mondiale à l'urgence très concrète de l'accueil. C'est cette urgence qui déplace selon lui la question politique sur le terrain de la morale. Quand des dirigeants politiques consentent de se garder des bons sentiments, il affirme d'emblée qu'il n'est question que de cela. L'arbitraire du lieu de naissance ne peut légitimement fonder aucun droit ou devoir – un Syrien ou un Érythrien devraient avoir autant le droit de circuler qu'un Français. Si les frontières ont une existence réelle et une effectivité politique, elles n'ont en revanche « aucune pertinence morale ».

C'est Emmanuel Kant le premier qui pense dans *Vers la paix perpétuelle* (1795) les implications du cosmopolitisme, raisonnement qu'Alain Poulès reprend à son compte. L'appartenance de chaque être humain à une commune humanité suppose que nous ayons des devoirs les uns envers les autres, en dépit des frontières nationales contingentes. Le principal d'entre eux est celui-là : *hospitalité universelle* ou *l'hospitalité* (hospitalité signifie le droit pour l'étranger, à son arrivée sur le territoire d'un autre, de ne pas être traité par lui de ennemi) : « écrit Kant, précisant qu'il s'agit ici non de philanthropie mais de droit : Kant envisage plutôt un « droit de visite », non un « droit de résidence ». Le devoir d'ouvrir provisoirement son foyer quand arrive un étranger repose sur un constat simple : « la commune possession de la surface de la terre, sur laquelle, paisible et éternelle, [les êtres humains] ne peuvent se dispenser d'habiter, nous impose finalement de supporter les uns à côté des autres et d'être personnes à l'origine n'a plus qu'un autre le droit d'occuper cet endroit ».

Le cosmopolitisme et l'hospitalité karénienne ont l'avantage mais aussi l'inconvénient de faire de l'accueil une question interindividuelle. Ces non États et leurs frontières existent bel et bien, ce qui n'est pas nécessairement contradictoire avec l'idéal cosmopolitique. Quand Alain Polaire s'en tient à une exigence politique formelle, Michel Agier à la mesure, dans *L'étranger qui rit*. Repenser l'hospitalité, de chercher à réfléchir à partir de l'expérience concrète. Reprenant lui aussi la question de Kant, « comment fait-on de l'étranger un hôte, ou bien au contraire ? », il examine l'hospitalité, non pas dans son « inconditionnalité » morale mais dans ses conditions pratiques et anthropologiques. Il a eu l'occasion d'étudier les Haoussa en Afrique de l'Ouest. Ils ont un mot pour désigner la relation entre celui qui accueille et l'accueilli : le *zawam*. Il désigne une sorte d'amitié mais avec réserve, distance de part et d'autre : un « état intermédiaire », une situation où l'on ne sait pas définitivement si l'on est dans l'hospitalité ou dans l'hospitalité. Ces deux extrêmes est toutefois rigoureusement codifié, il est l'objet d'une coutume, d'un loi non écrite. Passer à la loi écrite, à quelque chose comme un droit national ou international qui intègrerait cette ambivalence de l'hospitalité, ne serait qu'une question de degrés.

Toute la complexité du geste d'accueil tient à cet entre-deux et au va-et-vient permanent et nécessaire entre la perspective individuelle, intime, et le point de vue global, étatique, voire cosmopolitique. L'expérience personnelle d'Émilie de Turckheim, faite de tatouements et de délicatesses, montre bien qu'il y a là quelque chose encore à inventer.



CONJUGUER LE PASSÉ AU FUTUR



Le Modernisme réactionnaire. Haine de la raison et culte de la technologie aux sources du nazisme / Jeffrey Herf / Trad. de l'anglais F. Joly / Postface F. Jarrige / Versus / L'Échappée / 432 p., 32 €

Celivre est devenu une référence essentielle pour les historiens. Il fit le premier, dès 1984, à analyser la solidité de la construction idéologique du nazisme, trop souvent réduit à l'irruption désordonnée de la brutalité extrême en politique. C'était oublier le rôle de quelques-uns des plus grands philosophes allemands, et ce dès la République de Weimar, dans la « révolution conservatrice ». C'est toute la force du travail effectué par Jeffrey Herf de montrer comment se mettent ainsi en place les fondations nécessaires à l'édification d'un état totalitaire à la fois réactionnaire, conquis aux Lumières, raciste, mais moderne.

Le modernisme en l'occurrence est matériel, et même technologique. On comprend au passage pourquoi Heidegger, qui place très tôt ses espoirs dans le nazisme, s'en estime trahi quand il constate que le culte de la technologie moderne l'emporte sur celui de l'âme allemande.

Pour Jeffrey Herf, Heidegger fut de ce point de vue « tout à fait trahi » à la construction du modernisme réactionnaire. En revanche, d'autres penseurs solides, adhérents au Parti national-socialiste, comme Carl Schmitt, ou restant à l'écart de l'appareil nazi, comme Oswald Spengler et Hans Freyer, ou même qu'il opposants, comme Ernst Jünger, vont apporter leur pierre à un édifice idéologique cohérent qui va permettre le déploiement d'une politique.

En 1918, Oswald Spengler, avec son livre *Le Déclin de l'Occident*, encourage la jeunesse allemande à se tourner vers la technologie moderne plutôt que vers la philosophie et la poésie, pour en finir avec un romantisme qui mène la nation allemande à sa perte. Juriste de formation, Carl Schmitt va plus loin. Pour lui qui place au centre de la politique la question de l'ennemi avec lequel on ne négocie pas, la technique devient « une direction inéluctable de la guerre et de la domination politique ».

La voie vers une utilisation à outrance de la technologie par les nazis était ouverte et allait s'appuyer sur le corps des ingénieurs, glorifiés par l'appareil hitlérien au même titre que les soldats. Ce dont témoigne la lecture de la revue *Technik und Kultur*: la technologie, arme du capitalisme et du communisme, ne va pas détruire l'âme allemande mais la sauver.

Reste une question: pourquoi a-t-il fallu attendre treize-quatre ans la traduction de l'ouvrage de Jeffrey Herf? L'historien François Jarrige, qui a posé cette édition, l'explique par la place de la technique dans la culture française: « Il est pratiquement impossible, en France, de remettre en cause l'idée de progrès technique sans passer pour un affreux réactionnaire ou un dangereux pessimiste. »

• **IPk 13:**

TERRES SANS HUMAINS



La Part sauvage du monde.
Penser la nature dans
l'Anthropocène / Virginie
Moris / Anthropocène /
Soul. / 2020 n. / 39 €

La nature serait-elle le point aveugle de la pensée de l'Anthropocène? Faire reconnaître comme nouvelle ère géologique les modifications substantielles du système Terre par l'activité humaine, n'est pas en effet déclarer la mort de la nature au profit de sa préservation? C'est cette paradoxale question que pose avec finesse la philosophe Virginie Maria. Sans rien du constat d'une culture humaine entièrement sur le globe, elle entend défendre ce qui reste de la - *part sauvage du monde* -. Après avoir insisté sur l'interprétation entre mondes humain et naturel, les penseurs écologistes ne devraient pas oublier, estime-t-elle, que l'homme n'a pas vocation à être présent partout. Car, à vouloir contrôler la préservation des écosystèmes entre les vivants, il est possible que, au vu de la « *petite glorieuse* » des petites négligences accumulées, l'homme, méconnaissant intentionnellement l'endroit de la biodiversité, s'entende peu à peu la vie sauvage avec laquelle il prétend cohabiter. Mieux vaudrait, plaide Virginie Maria, s'abstenir d'intervenir. Cette version étonne du principe de précaution ne doit cependant rien à une fascination romantique pour la wilderness. L'aspect originel du livre est de donner surtout des raisons « *cognitives* » - de ne plus enfiévrer hors de notre territoire. Perdre de vue la vie sauvage serait se priver d'un point de comparaison indispensable pour comprendre les effets de la culture humaine sur le monde. Logique, justement, n'est-elle pas « *notre* » monde.

■ **Aurore Roca**

- Anterior Head

ÉLOGE DE LA PARESSE



L'Art d'être cisif... dans un monde de dingue
Tom Hodgkinson / Trad. de l'anglais C. Smith /
 Les Liens qui libèrent / 334 p. / 33 €

Comment passer dans un monde où la «valeur travail», depuis la révolution industrielle, a triomphé? C'est la question que se pose, dans cet essai qui fut un best-seller outre-Manche lors de parution en août, l'écrivain et journaliste Tom Hodgkinson. De l'oisiveté, il a même fait son... travail, puisqu'il a fondé, pour en promouvoir les bienfaits, un journal et une académie à Londres où l'on apprend la philosophie, le ukéléle, l'astrologie et l'art de cuire le pain! Connaissant Paul Lafargue, Bertrand Russell ou même Friedrich Nietzsche, il donne ici les bases pour «une éthique de la paresse». Celle-ci, explique-t-il, passe paradoxalement par tout un faisceau d'activités: converser, fumer, pêcher ou méditer comptent parmi les disciplines de l'oisif ou même, pire que l'art de rester au lit. Avec elles, on se libère de la compétition, de l'aridité et de la subordination, et l'on préfère, à l'image de John Lennon composant sous sa couette, la création au travail. Car, comme l'écrivait Robert Louis Stevenson dans son *Apologie des oisifs* (1897), «l'oisiveté ne consiste pas à ne rien faire, mais à faire beaucoup de choses qui échappent aux dogmes de la classe dominante». C'est l'un des engagements de ce livre, exprimé souvent par des punchlines à l'humour ravageur: une véritable lutte des classes oppose les amoureux de la paresse et les chantes de la labeur. Interrogeant l'omniprésence du travail dans nos pratiques, Tom Hodgkinson pointe l'oisif en résistance... avec une philosophie, puisqu'il essaie avant tout, celui qui cherche à vivre libre et bien.

■ Samuel Laurent

- **Survival Larvae**

TOUCHE-À-TOUT



Le Fleuve de la conscience / Oliver Sacks /
Trad. de François C. Cler / Préface / -C. Amelien /
La couleur des idées / Seuil / 272 p. / 24 €

Y a-t-il quelque chose qui n'intéressait pas Oliver Sacks (1933-2015) ? À la lecture de ce recueil d'articles publiés à l'étranger dans diverses

revues, on peut en douter. Il y est question de la vitesse à laquelle poussent les plantes, de notre perception du temps, de la passion de Darwin pour les fleurs, des fascinations d'apprentissage des vers de terre, de Freud qui aurait pu devenir neurologue, de notre capacité à nous inventer des souvenirs. On retrouve bien évidemment la « patte Oliver Sacks », cette façon toujours très concrète de développer une idée en l'illustrant par des cas médicaux qui semblent parfois tout droit sortis de l'imagination d'un écrivain de science-fiction, tant ils sont étranges et extraordinaires – voir cet homme atteint du syndrome de la Tourette qui peut saisir les mouches par les ailes en s'étonnant de la « lenteur » à laquelle elles volent. Le neurologue britannique ne se privait pas non plus pour puiser dans son expérience personnelle, qu'il partageait dans le détail les déformations subies par son corps suite à l'opération d'une tumeur au fœtal qui le tua quelques mois plus tard. La curiosité qui l'a animé toute sa vie continue jusqu'au bout de nourrir sa pensée et sa plume. On s'étonne encore que la mort en ait eu raison.

■ V. d. O.

AFFAIRES D'ÉTAT



La Société ingouvernable. Une généalogie du libéralisme autoritaire / Grégoire Chamayou /
La Fabrique Ed. / 336 p. / 20 €

Moins de fiscalité, moins de régulation et de services publics pour plus de liberté accordée aux marchés : le néolibéralisme se présente volontiers comme une doctrine du recul de l'État. Michel Foucault,

analysant les divers modes de « gouvernementalité », a noté que ce rétrécissement s'est accompagné d'un changement, amorcé dès les débuts de l'État moderne, au cours duquel la conduite des affaires publiques a épousé le moule de la rationalité gestionnaire privée. Mais tout amoindri qu'il est, l'État n'est pas pour autant « affaibli, bien au contraire », comme insiste le philosophe Grégoire Chamayou. Il entend montrer par quel « libéralisme autoritaire », notamment au cours des décennies 1960 et 1970 aux États-Unis, les acteurs du monde des affaires façonnèrent les outils de gouvernement d'une société qui risquait de devenir « ingouvernable ». Analysant longuement les débats internes au management, souvent hauts en couleur, l'ouvrage creuse surtout, tentes de l'économiste Friedrich Hayek à l'appui, une hypothèse stimulante : que la pensée néolibérale tire ses racines d'une théorie autoritaire de l'État incarnée par le juriste et philosophe membre du parti nazi Carl Schmitt. L'expression « libéralisme autoritaire » semblerait en fait un « glissement », puisque la libération des forces du marché au détriment des intérêts sociaux réclame, d'une part, la concentration des pouvoirs politiques à des fins de répression, et, d'autre part, la mise en place de stratégies douces par lesquelles l'État transforme la nature de la demande sociale – par exemple, en faisant une entreprise publique pécher et être suppléée par ses concurrents privés. Rien de plus politique, donc, que ce retrait du politique.

■ A. B.



THÉÂTRE

FAIS QUE LES ÉTOILES ME CONSIDÈRENT D'AVANTAGE

Texte Hakim Bah

Spectacle de
Jacques Aillaire

6 NOV.

24 NOV.

2018



159 AVENUE GAMBETTA | 75020 PARIS

RÉSERVATIONS | 01 43 64 80 80

WWW.LETARMAC.FR



NOS CHOIX

POUR TOUS LECTEUR CURIeux LECTEUR MOTIVÉ LECTEUR AVERTI

SOUVENIRS ET PROJETS



Le Mémorial ou futur / Francis Eastache (dir.) / Le Portier-Observatoire B2V des Mémoires / 156 p. / 19 €

a mémoire, que l'on croit attachée essentiellement au passé, serait en réalité orientée vers le futur. C'est elle qui nous

permet de simuler mentalement des scénarios pour anticiper l'avenir. Les mêmes régions cérébrales sont activées pour le souvenir et le projet. La « mémoire du futur » joue aussi bien pour ne pas oublier son plat dans le four que pour prendre une décision ou pour savoir qui l'on est. Voilà pourquoi les jeunes, ayant peu d'expérience emmagasinée, anticipent moins bien que leurs aînés ! Cette découverte des neurosciences conduit depuis 2007 à des applications précieuses sur des pathologies comme la maladie d'Alzheimer ou les amnésies. Mais pas seulement : le neuropsychologue Francis Eastache, pilier de cette recherche en France, a ouvert la réflexion pluridisciplinaire au sein de l'Observatoire B2V des Mémoires, avec notamment l'historien Denis Peschanski, le philosophe Bernard Stiegler ou l'informaticien et philosophe Jean-Gabriel Gascas... Ce petit livre est issu de leurs travaux et de la volonté d'évoquer de façon simple différents aspects de la question. En glissant de « la mémoire du futur » au futur de la mémoire, on se demandera si l'externalisation massive de nos mémoires à l'ère numérique risque de faire de nous des amnésiques, ou, pire, de nous cloûer au présent.

● C. P.

JE DE DÉCONSTRUCTION



Ce que n'est pas l'identité / Nathalie Heinrich / Le Débat / Gallimard / 144 p. / 14 €

Au palmarès des sujets dont on ne doit pas parler à table, l'identité figure en bonne place. Parce qu'elle exhale des relents stéréotypés, la notion est un moulin à tourments des études sociologiques.

Nathalie Heinrich entend ici l'analyser de manière dépassionnée afin de la rendre utilisable dans le champ des sciences humaines, et pourquoi pas dans les conversations de « tous ceux qui ont un jour parlé d'identité ». Ni de droite ni de gauche, l'identité n'a rien d'une essence éternelle, puisqu'elle est sujette au changement historique. Mais une fois sa déconstruction faite, il serait dommage de « jeter le bébé avec l'eau du bain » — car, si versatile soit-elle, l'identité a une certaine consistance : celle de l'interaction entre la manière dont un sujet se met en scène et les représentations par lesquelles il s'assigne à lui-même (et se voit assigner par d'autres) des appartenances. Est-il utile de dire que celui-ci sont multiples, n'impliquant pas nécessairement et se réduisant encore moins à l'« identité nationale » ? Cette clarification ne pourra pas faire de mal.

● A. R.

LE CLASSIQUE



L'Âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale / Allan Bloom / Trad. de l'anglais P. Alexandre et P. Haas / Préface S. Bellon / Le goût des idées / Les Belles Lettres / 504 p. / 19 €

Comment cet ouvrage polémique, qui avait connu un fort retentissement aux États-Unis lors de sa parution en 1987, est-il devenu un classique ? Est-ce parce que ce qu'il annonçait s'est réalisé ou parce qu'on s'en est habitué au constat, désabusé et sévère, dressé par Allan Bloom il y a plus de trente ans ? Grâce à une traduction en français enfin complète, on bénéficie désormais du recul pour en juger. Malgré quelques idées délicieusement réactionnaires qui ne manquent pas de faire sourire — ah ! les pages sur le rock accusé d'être la simple expression de la sexualité adolescente ! —, Bloom se montre d'une justesse et d'une lucidité quant au devenir des humanités, non seulement au sein de l'enseignement, mais par rapport à l'ensemble de la construction de l'existence humaine. De fait, l'Université n'est plus au cœur de la vie démocratique et ne joue plus le rôle qui lui était dévolu dans la formation intellectuelle des élites. Incontestablement, la culture générale s'est dissoute dans des domaines de spécialité qui sont devenus étrangers les uns aux autres, et nous ne comprenons plus comment les grandes œuvres peuvent prétendre nous aider à vivre. Il y a du Nietzsche dans ce diagnostic posé sur notre civilisation, et encore plus quand il déplore que notre époque relativiste cède tant aux valeurs de tolérance et d'ouverture d'esprit qu'il devient impossible de défendre l'idée même d'une vérité universelle et absolue. Mais y a-t-il encore quelque'un pour s'en plaindre ?

● Frédéric Manzoni

À lire aussi d'Allan Bloom : *« L'Amour et la mort », également traduit aux Belles Lettres, dans la traduction de Pierre Marlot.*

TRAVAIL DE SAPE



Des idées dans la garde-robe. Grande philosophie de la mode / Juliette Blier (textes) et Cécile Dormeau (dessins) / Octopus / Delcourt / 144 p. / 14 €

« Pallium-barbe fournie de proto-hipster » ou « chemise blanche à col grand ouvert-cheveux au vent », les philosophes n'ont jamais reculé devant un fashion faux-pas. C'est que la philosophie a souvent eu la réputation de tenir la mode pour une chose futile, très éloignée du ciel des idées. Voilà le cliché tenace que vient bousculer cette réjouissante bande dessinée. Dans son dressing, Helmut Lang, Coco Chanel ou Karl Lagerfeld côtoient avec bonheur Pascal, Castoridis ou Barthes. Selon sa philosophie de scénariste, Juliette Blier, la mode signe l'acte de naissance de l'individu en tant que tel. Rien de moins. Pour appuyer sa thèse, elle sait manier le « socratique chic », posant des questions qui ne sont frivoles qu'en apparence. Elle se demande ainsi malicieusement si la jupe, vilipendée par Bourdieu comme l'un des « effets de la domination masculine » conçue pour « entraver les mouvements des femmes », ne serait pas paradoxalement un accessoire de leur émancipation. Bref, avec ce livre, qui rhabille au passage la célèbre petite robe noire pour l'hiver, le prêt-à-porter est tout sauf du prêt-à-penser.

● Noél Foley

**ON PEUT PLUS
RIEN DIRE...**



La Bave du crapaud... Petit traité de liberté d'expression / Denis Ramond / Ed. de L'Observatoire / 320 p. / 10 €

pour en définir les contours dans des situations particulières - faut-il interdire le négationnisme, la contestation de l'esclavage, la caricature des religions, l'humour antisémite, la pornographie... ? À quel se mesure un « discours de haine », où commence « l'incitation à la violence », à quelles conditions un discours peut-il être jugé « nuisible à autrui » ? De toutes les libertés individuelles, elle est pourtant la seule à laquelle « il faut déroger, s'il le faut », c'est-à-dire de transgresser les normes dominantes, voire les lois, qui l'encadrent : elle est ce qui, « de l'intérieur même du droit, a pour fonction de le remettre en cause », analyse finement Denis Diamond. Mais ce n'est pas seulement en juriste que ce chercheur en sciences et philosophie politiques explore les dilemmes de la liberté d'expression. Avec une clarté et une pondération remarquables, il convoque l'histoire du droit (français et américain) autant que la morale, la logique et les débats d'actualité à la recherche des critères, parfois introuvables, qui peuvent limiter, donc définir, cette valeur si intrinsèquement liée à la démocratie.

Il remarque cependant comment la liberté d'expression, conçue initialement contre les pouvoirs dominants – c'est la figure du philosophe contre l'obscurantisme de l'Église, du dissident contre un régime absolutiste, de la presse contestant les censures de l'État... –, semble avoir changé de bord et s'enraciner aujourd'hui du plus fort au plus faible: pouvoir dire tout le mal que l'on pense des Noirs, des musulmans, des femmes, des juifs, des homosexuels est devenu l'un des vœux conjugués de la liberté d'expression.

Visiblement inspiré par les penseurs libéraux (John Stuart Mill, Ronald Dworkin et, surtout, Rawls Ogden), Denis Ramond examine les arguments éthodiquement, et les contenus selon qu'il s'exprime, dans quel contexte, avec quelles conséquences. Il interroge ainsi le pouvoir de nuisance que nous accordons aux mots, le rôle de l'État dans la légitimation plus ou moins coercitive des opinions acceptables, la valeur de l'irresponsabilité du fou ou du désir de l'artiste, la différence entre attaquer quelqu'un sur ses préférences ou sur ses apparenances (l'islam est-il l'un ou l'autre?)... Et il n'oublie pas que l'une des disciplines démocratiques essentielles consiste à devoir écouter, et parfois supporter, la parole d'autrui. Voilà pourquoi les débats sur la liberté d'expression n'ont pas fini de nous occuper.

• **CLB**

LES MEILLEURES
VENTES
EN PHILOSOPHIE

- POKHA YUVAL HARRARI / 21 LEÇONS
POUR LE XXI^E SIÈCLE / ALBIN MICHEL**

- 2. PIERRE ROSANVALLON /
NOTRE HISTOIRE INTELLECTUELLE
ET POLITIQUE (1962-2018) / SEUIL**

- 3. JEAN-CLAUDE MICHÉA /
LE LOUP DANS LA MONTAGNE / CURIUS**
Dans cette conférence complaisante de
commentaires, Michéa poursuit sa
critique virulente de la gauche : en se
soutenant par des droits de l'homme
pour défendre les minorités et le droit
de chacun « de vivre comme il l'entend »,
elle a fait entrer « le loup de Wall Street
dans la bergerie du socialisme ». Au-delà
des formules faciles et des contrepous
à l'emporte-pièce qu'il n'en faut pas
pour seigner avec les instrumentalités de la gauche,
la thèse est simple et agnostique :
la libération culturelle n'est que l'aboutissement
de la libéralisation économique et politique. A débiter. C. B.
- 4. EDGAR CABAÑAS ET EVA ELLOUZ /
HAPPYCHOC / PREMIER PARALLÈLE**

- 5. NOAH YUVAL HARRARI /
HOMO DELUS / ALBIN MICHEL**

- 6. CHARLES PÉPIN / LES VERTUS
DE L'ÉCHÉC / ALLARY ÉDITIONS**

- 7. RÉGIS DEBRAY / L'UNIQUE MORT /
LE CIEFF**

- 8. YASCHA MOUNIK / LE PEUPLE
CONTRE LA DÉMOCRATIE / ÉDITIONS
DE L'OSÉRATION**

- 9. ALAIN FINKELKRAUT / DES
ANIMAUX ET DES HOMMES / STOCK**

- 10. FÉDÉRIC LENOIR /
LE MIRACLE SPINOZA / FAYARD**

- 11. MICHEL SERRES / C'EST EN
MEUX ANANT / LE POISSIER**

- 12. HARTHUT ROSA /
RESONANCE / LA DÉCOUVERTE**

- 13. CHARLES PÉPIN / LA COMPANIE
EN SOI / ALLARY ÉDITIONS**

- 14. ANNE LE BRUN /
CE QUI HA PAS DE PRIX / STOCK**

- 15. HARTHUT ROSA /
REMIÈRE D'INCOGNITION /
PHILOSOPHIE MAGAZINE ÉDITION**

Sources : Données Idade (Association pour le développement de la littératie des enfants), d'après un sondage de 57 écrivains indépendants sur les défis éditoriaux. Ces auteurs ont écrit plusieurs volumes de livres de ou sur l'alphabétisation. Note : certains de ces programmes éducatifs étaient en développement à ce moment.

**"ON PEUT VIVRE
SANS PHILOSOPHIE [...],
MAIS PAS SI BIEN"**

Therapeutic Indications

ABONNEZ-VOUS !

PHILOSOPHIE MAGAZINE (10 n°/an)



+
LES HORS-SÉRIES (4 m²/an)



 LES VERSIONS
NUMÉRIQUES
ET LES ARCHIVES
sur philomag.com



7,5€*
par mois

ET RECEVEZ EN CADEAU
deux hors-séries



RENDEZ-VOUS SUR
abo.philomag.com

Par
Cécile Enjalbert

CINÉMA
COLD WAR

Réalisé par Paweł Pawlikowski /
En salles le 31/10 / Durée: 1h27



THÉÂTRE
SOPHO

De Tiago Rodrigues / Théâtre de la Bastille (PS, rue de la Roquette, Paris) et en coréalisation
avec le Festival d'Automne à Paris / du 12/11 au 8/12 / Durée: 1h45

Retiens son souffle!

Cristina Vidal est l'une des dernières souffleuses au monde. Peu habituée aux feux de la rampe, elle gagne exceptionnellement le devant de la scène, à l'invitation de Tiago Rodrigues, le directeur du Teatro Nacional D. Maria II, à Lisbonne. Le metteur en scène portugais sort cette femme discrète de la cache qu'elle fréquente en professionnelle du texte depuis vingt-cinq ans. Cristina Vidal porte la mémoire des comédiens qu'elle a ventriloqué: Les Trois Sorors de Tchekhov, l'Antigone de Sophocle, l'Amour caviardé par un acteur cabotin... Dans une ruine de théâtre traversée par les vents, elle confie son histoire, entremêlée d'anecdotes plus ou moins vraies. Des herbes folles envahissent le plateau, entre les lattes d'un parquet récupéré dans les réserves du Teatro Nacional. Sur scène, un divan d'allure psychanalytique. Il aurait appartenu à la directrice du théâtre. La souffleuse s'en approche mais ne s'y assoit pas. Elle s'en tient à bonne distance, comme elle se tient à distance de toute forme d'interprétation.

Ses répliques ne gagnent leur sens que dans la bouche des interprètes qui les reçoivent. Sur le plateau, Cristina Vidal va de l'un à l'autre, murmurer à leur oreille.

Au cours de sa carrière, elle aurait ainsi soufflé dix-huit minutes et vingt-trois secondes de répliques. Si le spectacle évoque des souvenirs, il ne regarde pas en arrière. Au contraire, les ruines exposées par Tiago Rodrigues ne sont pas celle du passé, plutôt celles à venir, qu'il anticipe sur le passage du temps. Imaginez la fin des théâtres dans un siècle, dont il ne resterait que les murs. Le théâtre cesserait-il pour autant d'exister? Assurément non, pour Tiago Rodrigues, convaincu que « si tout ferme, on continue à faire du théâtre », tant qu'il reste du souffle. Car le théâtre est là, dans cette respiration vitale bien qu'invisible, que les Grecs anciens nomment le *thymos*. Logé dans le thorax avec le cœur, il serait un principe d'équilibre entre le désir et l'intellect, le siège de l'affectivité et de la passion, l'origine des mouvements, des réactions et des émotions. *Sopro* n'en manque pas!

Faire le mur

Le jazz est là, partout dans ce film primé au dernier Festival de Cannes pour sa mise en scène. Dans *Cold War*, la musique compte autant que la qualité des images. Elle est un acteur essentiel de cette fable à cheval entre la Pologne stalinienne et la France libérée, dans l'immédiat après-guerre. S'inspirant de l'histoire de ses parents, le réalisateur Paweł Pawlikowski filme l'amour empêché de Zula (Joanna Kulig), chanteuse et danseuse folklorique, et de Wiktor (Tomasz Kot), compositeur. Tous deux se rencontrent dans la Pologne communiste, avant de se séparer, de se retrouver à Paris, de se séparer à nouveau... Le cinéaste évoque ces deux mondes en guerre via la musique: le folklore instrumentalisé par le Parti, d'un côté; les cabarets parisiens interlopes, de l'autre. Là, le jazz y apparaît comme un symbole de liberté conquise, mais pas seulement. Paweł Pawlikowski en montre la dimension spirituelle, aidé par le choix du noir et blanc, le format carré de l'image et un montage tout en ellipses, qui confèrent au film une beauté quasi mystique. C'est que, comme l'explique le saxophoniste Raphaël Imbert dans son étude *Jazz Suprême* (Éditions de l'éclat, 2014), « le jazzman joue ce qu'il est, il joue "sa vie" et propose à ses camarades son "vécu musical" pour le mettre en scène avec le leur, une manière de collectif de destins qui fait sens commun – et musical ». Ainsi, lors d'une scène de nuit à Paris, Wiktor se met au piano, tourmenté par l'absence de Zula. Sous le regard médusé de ses camarades musiciens, il improvise sur un *onebop*, une danse traditionnelle polonaise, qui devient un classique *jazz*, puis *Le International*... sautant librement d'un côté et de l'autre du mur.



© E. Göttsche / PIRELLA Göttsche



EXPOSITION
AMOUR, ART ET BEAUTÉ

Musée du Louvre-Lens (59, rue Paul-Bert) / Jusqu'au 23/04/19

Amour, art et beauté

Astrée et Céladon, Roméo et Juliette, Paul et Virginie... notre imaginaire est peuplé de figures romantiques louant la vérité de la relation amoureuse. C'est oublier que ce sentiment prétendument authentique n'a rien de « naturel ». La célébration de la passion est une idée neuve. L'exposition *Amour, art et beauté* du Louvre-Lens, en retrace l'histoire. Du premier mythe de l'âme-soeur, décrit par Platon dans le *Simposion* (Zeus, par vengeance, scinde en deux les êtres originaux, si bien que chacun, depuis, cherche sa moitié) jusqu'aux fictions romantiques contemporaines, comment en sommes-nous venus à aimer l'amour ? Dans l'Antiquité puis à l'époque chrétienne, la ferveur amoureuse est une malédiction et un obstacle à l'accomplissement personnel. L'exaltation de la passion viendrait d'Orient à la Renaissance, avec le roman de *Laysa et Hâjnas*, un poète rendu fou par la perte de sa bien-aimée, tandis qu'en Occident la place de l'individu prend de l'importance. Aux figures de la tentatrice et du chaste amour divisé se substituent alors les motifs galants et la femme qu'il faut séduire. Aujourd'hui, le Vais est symboliquement remplacé par la Reine, qui en devient la pièce maîtresse. Ce tournant majeur dans l'histoire des idées constitue le cœur de l'exposition, que la scénographie met en valeur. De nombreuses pièces montrent l'avènement des pratiques de séduction à travers les arts. Elles

manquent progressivement l'essor de la « relation amoureuse », où l'on codifie la courtoisie, puis la galanterie, où Madeleine de Scudéry dessine sa *Carpe du Tendre*, où Boucher peint les *Jeux amoureux* (pièces) et Pragonard *Les Hasards heureux de l'escarpolette*. La relation amoureuse devient un idéal conjugal, un horizon existentiel. Ce tournant marque ce que Norbert Elias nomme le « processus de civilisation », soit le raffinement des plaisirs, des façons de parler et d'aimer. Dans *La Civilisation des mœurs* (1939), le sociologue allemand évoque la « civilisation » pour décrire la domestication des comportements individuels sur le modèle des pratiques de la cour. Dans le même temps, la femme s'émancipe et l'intimité se développe. Naissent le couloir, qui change des entrées et mélange des recoins, ainsi que le boudoir, où l'on peut faire assaut de ses charmes. Le *Nouveau Héloïse* de Rousseau (1761), narrant les amours de Julie pour son précepteur Saint-Preux, condense, à la fin du XVIII^e siècle, ces nouvelles manières d'être sensible. L'authenticité acquiert alors une valeur primordiale, que l'amour exprimerait dans sa grandeur. Nous n'en sommes pas remis.

À LIRE

Amour. Une histoire des manières d'aimer / Zeev Gourarier (dir.) / Ed. LienArt - Louvre-Lens / 376 p. / 39 €

Saisir le monde

Un cycle de cinq conférences

THÉÂTRE DE CORNOUAILLE

QUIMPER

OCT 2018 > MARS 2019

Le Théâtre de Cornouaille propose un cycle de cinq conférences en écho de la saison 2018-2019.

Penser l'altérité

François Jullien
JEUDI 18 OCTOBRE, À 19H

Les femmes et leur corps, vers un nouveau féminisme ?
Camille Froidevaux-Metterie
LUNDI 05 NOVEMBRE, À 19H

Pourquoi la musique ?
Francis Wolff
MARDI 04 DÉCEMBRE, À 19H

Après Babel
Barbara Cassin
LUNDI 04 MARS, À 19H

Pour une nouvelle interprétation des rêves
Bernard Lahire
MERCREDI 27 MARS, À 19H

En partenariat avec Philosophie Magazine

Renseignements / Réservations
02 90 55 90 55 | theatre-cornouaille.fr

Théâtre de Cornouaille
SCÈNE NATIONALE DE QUIMPER

NOVEMBRE

TELEVISION

**Chaque jeudi, France 3
RÉFLEXION FAITE,
DANS LE SOIR**

Chaque semaine, un membre de la rédaction de Philosophie magazine vient donner un éclairage philosophique à l'actualité dans le Soir 3, présenté par Francis Lelouch (8h30, 18h).

En partenariat avec Philosophie magazine.
Sur France 3 en deuxième partie de soirée et sur france.tv/france-3/

CONFÉRENCES, COLOQUES, FORUM

Le 5-11, Paris (5*)

QU'EST-CE QUI N'EXISTE PAS?

Conférence de Markus Gabriel.

À 17h, École normale supérieure (ENS):
45, rue d'Ulm.
ens.fr

Du 8 au 13, Paris (5*)

ACTUALITÉS DE LA NON-VIOLENCE

Journées d'étude organisées par Marc Crépon. Avec notamment Frédéric Worms, Fabienne Brugère, Guillaume Le Blanc, Elsa Dorlin, Sandra Laugier, Frédéric Gros et Cédric Herrou. À partir de 18h30, ENS: 45, rue d'Ulm.
transfers.ens.fr

Du 9 au 11, Le Mans (72)

TOUS PHILOSOPHES?

Tel sera le thème du 3^e Forum Philo-Le Monde. Avec André Comte-Sponville, Jacques Durantal, Elsa Dorlin, Raphaël Enthoven, Cynthia Fleury, Alexandre Lacroix, Catherine Malabou, Corine Pelluchon, Franca Wolff.

Programme: forumlemondelemans.univ-lemans.fr

RENCONTRES, COURS, DIALOGUES

Le 5-11, Quimper (29)

**LES FEMMES ET LEUR CORPS,
VERS UN NOUVEAU FÉMINISME?**

Conférence de Camille Prokevaux-Metterie dans le cadre du cycle « Saisir le monde ».

En partenariat avec Philosophie magazine.
À 19h, Théâtre de Cornouaille:
1, esplanade François-Mitterrand.
theatre-cornouaille.fr

Du 14-11 au 29-5, Paris (13*)

COURS MÉTHODIQUES ET POPULAIRES

Ces mois-ci le 14-11, « Tantôt je pense, tantôt je vis? », par François Jullien; le 21-11, « Prendre

la parole », par Martin Rueff; le 28-11, « Le non-savoir et l'étonnement », par Patrick Hodhart. À 12h30, BNF (grand auditorium):
quai François-Mauriac.
bnf.fr

Le 14-11, Bruxelles (Belgique)

RENCONTRES DE L'INTELLIGENCE

ARTIFICIELLE

Dialogue entre Maurizio Ferraris et Aurore Rostoy.

À 20h, Rotonde Bertouille:
rue Ravenstein, 23.
bozar.be

Les 14 et 15-11, Paris (7*)

**RENCONTRES SUR LES NOUVELLES
PRATIQUES PHILOSOPHIQUES**

En prélude à la Journée mondiale de la philosophie, cet événement insistera sur la place de la philosophie dans la cité et chez les plus jeunes. Au programme: ateliers, banquet, conférences. Avec notamment Chiara Pastorini, Marianne Chailan, Édouard Chirouter, Michel Tossé et Frédéric Lenoir.

Maison de l'Unesco:
125, avenue de Suffren.
rencontresnpp.sitew.fr

Le 20-11, Chambéry (73)

LES FEMMES ET LEUR CORPS,

VERS UN NOUVEAU FÉMINISME?

Conférence de Camille Prokevaux-Metterie dans le cadre des « Rendez-vous à penser ».

En partenariat avec Philosophie magazine.
À 19h, Théâtre Charles-Dullin:
globe du Théâtre.
espacemauroux-chambery.fr

THÉÂTRE, FESTIVALS, EXPOSITIONS

Du 6 au 24-11, Paris (20*)

FAIS QUE LES ÉTOILES

ME CONSIDÈRENT D'AVANTAGE

Dans ce spectacle, Jacques Allaire lit les textes de philosophes et de poètes, de dramaturges et d'aventuriers, compilés par Hakim Bah - Nietzsche, Ibsen et London en tête.

En partenariat avec Philosophie magazine.
Le Tarmac: 159, avenue Gambetta.
letarmac.fr

Du 8-11 au 1-12, Hauts-de-France

CITÉ PHILO

La 22^e édition de ce mois dédié à la philosophie se déploiera à Lille et dans sa région. Elle aura pour thème « Féminin, singulier universel » et pour invité d'honneur Christian Jambet. Un hommage sera rendu à Françoise Héritier et à Anne Dufourmantelle. Interventions, entre autres, de Nathalie Heinich, Étienne Klein, Catherine Kintzler, Pierre Rosanvallon, Michel Agier, Henri Atlan, Hourya Benrouhani, Georges

Didi-Huberman, Sabine Prokhoris, Geneviève Fraisse, Dorien Astor ou encore Elsa Dorlin.

En partenariat avec Philosophie magazine.
Programme: citephilosocg

Du 9 au 11-11, Brive-la-Gaillarde (19)

POIRE DU LIVRE

Lors de cette 3^e édition, retrouvez notre équipe dans la halle Georges-Brassens. Nous organisons deux rendez-vous: le 9-11, à 12h30, rencontre avec Alexandre Lacroix autour du livre *Devant la beauté de la nature*; le 10-11, à 15h30, Rencontre avec Éric Fiat animée par Alexandre Lacroix autour du livre *Ode à la fatigue*.

En partenariat avec Philosophie magazine.
Programme: foiredulivredebrive.net

Du 9-11 au 10-03, Paris (16*)

**L'ART DU CHANTIER. CONSTRUIRE
ET DÉMOLIR DU XVI^e AU XXI^e SIÈCLE**

Cette exposition présente des œuvres qui montrent comment, en Occident, on a imaginé les lieux où l'on bâtit, entre art et technique.

En partenariat avec Philosophie magazine.
Château de l'architecture et du patrimoine:
45, avenue du Président-Wilson.
citedelarchitecture.fr

Le 16-11, Paris (7*)

**NUIT DE LA PHILOSOPHIE
À L'UNESCO**

Pour la 2^e année, la Journée mondiale de la philosophie jouera les prolongations nocturnes. Pas moins de 48 philosophes seront conviés qui vous feront goûter aux plaisirs de la pensée. Côté français, vous pourrez aussi écouter Jean-François Braunstein, Sandra Laugier, Denis Kambouchner ou Vincent Descombes, qui côtoieront des penseurs du monde entier, du Pérou à la Finlande en passant par le Cameroun. En parallèle, 12 artistes vous proposeront des œuvres originales, prêtées à un grand banquet. Philosophie magazine s'associe à cet événement. Venez nous rencontrer sur notre stand.

En partenariat avec Philosophie magazine.
Programme: nightofphilosophy.com

Du 20 au 24-11, Paris et Seine-Saint-Denis
FESTIVAL DES IDÉES

L'événement aura pour thème la « Jeunesse éternelle ». Il se déploiera dans de nombreux lieux de la capitale. Au programme: débats, projections, ateliers enfants et réalité virtuelle, et spectacles. Le 20-11, à 19h, Jeu-débat au Panthéon accompagné d'une conférence: « L'immortalité: portée de main? », par Cynthia Fleury et Aubrey De Grey, animée par Martin Legros. Le 24-11, à 14h30, atelier philo-musical: « Ça veut dire quoi grandir? » pour petits et grands, avec goûter en clôture, à La Bellevilloise.

En partenariat avec Philosophie magazine.
Programme: festivaldesidees.paris

PARADOXE

Par Adrien Barton

FAIS-TOI MAL, JOHNNY!

Ça y est, vous venez de vous faire poser cet implant cérébral expérimental par la société Autotorture SA! Le docteur est simple: chaque lundi à midi, vous pouvez tourner d'un cran (et d'un seul) le bouton attaché à votre implant – qui possède 1001 positions, numérotées de 0 à 1000 –, ce qui vous causera une infime douleur. La mauvaise nouvelle: cette douleur est permanente. La bonne? Le surcroît de douleur est tellement faible qu'après avoir tourné un cran plus loin, vous ne sentirez pas la différence par rapport à l'état précédent. Et la rétribution semble à la hauteur de l'investissement: à chaque fois que vous tournez d'un cran, vous recevez 2000 euros.

Après un petit moment d'appréhension, vous tournez l'implant d'un cran sur 1: vous ne sentez rien, et vous voyez votre compte en banque instantanément crédité de 2000 euros. Chacune des semaines suivantes, vous attendez impatiemment le lundi midi et tournez à chaque fois sans tarder le mécanisme d'un cran supplémentaire pour gagner les 2000 euros.

Au bout de quelques mois, cependant, vous ressentez un vague bourdonnement, tout juste décelable, mais légèrement désagréable. Voyez-vous le problème qui va se poser à terme?

vous éprouveriez une sensation?

Après vous être sûr qu'il ne s'agit pas d'un problème de transmission et d'interférence avec votre ordinateur, la possibilité la plus probable que vous ayez est celle de glissement de la mémoire.

À ce stade, il est difficile de savoir si vous avez perdu la mémoire à court terme ou à long terme, et si c'est la première ou la seconde.

La mémoire à court terme est celle qui permet de retenir les informations pendant quelques secondes. Elle est responsable de la mémoire à court terme.

La mémoire à long terme est celle qui permet de retenir les informations pendant des années. Elle est responsable de la mémoire à long terme.

Si vous avez perdu la mémoire à court terme, vous ne pouvez pas vous souvenir de ce que vous avez fait la semaine dernière.

Si vous avez perdu la mémoire à long terme, vous ne pouvez pas vous souvenir de ce que vous avez fait l'année dernière.

Si vous avez perdu la mémoire à court et à long terme, vous ne pouvez pas vous souvenir de ce que vous avez fait l'année dernière.

Si vous avez perdu la mémoire à court et à long terme, vous ne pouvez pas vous souvenir de ce que vous avez fait l'année dernière.

Si vous avez perdu la mémoire à court et à long terme, vous ne pouvez pas vous souvenir de ce que vous avez fait l'année dernière.

Si vous avez perdu la mémoire à court et à long terme, vous ne pouvez pas vous souvenir de ce que vous avez fait l'année dernière.

Si vous avez perdu la mémoire à court et à long terme, vous ne pouvez pas vous souvenir de ce que vous avez fait l'année dernière.

Si vous avez perdu la mémoire à court et à long terme, vous ne pouvez pas vous souvenir de ce que vous avez fait l'année dernière.

Si vous avez perdu la mémoire à court et à long terme, vous ne pouvez pas vous souvenir de ce que vous avez fait l'année dernière.

Si vous avez perdu la mémoire à court et à long terme, vous ne pouvez pas vous souvenir de ce que vous avez fait l'année dernière.

Si vous avez perdu la mémoire à court et à long terme, vous ne pouvez pas vous souvenir de ce que vous avez fait l'année dernière.

RÉPONSE

PHILO CROISÉES #46

Par Gauthier Gornic
philcroises@philomag.com

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									
X									
XI									

Certaines lettres de logique se réfèrent à des articles du numéros. Solutions dans le prochain numéro.

Horizontalement

- I.** Bon fut l'un d'eux. **II.** École de Friedman et Strigler. **III.** Édifié. Platon voit en lui un ouvrier.
- IV.** Car pensés. Possède en revue. Lettres sur pièces françaises.
- V.** Saint qui aime les riches, pas les paroisches. Cheveu.
- VI.** Rê d'une dissertation. Dans son Monde, Raton l'associe aux idées. **VII.** En fin de vie. Les pays de l'arabe. **VIII.** Inouïsment meilleurs selon Aristote. Trois fois rien. **IX.** Pts. (Rose à) plat.
- X.** Participe-emploi. Il nous a tous condamnés à être livres.
- XI.** Qui se souvient moyen du niveau moyen.

Verticalement

- I.** Michelet et Hugo l'ont noté. Médonchion et Gouchet le blanchiront-ils? **2.** Droit protecteur. Il empêche les prises de sang. **3.** Lait américain. Possessif. Lettres incantées à l'achat. **4.** Nouveaux à découvrir. **5.** Premier bémol.

- 6.** Indivisible. Capitale du Piloponnisme. Possède.
- 7.** Groupes de pays « développés ». Démonstratif. Anglaise marlie.
- 8.** Perdus une journée verbale après le deuxième 6. L'Orchestre de Paris donne son plus bel oratorio à la Philharmonie.
- 9.** Inspiration d'artiste. Il croise celui qui l'associe au mielant.
- 10.** L'une d'elles est d'homme dore. Sopra ou Théâtre de la Boule.

SOLUTIONS PHIL CROISÉS #45

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I	R	E	N	A	C	L	I	T	E
II	H	E	L	L	E	R	E	O	
III									
IV	L	H	E	R	N	E	I	E	
V	L	N	R	S	A	D	H		
VI	A	R	N	E	C	A	L	E	
VII	C	H	E	N	S	E	I	H	
VIII	N	O	C	T	H	N	H	E	S
IX	N	E	E	A	I	C	U		
X	C	O	E	M	E	R	A		
XI	S	H	I	S	E	N	E		


Chronique
de François Morel*

« Tout le problème de ce monde est que les imbéciles et les fanatiques sont toujours très sûrs d'eux, alors que les gens plus intelligents sont pleins de doute »

Bertrand Russell est l'auteur de cette phrase qui lui a peut-être été inspirée par un souvenir personnel. Figurez-vous qu'il fut l'un des 24 survivants sur un total de 43 passagers d'un accident d'avion. Les victimes étant essentiellement dans la partie non fumeurs de l'appareil, le philosophe gallois put constater que le fait de fumer lui avait sauvé la vie.

Au début du Roman d'un tricheur de Sacha Guitry, le narrateur raconte que, privé de dîner parce qu'il avait volé dans le tiroir-caisse de l'épicerie familiale, il fut le seul survivant de sa famille qui, ce soir-là, fut entièrement décimée par un plat de champignons vénéneux.

Et voilà qu'à l'aide de deux anecdotes, nos plus vives certitudes s'effondrent... Fumer peut sauver la vie. Bien mal acquis profite parfois.

Ceux qui ont la certitude absolue que la cigarette conduit forcément à la mort n'ont pas totalement raison, même si l'on peut convenir que la cigarette a sûrement tué plus de fumeurs qu'elle n'a sauvé de passagers d'avion, surtout depuis que ces appareils sont devenus intégralement non fumeurs.

En revanche, on n'est jamais trop sûr que l'incertitude soit toujours bien récompensée.



On aurait donc tendance à penser que les conclusions de l'aventure réelle vécue par Russell sont plus douteuses que celles de l'histoire totalement fautive, inventée par Guitry.

Convenons-en, on ne peut être sûr de rien. L'ombre d'un doute plane sur l'humanité qui a raison de s'interroger et de douter. De tout. De soi. De Dieu.

Des imbéciles criminels, sûrs d'eux, posent des bombes pour défendre leur Dieu quand Alain Souchon chante, plein de doute, de tact, de mélancolie et d'intelligence: « Si le ciel était vide / (...) Et l'angelus / Ding / Qui résonne / Et si en plus / Ding / Y a personne. »

Anne Sylvestre a rendu le plus bel hommage qui soit aux Gens qui doutent: « Faisiez les gens qui doutent / Les gens qui trop doutent / Leur cœur se balance / (...) Faisiez les gens qui passent /

Moi-même dans leurs godasses / Et moi-même à côté. »

Si Bertrand Russell dit vrai – et je crains qu'il ne dise vrai –, nous sommes dirigés par des imbéciles.

Les dirigeants politiques sont droits dans leurs bottes et ne doutent de rien. Ils affirment. Ils décrètent. Ils tranchent. Jamais l'ombre d'un doute, et si jamais l'un d'eux exprime un doute, il est aussitôt corrompu, dégradé, décrédibilisé.

Bref...

« Je suis un imbécile: je ne doute pas un seul instant que Russell ait raison. Je suis sûr que les imbéciles et les fanatiques sont toujours très sûrs d'eux, et je ne doute pas que les gens intelligents sont pleins de doutes »

* Constat et chantage / Voici une chronique sur France Inter le vendredi matin dans le 7-9 / Dernier ouvrage paru: C'est aujourd'hui que je vous aime (Ed. du Seuil).

ANNETTE WIEVIORKA



Historienne, directrice de recherches au CNRS, spécialiste de l'histoire des Juifs au XX^e siècle, elle a notamment signé *Déportation et Génocide. Entre la rafle et l'extermination* (1992) et *Les Juifs, 1932-1938* (2002). Elle a également écrit *Les Juifs, résistants, collaborateurs* (2006), rééd. Pocket, 2008.



« L'ŒUVRE DE MICHAEL TIPPETT
RÉSONNE AVEC L'ACTUELLE
MONTÉE DE L'ANTI-SÉMITISME
ET LA CRISE DES RÉFUGIÉS »

En partenariat avec l'Orchestre de Paris, Philosophie magazine a demandé à des penseurs mélomanes de nous dire quel sens revêtaient pour eux certaines œuvres à leur programme. Annette Wieviorka revient sur le contexte historique de *A Child of Our Time* de Michael Tippett, qui met en musique les origines de la Nuit de Cristal. *Evénement recueilli par Martin Legoux*

L'oratorio de Michael Tippett, *A Child of Our Time*, met en musique l'histoire de Herschel Grynszpan, jeune juif polonais de 17 ans qui assassina à Paris le 7 novembre 1938 le diplomate allemand Ernst vom Rath. Quelle fut la portée de cet événement ?

ANNETTE WIEVIORKA : L'assassinat de vom Rath par Grynszpan fut considéré par les nazis comme l'acte déclencheur de la guerre, d'une guerre dont les Juifs étaient « responsables ». Les nazis transformèrent un acte politique individuel en complot de la juiverie mondiale. Dès l'annonce de la mort de vom Rath, Goebbels fait dire par la propagande que les masses allemandes s'en sont spontanément prises aux Juifs pour se venger de cet acte belliste. Or tout fut planifié dans cette nuit qui vit les magasins juifs détruits par les SS et les SA – d'où le nom de « cristal » – qui évoque le bris des vitres –, les synagogues brûlées devant les pompiers qui veillent sur les immeubles adjacents mais aussi 30500 Juifs déportés dans les premiers camps de concentration. Si la persécution avait commencé dès 1933, la Nuit de Cristal fut le premier acte de violence de masse déclenché contre les Juifs. Ce fut le signal qu'il n'y avait définitivement plus de place pour eux en Allemagne.

Quel était le mobile de Grynszpan ?

En octobre 1938, ses parents, tailleurs modestes

à Hanovre, avaient été déportés à la frontière polonaise avec les Juifs de l'Est. Grynszpan, qui vivait alors à Paris, a voulu attirer l'attention sur leur sort. Il avait choisi vom Rath parce qu'ils fréquentaient les mêmes lieux – certains ont même soutenu qu'ils avaient eu une relation homosexuelle. Quel qu'il en soit, il était décidé à faire de cet assassinat un acte politique. Et, de fait, cela eut un écho mondial. Un fonds se constitua aux États-Unis pour assurer sa défense lors du procès qui devait avoir lieu en France. Mais celui-ci n'eut jamais lieu. Imprisonné, il fut livré à la Gestapo par les autorités françaises. Il disparut en Allemagne en 1942.

Quand Michael Tippett commence à écrire son oratorio en 1939, a-t-il déjà pris la mesure de l'événement ?

Absolument. Cette composition est un acte politique contre la persécution d'autant plus remarquable qu'à l'époque on ne connaissait pas encore la fin de l'histoire, y compris les nazis, puisque la décision de la solution finale n'est prise qu'en 1941. Aujourd'hui, il y a tout un corpus de compositions autour de la Shoah. Mais quand Tippett écrit le livret et la musique, on est encore dans la phase des premières violences. Le premier mouvement s'ouvre sur une femme extraordinaire : « The World turns on its dark times », « Le monde bascule du côté obscur ». Hannah Arendt dira au même moment que l'on entre dans les « sombres temps ».

Tippett s'inspire des Passions de Bach, du Messie de Haendel, mais aussi des negro spirituals dont un chant conclut chaque mouvement. Cela pose-t-il problème ?

Au contraire. D'un point de vue esthétique, je trouve cela magnifique. Et même si je ne suis pas musicologue, il me semble qu'il n'y avait pas beaucoup d'autres formes musicales exprimant aussi bien la persécution raciale de tout un peuple. Ensuite, sur le plan historique, les nazis mettent en place, jusqu'en 1941, une politique de ségrégation avec une série d'interdits – se côtoyer dans les transports, se marier avec d'autres, etc. – qui se rapprochent de l'expérience des Noirs américains. Tippett a senti cette proximité. Et l'expression artistique n'est pas face à une réalité brute, elle doit toujours emprunter à des formes esthétiques passées. J'aurais été choquée si cet oratorio avait été consacré à la Shoah. Ce n'est pas le cas.

En quoi cette œuvre est-elle actuelle ?

On peut dire que le monde est à nouveau en train de tourner du « côté obscur ». Mein Kampf est en tête des ventes aux Pays-Bas et en Allemagne, il y a un climat antisémite, une crise des réfugiés. Or Grynszpan, ce « child of our time », était aussi un réfugié. Donc, oui, il y a une contemporanéité de ce drame. Et la capacité qu'a eue Tippett de lui donner expression ne peut manquer de nous toucher.

RENDEZ-VOUS

Les 7 et 8 novembre (20h30), à la Philharmonie de Paris (Grandes salles Pierre-Boulet), venez écouter le programme « Nuit de Cristal », où seront joués l'oratorio des Français-Jaques d'Esclapart Berlioz, *Polars* de Thomas Adès et, évidemment de cette soirée, *A Child of Our Time* de Michael Tippett. www.orchestredeparis.com



Mauvaises herbes





Caroline Moussy

FRÉDÉRIC
BEIGBEDER

Désamused

À 53 ans, l'auteur de *Mémoires d'un jeune homme dérangé*, 99 francs (adapté au cinéma), *Windows on the World* (prix Interallié) et d'un roman français (prix Renaudot) vient de sortir une compilation de ses chroniques parues ces trente-quatre dernières années (*Voici, Vogue, Lui, Lire, Le Monde, Libération, Le Figaro...*). Le titre? *La frivolité est une affaire sérieuse* (Éditions de l'Observatoire). Ultime facétie d'un ex-branché qui a quitté la ville pour encore partir en vrille? Il s'y présente comme « un écrivain engagé ».

Propos recueillis par Sylvain Pesson



Quel est pour vous le lieu qui se rapproche le plus de la cité idéale?

Les sociétés utopiques, ça a souvent mal tourné... Sinon, il y a une ville où je me sens bien, c'est Saint-Sébastien. On dirait la baie de Rio, en Europe.

Le combat dont vous êtes le plus fier?

D'avoir décrit il y a dix-huit ans les rouages de la pub dans 99 francs. Je l'ai perdu, mais je savais que je faisais quelque chose d'important.

De quoi vous accuse-t-on?

D'avoir confondu dérision et subversion, comme dit Annie Le Brun de nombreux artistes de ma génération. Ça m'a ouvert les yeux sur ma jeunesse.

Vos héros, adolescent?

Salinguer, Fitzgerald, Vian, Blondin... Et des anti-héros, des personnages autodestructeurs. Ou qui se sont suicidés. Comme Kurt Cobain.

Ce que vous retenir de votre éducation?

Un sentiment de culpabilité catholique.

Votre credo?

« Ce qu'on est incapable de changer, il faut au moins le décrire. » Fassbinder.

L'illusion dont vous vous bercez?

Que l'apocalypse sera toujours reportée.

La rencontre déterminante dans votre parcours?

Denis Tillinac, qui a sorti mon premier roman alors que j'avais 24 ans. J'ai alors été contacté par une agence de pub, et de fil en aiguille...

Si vous aviez dû faire un autre métier?

Mon dieu, quand je pense que j'ai fait des stages dans une banque ou un cabinet d'avocats!

Avec qui aimeriez-vous dîner?

Cora O'Neill [fille du dramaturge américain Eugene O'Neill et dernière épouse de Charlie Chaplin], au Stark Club [à New York], en 1940.

La chose la plus grotesque que vous ayez faite par amour?

Me marier pour la troisième fois. Pour l'auteur de *L'Amour dure trois ans*, c'est totalement se renier que de dire: « Vous-tu et/ou elle? »

La question qui vous tourmente?

La finitude.

Ce que vous placez au-dessus du plaisir?

Aujourd'hui? L'espérance de vie.

La promesse que vous vous êtes faite?

Accepter le bonheur. Ne plus le craindre.

L'idée reçue qui vous blesse?

Qu'un écrivain, pour être respecté, doit avoir une vie sinistre.

La maxime du bien que vous aimeriez transmettre à vos enfants?

« Sais dire non. » Si j'avais eu cette force plus tôt, ma vie m'aurait davantage appartenu. Je ne la leur transmettrai pas tout de suite pour qu'ils m'obéissent encore un peu!

Votre mot favori?

« Honolulu ».

JAVIER CERCAS

Sélections : prix Médicis, prix Femina, prix André-Malraux
Sélection *Le Journal du Dimanche* et *France Inter*



**JAVIER
CERCAS**

Le monarque des ombres

roman traduit de l'espagnol
par Aleksandar Grević
avec la collaboration
de Karlar Lauenstein

ACTES SUD

“Un texte passionnant.”

Gilles Heuré, *Télérama*

“D’une éblouissante intelligence.”

Maurice Szafran, *Challenges*

“Un livre beau et tragique, âpre
et nécessaire.”

Christophe Ono-dit-Biot, *Le Point*

“Une incontestable réussite.”

Ariane Singer, *Le Monde des Livres*

“Le nouveau sommet d’une œuvre
fascinante.”

Alexandre Fillon, *Lire*

“Aussi subtil que poignant.”

Christian Authier, *Le Figaro Magazine*

“C’est un roman magnifique !”

Élisabeth Quin, *Arte 28*

“Un livre magistral.”

Jean-Claude Rapiengeas, *La Croix*

ACTES SUD

AVONS-NOUS
BESOIN
DES ÉLITES?

CHRISTOPHER LASCH

La Révolte des élites et la trahison de la démocratie

(extraits)

philosophie
SUPPLEMENT OFFERT



Introduction

Nous sommes en 2154, et Matt Damon arpente les rues sales et polluées d'un Los Angeles devenu un gigantesque bidonville. Il travaille sous la surveillance d'androïdes violents, peine à se faire soigner quand l'un d'eux lui casse le bras et se sait bientôt condamné après avoir été exposé à des radiations. C'est non seulement Los Angeles mais la Terre entière qui semble abandonnée à la misère et à la pollution. Les humains se contentent désormais d'y survivre. Enfin, pas tous les humains. Certains ont trouvé refuge dans une station spatiale baptisée *Elysium* dont l'accès est jalousement gardé par une Jodie Foster aussi antipathique que bien peignée. Les habitants d'*Elysium* resplendent de richesse et de santé – sans parler de leurs villas et de leurs terrains de golf. Depuis la Terre, Matt Damon et ses congénères ne rêvent que d'une chose : partager un peu de cette prospérité. Quitte à forcer la porte d'entrée.

On n'en est pas sûr, mais on pourrait parier que Neill Blomkamp, le réalisateur du film de science-fiction *Elysium* (2013), a au moins jeté un œil sur l'essai du sociologue et historien américain Christopher Lasch, *La Révolte des élites et la trahison de la démocratie* (1995). Si *Elysium* met en scène des élites qui ont géographiquement fait sécession en quittant pour de bon la Terre, Lasch décrit un phénomène qui gangrène la démocratie depuis désormais une trentaine d'années : « la révolte des élites ». Que sont ces élites et en quoi consiste cette révolte ? Lasch en dresse un portrait peu flatteur. Elles se caractérisent en premier lieu par leur mobilité : la mondialisation leur permet de donner une conférence le lundi matin à Dubaï et de dîner le soir dans un restaurant chic de la City avant de regagner leur loft londonien. « Les nouvelles élites sociales ne se sentent chez elles qu'en transit [...]. Leur vision du monde est

essentiellement celle d'un touriste – perspective qui a peu de chances d'encourager un amour passionné pour la démocratie », remarque Lasch. De cette absence d'intérêt pour le local, terrain de l'expression politique la plus immédiate, Lasch déduit un repli des élites sur elles-mêmes, leur confort, leur intérêt personnel et leurs valeurs. On imagine en effet mal un individu disposant d'un pied-à-terre dans le Marais, à Paris, s'intéresser à la vie du quartier. Multipliez-les, et il n'y a même plus de vie de quartier.

Face à des masses dont elles ne se fatiguent même plus à comprendre les revendications, les élites accaparent certaines écoles et universités, certains quartiers et la plupart des médias. Le capitaliste paternaliste en haut-de-forme a laissé la place à « l'analyste symbolique », qui vit « dans un monde de concepts et de symboles abstraits qui vont des cours de la Bourse aux images visuelles produites par Hollywood et Madison Avenue ». L'ennui, c'est que non seulement cette richesse ne ruisselle pas, puisque les inégalités ne cessent de se creuser, mais qu'elle permet d'organiser une sorte de hold-up sur la démocratie, notamment par l'entremise des médias. Parce que ceux-ci ne s'occupent plus que de ce qui intéresse les élites et adoptent leur point de vue sans même y penser – le référendum sur la Constitution européenne de 2005 est à cet égard un cas d'école –, ils organisent une rupture qu'ils n'auront ensuite de cesse de déplorer. Lasch décrit avec une acuité étonnante les effets de cette mise à l'écart des masses du débat public : elles votent « n'importe comment », n'hésitent pas à se revendiquer racistes, sexistes ou homophobes. Lire Lasch, c'est comprendre un peu l'élection de Donald Trump et la montée des populismes en Europe. En espérant que, comme à Hollywood et dans le film *Elysium*, tout s'achève un jour par la réconciliation des masses et des élites en un glorieux happy end...

L'auteur

Christopher Lasch connaît les élites intellectuelles de l'intérieur, puisque son père, Robert Lasch, était un célèbre journaliste, lauréat du prix Pulitzer en 1966 pour avoir écrit plusieurs éditoriaux engagés contre la guerre du Vietnam. Sa mère, Zora Lasch, est enseignante puis travailleuse sociale. L'ancrage politique familial est nettement à gauche. Il naît le 1^{er} juin 1932 à Omaha dans le Nebraska et fait ses études dans les prestigieuses universités Harvard et Columbia. Ce qui ne l'empêche pas de se sentir isolé, comme il l'exprime dans une lettre de 1954 à sa petite amie : « *C'est dans ces moments-là, quand je réalise que je ne suis pas seul (mais bien une part de l'Amérique, quoi que cela veuille dire, si ce n'est une chose, que peu importe où je vais, je ne peux pas en être) – que je me sens le plus seul.* » Déjà, il redoute un pays qui « *prétend être une démocratie et qui pourtant cache en son sein ce monstre fasciste hâleux* ». Il enseigne l'histoire à l'Université de l'Iowa puis à l'Université de Rochester de 1970 jusqu'à sa mort en 1994. Ses travaux se nourrissent du marxisme, de l'École de Francfort et de la théorie critique de Max Horkheimer et de Theodor Adorno. Ses ouvrages, devenus pour certains des classiques (*La Culture du narcissisme*, 1979 ; *La Révolte des élites*, 1995), laissent peu à peu percevoir sa déception liée à une trahison des élites de gauche coupables de s'être coupées du peuple. En France, il est désormais aussi bien revendiqué par la gauche intellectuelle (Jean-Claude Michéa notamment) que par la droite réactionnaire.

Le texte

La *Révolte des élites* est en quelque sorte le testament politique de Christopher Lasch. Dix jours après en avoir achevé le manuscrit, il meurt le 14 février 1994 d'une leucémie foudroyante. Son succès posthume tient pour une bonne part à des analyses sociologiques et économiques dont on mesure aujourd'hui encore la désespérante pertinence. Lasch commence par adopter une étonnante position de moraliste – il n'hésite pas à déclarer que « *le luxe est moralement répugnant* » et qu'« *une société démocratique ne peut autoriser une accumulation illimitée du capital* ». Il poursuit par la dénonciation d'élites coupables de ne servir que leurs intérêts et de ruiner l'idéal même de la démocratie.

**CHRISTOPHER
LASCH**

La Révolte des élites

et la trahison de la démocratie
(extraits)

Nous reproduisons des extraits de la traduction de Christian Fournier
parue en 2007 aux éditions Flammarion

[...]

Chapitre 2

La révolte des élites

Naguère, c'était la « révolte des masses » qui était considérée comme la menace contre l'ordre social et la tradition civilisatrice de la culture occidentale. De nos jours, cependant, la menace principale semble provenir de ceux qui sont au sommet de la hiérarchie sociale et non pas des masses. Ce remarquable retournement dans l'histoire confond nos attentes quant au cours qu'elle était censée prendre et remet en question des présuppositions depuis longtemps établies.

Quand José Ortega y Gasset publia son célèbre essai *La Révolte des masses* en 1930 (première traduction anglaise en 1932), il ne pouvait prévoir une époque où il serait plus approprié de parler de révolte des élites. Écrivant à l'époque de la Révolution bolchevique et de la montée du fascisme, dans l'après-coup d'une guerre cataclysmique qui avait déchiré l'Europe, Ortega attribuait la crise de la culture occidentale à la « domination politique des masses ». Aujourd'hui, ce sont toutefois les élites – ceux qui contrôlent les flux internationaux d'argent et d'informations, qui président aux fondations philanthropiques et aux institutions d'enseignement supérieur, gèrent les instruments de la production culturelle et fixent ainsi les termes du débat public – qui ont perdu foi dans les valeurs de l'Occident, ou ce qu'il en reste. Pour beaucoup de gens, le terme même de « civilisation occidentale » appelle

aujourd'hui à l'esprit un système organisé de domination conçu pour imposer la conformité aux valeurs bourgeoises et pour maintenir les victimes de l'oppression patriarcale – les femmes, les enfants, les homosexuels et les personnes de couleur – dans un état permanent d'assujettissement.

Du point de vue d'Ortega, point de vue largement partagé à l'époque, la valeur des élites culturelles réside dans leur disposition à assumer la responsabilité des normesastreignantes sans lesquelles la civilisation est impossible. Elles vivaient au service d'idéaux exigeants. « La noblesse se définit par les exigences qu'elle nous impose – par des obligations, pas par des droits. » L'homme de la masse, de son côté, n'avait ni obligations, ni compréhension de ce qu'elles sous-entendaient, « ni sensibilité pour les grands devoirs historiques ». Au lieu de cela, il affirmait les « droits du trivial ». À la fois plein de ressentiment et satisfait de lui, il rejetait « tout ce qui est excellent, individuel, qualifié et choisi ». Il était « incapable de se soumettre à une direction d'aucune sorte ». Privé de toute compréhension de la fragilité de la civilisation ou du caractère tragique de l'histoire, il vivait étourdi dans « l'assurance que demain [le monde] sera plus riche, plus vaste, plus parfait, comme s'il disposait d'un pouvoir d'accroissement spontané inépuisable ». Il ne se souciait que de son bien-être personnel et envisageait avec confiance un avenir de « possibilités illimitées » et de « liberté complète ». Parmi ses nombreux défauts, figurait un « manque de romanesque dans ses rapports avec les femmes ». L'amour, idéal astreignant à part entière, n'avait aucune séduction pour lui. Son attitude envers le corps était sévèrement pratique: il érigeait en culte la forme physique et

se soumettaient à des régimes hygiéniques qui promettaient de le maintenir en bon état et de prolonger sa longévité. Ce qui caractérisait par-dessus tout l'esprit de la masse, toutefois, c'était la « haine mortelle de tout ce qui n'était pas elle-même », selon la description d'Ortega. Incapable d'émerveillement ou de respect, l'homme de la masse était « l'enfant gâté de l'histoire humaine ».

Ma thèse est que toutes ces attitudes mentales sont davantage caractéristiques aujourd'hui des niveaux supérieurs de la société que des niveaux inférieurs ou médians. On ne saurait guère dire aujourd'hui que les gens ordinaires envisagent avec confiance un monde de « possibilité illimitée ». On a depuis longtemps perdu toute idée que les masses surfent sur les vagues de l'histoire. Les mouvements radicaux qui ont troublé la paix du XX^e siècle ont échoué l'un après l'autre, et aucun successeur n'est apparu à l'horizon. La classe ouvrière, autrefois pilier du mouvement socialiste, est devenue une pitoyable relique d'elle-même. L'espoir que de « nouveaux mouvements sociaux » prendraient sa place dans la lutte contre le capitalisme, espoir qui a brièvement soutenu la gauche à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingts, n'a débouché sur rien. Non seulement les nouveaux mouvements sociaux – le féminisme, les droits des homosexuels, les droits au minimum social, l'agitation contre la discrimination raciale – n'ont rien en commun, mais leur seule exigence cohérente vise à être inclus dans les structures dominantes plutôt qu'à une transformation révolutionnaire des rapports sociaux.

Ce n'est pas seulement que les masses ont perdu tout intérêt pour la révolution; on peut arguer que leurs instincts politiques sont plus conservateurs que ceux de leurs porte-parole

auto-désignés et de leurs libérateurs potentiels. Après tout, ce sont les ouvriers et la petite bourgeoisie qui veulent limiter le droit à l'avortement, qui se cramponnent à la famille bi-parentale comme source de stabilité dans un monde agité, qui s'oppose aux expériences de « modes de vie alternatifs », et qui nourrissent des réserves profondes sur la discrimination positive et autres efforts d'ingénierie sociale à grande échelle. Pour revenir plus étroitement aux termes de la description d'Ortega, ils ont un sens des limites plus hautement développé que les classes supérieures. Ils comprennent, à la différence de celles-ci, qu'il y a des limites inhérentes au contrôle de l'homme, sur le cours du développement de la société sur la nature et sur le corps, sur les éléments tragiques de la vie et de l'histoire humaine. Tandis que les jeunes gens appartenant à la classe managériale et aux professions intellectuelles se soumettent à un programme rigoureux d'exercices physiques et de contrôles diététiques conçus pour tenir la mort à distance – pour se maintenir dans un état de jeunesse permanente, éternellement séduisants et remariables –, les gens ordinaires de leur côté acceptent la déchéance physique comme quelque chose contre quoi il est plus ou moins inutile de lutter.

Incapable de saisir l'importance des différences de classe dans la formation de nos attitudes envers la vie, les libéraux de la bourgeoisie aisée (*upper middle class*) ne parviennent pas à prendre la mesure de la dimension de classe caractérisant leur obsession pour la santé et la droiture morale. Ils ont du mal à comprendre pourquoi leur conception hygiénique de la vie n'arrive pas à susciter un enthousiasme universel. Ils ont entrepris une croisade pour aseptiser

la société américaine : il s'agit de créer un « environnement sans fumeurs », de tout censurer, depuis la pornographie jusqu'aux « discours de haine », et en même temps, de façon incongrue, d'élargir le champ du choix personnel dans des questions où la plupart des gens éprouvent le besoin de disposer de solides orientations morales. Lorsqu'ils se trouvent confrontés à de la résistance devant ces initiatives, ils révèlent la haine venimeuse qui ne se cache pas loin sous le masque souriant de la bienveillance bourgeoise. La moindre opposition fait oublier aux humanitaristes les vertus généreuses qu'ils prétendent défendre. Ils deviennent irritables, pharisiens, intolérants. Dans le feu de la controverse politique, ils jugent impossible de dissimuler leur mépris pour ceux qui refusent avec obstination de voir la lumière – ceux qui « ne sont pas dans le coup », dans le langage auto-satisfait du prêt-à-penser politique.

En même temps arrogants et peu sûrs d'eux-mêmes, les membres de ces nouvelles élites, ceux qui appartiennent aux professions intellectuelles en particulier, considèrent les masses avec un dédain teinté d'appréhension. Aux États-Unis, « l'Amérique du milieu » – terme qui a des implications aussi bien géographiques que sociales – en est venue à symboliser tout ce qui se dresse sur la route du progrès : « les valeurs de la famille », le patriotisme irréfléchi, le fondamentalisme religieux, le racisme, l'homophobie, les opinions rétrogrades sur les femmes. Les Américains du milieu, dans l'idée que s'en font ceux qui fabriquent l'opinion cultivée, sont désespérément minables, ringards et provinciaux, ils sont peu au fait des évolutions du goût ou des modes intellectuelles, ils sont obnubilés par

la littérature de gare, les romans d'amour ou d'action, et abrutis par une surdose de télévision. Ils sont à la fois absurdes et vaguement menaçants – non pas qu'ils souhaitent renverser l'ordre ancien, mais précisément parce qu'ils défendent avec une irrationalité si profonde qu'elle s'exprime, dans ses accès d'intensité maximale, en religiosité fanatique, par une sexualité répressive qui se défole à l'occasion dans des explosions de violence contre les femmes et les homosexuels et par un patriotisme qui soutient les guerres impérialistes et une éthique nationale de masculinité agressive.

[...]

Mis à part ses revenus en hausse rapide, la bourgeoisie aisée, qui constitue le cœur de ces nouvelles élites, se définit moins par son idéologie que par un mode de vie qui la distingue, d'une manière de moins en moins équivoque, du reste de la population. Même son féminisme – autrement dit, son attachement à la famille où les deux conjoints ont chacun leur carrière professionnelle – est davantage affaire de nécessité pratique que de conviction politique. Les efforts pour définir une « nouvelle classe » composée d'administrateurs publics et de décideurs, dans un combat incessant pour faire adopter un programme de réformes libérales, ignorent la variété des opinions politiques chez les élites intellectuelles et managériales. Ces groupes ne constituent une nouvelle classe que dans le sens où leurs moyens d'existence reposent de moins en moins sur la possession de biens matériels que sur la manipulation de l'information et leur compétence professionnelle. Ce qui les distingue de la grande bourgeoisie¹ dont l'ascension a caractérisé un stade

1. En français dans le texte. (N.d.É.)

antérieur du capitalisme et de la vieille classe possédante – la classe moyenne au sens strict du terme – qui constituait autrefois la masse de la population, c'est l'investissement réalisé dans l'éducation et l'information, par opposition à la propriété.

Puisque ces élites se consacrent à une large gamme d'activités – agents de change, banquiers, promoteurs et planificateurs immobiliers, ingénieurs, consultants de toute espèce, analystes de systèmes informatiques, savants, médecins, publicitaires, éditeurs, rédacteurs en chef, chefs d'agence de publicité, directeurs artistiques, cinéastes, personnalités du spectacle, journalistes, producteurs et metteurs en scène de télévision, artistes, écrivains, universitaires – et puisqu'il leur manque une vision politique commune, il est également déplacé de les caractériser comme une nouvelle classe dirigeante. Dans l'une des tentatives les plus convaincantes pour disséquer cette « nouvelle classe », Alvin Gouldner² a trouvé un élément unificateur dans la « culture du discours critique » qui est la leur, mais, bien que cette formulation rende un trait essentiel de l'attitude laïque et analytique qui prévaut aujourd'hui dans les cercles supérieurs, elle exagère la composante intellectuelle de la culture de ces nouvelles élites et l'intérêt qu'elles prennent à la rationalisation de la vie, tout comme elle minimise leur fascination permanente pour le marché capitaliste et leur recherche frénétique des profits.

Un fait plus significatif est l'ampleur internationale du marché dans lequel opèrent aujourd'hui ces nouvelles élites. Leur sort est lié à des entreprises dont les activités franchissent les frontières nationales. C'est d'ailleurs le fonctionnement harmonieux de l'ensemble du système qui les préoccupe que

celui d'une de ses parties. Leurs allégeances – si le terme n'est pas lui-même anachronique dans un tel contexte – sont internationales plutôt que nationales ou locales. Ils ont plus de choses en commun avec leurs homologues de Bruxelles ou de Hong-Kong qu'avec les masses d'Américains qui ne sont pas encore branchés dans le réseau de communications mondiales.

La catégorie d'« analystes symboliques » suggérée par Robert Reich³, si l'on excepte son incohérence syntaxique, tient lieu de description commode, empirique et plutôt sans prétention de cette nouvelle classe. Selon le point de vue de Reich, il s'agit de gens qui vivent dans un monde de concepts et de symboles abstraits, qui vont des cours de la Bourse aux images visuelles produites par Hollywood et Madison Avenue, et qui se spécialisent dans l'interprétation et le déploiement de l'information symbolique. Reich les oppose aux deux autres catégories principales de travailleurs: les « travailleurs productifs de routine », qui accomplissent des tâches répétitives et exercent peu de contrôle sur la conception de la production, et les « serveurs en personne » dont le travail est également pour l'essentiel une routine mais qui « doit être fourni de personne à personne », ce qui interdit donc qu'il soit « vendu à travers le monde ». Si nous admettons le caractère extrêmement schématique et nécessairement imprécis de ces catégories, elles correspondent assez étroitement à notre observation de tous les jours pour nous offrir une idée assez exacte non seulement de la structuration des activités mais aussi des classes de la société américaine, puisqu'il est clair que les « analystes symboliques » sont en progression tandis que les autres catégories, qui constituent 80% de la population, voient leur fortune et leur statut décliner.

2. Sociologue américain (1920-1980). Son œuvre reste inédite en français.

3. Homme politique américain et professeur d'université à Harvard et à Berkeley (né en 1946). Démocrate, il a été secrétaire au Travail dans l'administration du président Bill Clinton entre 1993 et 1997.

Plus sérieusement que l'imprécision, ce que l'on peut reprocher à la description de Reich, c'est le portrait hyperboliquement flatteur qu'il trace des « analystes symboliques ». À ses yeux, ils représentent la fine fleur (*the best and brightest*) de la vie américaine. Élevés dans des « écoles privées d'élite » et des « écoles de haut niveau dans des quartiers résidentiels où ils sont orientés vers des cours avancés », ils jouissent de tous les avantages que peuvent leur apporter leurs dévoués parents.

« Leurs enseignants dans le secondaire et le supérieur sont attentifs à leurs besoins scolaires. Ils ont accès à des laboratoires scientifiques dernier cri, à des ordinateurs interactifs et à des installations vidéo dans les salles de classe, à des laboratoires de langues et à des bibliothèques équipées des derniers gadgets high-tech. Les effectifs des classes sont relativement faibles; leurs camarades sont intellectuellement stimulants. Leurs parents les emmènent voir des musées et des événements culturels, leur offrent l'expérience de voyages à l'étranger et leur donnent des leçons de musique. Chez eux, ils ont des livres éducatifs, des jouets éducatifs, des vidéos éducatives, des microscopes, des télescopes et des micro-ordinateurs bourrés des derniers logiciels éducatifs. »

Ces jeunes privilégiés acquièrent des diplômes supérieurs dans « les meilleures [universités] du monde », dont la supériorité est prouvée par leur capacité à attirer en grand nombre les étudiants étrangers. Dans cette atmosphère cosmopolite, ils triomphent des vulgarismes provinciaux qui, selon Reich, entravent la pensée créatrice. « Sceptiques, curieux, créatifs », ils deviennent des solveurs

de problèmes par excellence, qui ne reculent devant aucun défi. À la différence de ceux qui se livrent à des routines abrutissantes, ils aiment leur travail, qui les lance dans une expérimentation incessante, qui dure toute leur vie.

À la différence des intellectuels à l'ancienne qui tendent à travailler tout seuls, jaloux de leurs idées jusqu'à être possessifs, c'est dans des équipes que travaillent le mieux ces nouveaux travailleurs cérébraux – producteurs d'« intuitions » de grande qualité dans une variété de champs qui va du marketing et de la finance à l'art et aux loisirs. Leur « capacité à collaborer » fait avancer « la pensée du système » – l'aptitude à voir les problèmes dans leur totalité, à absorber les fruits de l'expérimentation collective et à « discerner les causes, les conséquences et les relations plus générales ». Puisque leur travail dépend aussi largement de la constitution de réseaux, ils s'installent de préférence dans des « poches géographiques spécialisées » habitées par leurs semblables. Ces agglomérations privilégiées – Cambridge dans le Massachusetts, la Silicon Valley ou Hollywood en Californie – deviennent des centres « étonnamment plastiques » d'entreprises artistiques, techniques et promotionnelles. Elles représentent l'abrégé de la réussite intellectuelle, selon l'opinion admirative de Reich, et de la vie idéale conçue comme l'échange d'« aperçus », d'« informations » et de commérages professionnels. La concentration géographique des producteurs de savoir, une fois atteinte la masse critique, fournit d'ailleurs un marché pour la classe en expansion des « serveurs en personne » qui pourvoient à leurs besoins.

« Ce n'est pas un hasard si Hollywood abrite un nombre visiblement considérable de professeurs de diction, de maîtres d'escrime, d'instructeurs de danse, d'agents, et de fournisseurs d'équipement photographique, acoustique et lumineux. On trouve également dans le proche voisinage des restaurants qui ont exactement l'atmosphère propice pour les producteurs courtisant les metteurs en scène, les metteurs en scène courtisant les scénaristes et tout le monde qui à Hollywood courtise tout le monde. »

L'accès ouvert à tous à la classe des « créatifs » correspondrait le mieux à l'idéal d'une société démocratique selon Reich, mais puisqu'il est clair que ce but est inaccessible, la meilleure solution de rechange est, suppose-t-on, une société composée d'« analystes symboliques » et de leurs dépendants. Ces derniers sont eux-mêmes dévorés de rêves de célébrité, mais pour l'heure ils se contentent de vivre dans l'ombre des stars, dans l'attente d'être révélés, et ils sont unis avec leurs supérieurs comme par symbiose, dans une quête continuelle de talents vendables qui ne peut se comparer, comme nous le disent clairement les images de Reich, qu'aux rituels de séduction. On pourrait ajouter l'observation plus amère que les cercles du pouvoir – la finance, l'État, l'art, le divertissement – se chevauchent et deviennent de plus en plus interchangeables. Il est significatif que Reich se retourne vers Hollywood comme exemple particulièrement frappant des agglomérations « étonnamment plastiques » qui surgissent partout où il y a concentration de « créatifs ». Washington devient une parodie de la capitale du clinquant qu'est Hollywood; les P.-D.G. envahissent les ondes, créant du jour au

lendemain des simulacres de mouvements politiques; les stars de cinéma deviennent experts en politique, voire présidents; la réalité et la simulation de la réalité deviennent de plus en plus difficiles à distinguer. Ross Perot⁴ lance sa campagne présidentielle sur l'émission vedette de CNN, le « Larry King Show ». Les vedettes de Hollywood jouent un rôle primordial dans la campagne du président Clinton et se pressent aux fêtes de son entrée en fonction, leur donnant du même coup le prestige d'une première hollywoodienne. Les présentateurs et les journalistes de télévision deviennent des célébrités; les célébrités du monde des loisirs endossent le rôle de critiques de la société. Du fond de sa prison de l'Indiana, où il purge sa peine de six ans pour viol, le boxeur Mike Tyson envoie une lettre ouverte de trois pages dans laquelle il condamne la manière dont le Président a « crucifié » Lani Guinier⁵ qu'il avait pressentie pour le poste de secrétaire d'État à la justice chargé des droits civiques. Le lauréat de la fondation Rhodes et admirateur des stars qu'est Robert Reich, ce prophète du nouveau monde « d'abstraction, de pensée du système, d'expérimentation et de collaboration », entre au gouvernement sous le président Clinton au poste incongru de ministre du Travail, en charge, autrement dit, de la seule catégorie de travailleurs (« productifs de routine ») qui n'a pas le moindre avenir (selon sa propre théorie) dans une société composée d'« analystes symboliques » et de « serveurs en personne ».

Il n'y a que dans un monde où les mots et les images entretiennent de moins en moins de ressemblance avec les choses qu'ils semblent décrire qu'il est possible pour un homme tel que Reich de se désigner sans ironie comme

4. Milliardaire américain né en 1950. Il fut par deux fois (en 1992 et 1996) candidat indépendant à l'élection présidentielle américaine, obtenant 38,9% et 8,4% des voix (mais aucun siège de grands électeurs). Il bouleversa les règles tacites du bipartisme américain.

5. Théoricienne américaine des droits civiques née en 1950. Elle fut la première femme noire à être nommée professeure à la prestigieuse Harvard School of Law.

ministre du Travail ou d'écrire en termes si flatteurs sur une société gouvernée par la fine fleur de l'élite intellectuelle. La dernière fois que cette « fine fleur de l'élite intellectuelle » a gouverné le pays, elle l'a entraîné dans une guerre interminable et démoralisante dans le Sud-Est asiatique, dont il ne s'est pas encore remis entièrement. Reich semble pourtant croire qu'une nouvelle génération d'enfants prodiges peut faire pour l'économie vacillante de l'Amérique ce que la génération de Robert McNamara⁶ n'a pas pu faire pour sa diplomatie : lui rendre, à force de pure intelligence, la direction du monde dont les États-Unis ont joui pour un temps bien court au lendemain de la Seconde Guerre mondiale pour la perdre ensuite, non pas tant, bien sûr, par bêtise que par cette arrogance même – « l'arrogance du pouvoir » comme l'appelait le sénateur William Fulbright⁷ – à laquelle la « fine fleur de l'élite intellectuelle » est abonnée de manière congénitale.

Il ne faudrait pas confondre cette arrogance avec l'orgueil qui caractérise les classes aristocratiques et qui repose sur l'héritage d'un véritable lignage et sur l'obligation de défendre son honneur. Ni la bravoure, ni l'esprit chevaleresque, ni le code romanesque de l'amour courtois avec lequel ces valeurs sont étroitement associées n'ont la moindre place dans la vision du monde de cette élite intellectuelle. Une méritocratie n'a pas davantage à faire de l'esprit chevaleresque qu'une aristocratie héréditaire n'a à faire d'intelligence. Quoique les avantages héréditaires jouent un rôle important pour l'obtention d'un statut dans les professions intellectuelles ou les cercles dirigeants de l'entreprise, la classe nouvelle doit préserver la fiction selon laquelle son pouvoir repose sur la seule intelligence. D'où vient qu'elle a peu le

sens d'une gratitude ancestrale et d'une obligation d'être au niveau de responsabilités héritées du passé. Elle se pense comme une élite qui s'est faite toute seule et qui doit exclusivement ses privilèges à ses propres efforts. Même le concept de république des lettres, dont on pourrait penser qu'il séduirait des élites qui ont tellement investi dans l'enseignement supérieur, est presque entièrement absent de leur contexte de références. Les élites méritocratiques ont du mal à imaginer une communauté, même celle de l'intellect, qui s'étendrait à la fois dans le passé et dans l'avenir et qui est constituée par la conscience d'obligations entre les générations. Les « zones » et les « réseaux » qu'admire Reich n'ont que peu de rapports avec des communautés au sens traditionnel du terme. Peuplés d'hommes et de femmes de passage, il leur manque cette continuité qui découle d'un sentiment du lieu et de normes de conduite cultivées et transmises consciemment de génération en génération. La « communauté » de la fine fleur de l'élite intellectuelle est une communauté de contemporains, au double sens où ses membres se pensent comme des jeunes gens sans âge et où la marque de cette jeunesse est précisément leur aptitude à rester à l'avant-garde des toutes dernières tendances.

[...]

Chapitre 4 La démocratie mérite-t-elle de survivre ?

L'isolement croissant des élites signifie entre autres choses que les idéologies politiques perdent tout contact avec les préoccupations du

6. Homme d'affaires et politicien américain (1916-2009). Il fut secrétaire à la Défense de 1961 à 1968 (en pleine guerre du Vietnam) avant d'être président de la Banque mondiale de 1968 à 1981.

7. Homme politique américain (1905-1995). Sénateur de l'Arkansas de 1945 à 1974, il lutta contre le maccarthysme et la ségrégation raciale, et s'opposa à la guerre du Vietnam. Bill Clinton le considérait comme l'un de ses mentors.

citoyen ordinaire. Le débat politique se restreignant la plupart du temps aux « classes qui détiennent la parole », comme on a eu raison de les décrire, devient de plus en plus nombriliste et figé dans la langue de bois. Les idées circulent et recirculent sous forme de scies et de réflexes conditionnés. La vieille querelle droite-gauche a épuisé sa capacité à clarifier les problèmes et à fournir une carte fiable de la réalité. Dans certains secteurs, l'idée même de la réalité est mise en cause, peut-être parce que les classes qui détiennent la parole habitent un monde artificiel dans lequel des simulations de la réalité remplacent la réalité proprement dite.

En tout cas, les idéologies, de droite comme de gauche, sont à présent tellement rigidifiées que les idées nouvelles ne font que peu d'impression sur leurs partisans. Une fois qu'ils se sont hermétiquement fermés aux arguments et aux événements qui pourraient remettre en question leurs convictions, les fidèles n'essaient plus de provoquer leurs adversaires dans un débat. Pour l'essentiel, ils ne lisent que des ouvrages écrits d'un point de vue identique au leur. Au lieu d'affronter des arguments qui ne leur seraient pas familiers, ils se satisfont de les catégoriser en arguments orthodoxes ou hérétiques. Des deux côtés, la dénonciation des déviations idéologiques absorbe une énergie qui pourrait mieux s'investir dans l'auto-critique, et cette disparition de la capacité à l'auto-critique constitue le signe le plus certain du caractère moribond d'une tradition intellectuelle.

Au lieu d'affronter les évolutions politiques et sociales qui tendent à remettre en cause les idoles conventionnelles, les idéologues de droite et de gauche préfèrent s'envoyer des accusations de socialisme et de fascisme – ceci en dépit de la réalité évidente que ni le socialisme ni le

fascisme ne représentent le mouvement de l'avenir. Leur vision du passé est tout aussi déformée que celle des choses à venir. Ils se sont appliqués à fermer leurs oreilles aux analyses sociales pénétrantes façonnées à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, lorsqu'il est devenu évident que la petite propriété disparaissait et que les gens commençaient à se demander si les vertus associées au statut de petit propriétaire pouvaient être sauvées, sous une autre forme, dans des conditions économiques qui semblaient rendre ce statut intenable.

Avant la Guerre de Sécession, il y avait généralement accord dans un large éventail de l'opinion politique pour dire que la démocratie n'avait pas d'avenir dans une nation de travailleurs à gages. L'émergence d'une classe permanente de salariés après la guerre fut un développement profondément dérangeant, qui troubla les commentateurs de la vie politique américaine bien plus largement que nous ne nous en sommes rendu compte. Les mouvements agrariens qui connurent leur apogée dans le parti du Peuple (ou parti populiste)⁹ n'étaient pas les seuls à tenter de sauver la petite production par le biais de coopératives d'achat et de vente. Des libéraux comme E. L. Godkin, rédacteur en chef influent de *The Nation*¹⁰ et du *New York Evening Post*¹¹, soutinrent aussi les mouvements coopératifs, jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent que ces mouvements avaient besoin pour réussir de réglementation par l'État du crédit et des banques. Dans les premières années du XX^e siècle, en Europe, le syndicalisme révolutionnaire et le socialisme des guildes proposaient des solutions hardies et imaginatives (même si elles s'avéraient en définitive inapplicables) au problème du salariat, à un moment où la social-démocratie

8. Tallieg d'esses, par opposition à la majorité silencieuse. (N.A.L.)

9. Parti politique fondé en 1891. Il fut actif jusqu'en 1906 (il compta jusqu'à 22 sièges à la Chambre des représentants en 1896) principalement dans les États du Sud, avant son absorption par le parti démocrate.

10. Hebdomadaire américain classé à gauche, fondé en 1865 par E. L. Godkin. Il existe encore aujourd'hui et est diffusé à plus de 100 000 exemplaires.

11. L'un des plus vieux quotidiens américains fondé en 1861. À l'origine libéral et abolitionniste, c'est aujourd'hui, sous le nom de *New York Post*, un journal conservateur et populiste qui connaît une diffusion de plus de 200 000 exemplaires.

capitulait devant la « logique de l'histoire » – le mouvement réputé inexorable vers la centralisation et la réduction correspondante du citoyen à un consommateur.

Même aux États-Unis où ne s'est jamais développé un puissant mouvement syndicaliste-révolutionnaire, les questions que soulevaient les syndicalistes révolutionnaires engendrèrent néanmoins beaucoup de réflexions au cours de l'époque dite progressiste [1900-1916]. Si la pensée progressiste était vivace et suggestive, c'est précisément parce que, pour une si large part, elle s'opposait aux orthodoxies politiques associées à l'idée de progrès. Un certain nombre de progressistes importants refusaient d'accepter que le prix à payer pour le progrès soit la division de la société entre une classe cultivée et une classe laborieuse. Et ils n'adhéraient pas non plus à l'assistantat d'État comme unique moyen de protéger les intérêts des travailleurs. Ils reconnaissaient la force de l'objection des conservateurs, pour lesquels les programmes d'assistance allaient promouvoir un « sentiment de dépendance », selon la formule d'Herbert Croly¹², mais ils rejetaient leur affirmation selon laquelle « le seul espoir du salarié est de devenir propriétaire ». Croly soutenait qu'une partie des responsabilités du « fonctionnement du mécanisme économique de la vie moderne » devrait être transféré à la classe ouvrière – ou plutôt, arraché par les ouvriers à leurs employeurs, puisque leur « indépendance... ne serait pas grand chose », si elle leur était « remise par l'État ou par les associations patronales ».

La sagesse conventionnelle, commune à la gauche aussi bien qu'à la droite, veut que nous vivions dans une société inter-dépendante, dans laquelle la vertu d'autonomie et de confiance en soi est devenue tout aussi anachronique que la

production artisanale. La tradition populiste, telle que je la comprends du moins, s'en prenait à cette vision des choses. Le mot de passe populiste était indépendance et non pas inter-dépendance. Les populistes considéraient l'autonomie et la confiance en soi (qui bien sûr, s'empêchent pas la coopération dans la vie civique et économique) comme l'essence de la démocratie, une vertu qui n'a jamais cessé d'être requise. Ce qu'ils reprochaient à la production de masse et à la centralisation politique était qu'elles affaiblissaient l'esprit d'autonomie et la confiance en soi, et dissuadait les gens d'assumer la responsabilité de leurs actions. Ce qui suggère que ces critiques sont plus convaincantes que jamais, c'est le culte de la victime et sa prédominance dans les campagnes récentes en faveur des réformes sociales. Par contraste, la force du mouvement pour les droits civiques, que l'on peut comprendre comme appartenant à la tradition populiste, c'est justement qu'il s'est toujours refusé à revendiquer une position morale privilégiée pour les victimes de l'oppression. Martin Luther King était un libéral dans sa théologie de l'évangile social, mais c'était un populiste quand il soutenait que les Noirs devaient assumer la responsabilité de leur vie et quand il faisait l'éloge des vertus petites-bourgeoises : travailler dur, rester sobre, chercher son progrès intérieur. Si le mouvement pour les droits civiques a été un triomphe pour la démocratie, c'est parce que sous la direction de King un peuple rabaissé s'est métamorphosé en citoyens actifs, fiers d'eux-mêmes, qui, tout en défendant leurs droits constitutionnels, ont atteint une dignité nouvelle.

King avait une compréhension plus intégrale de la démocratie que bien des démocrates, et cette compréhension élargie fait aussi partie de l'héritage populiste. Lorsqu'au début des années

12. Philosophe politique américain (1869-1950). Son livre *The Promise of American Life* (1909, non traduit) en fit l'un des fers de lance du libéralisme politique et du progressisme aux États-Unis. Il cofonda le magazine d'opinion *The New Republic* en 1914.

1920, Walter Lippmann ¹³ commença à soutenir l'idée que l'opinion publique est nécessairement mal informée et qu'il vaut mieux laisser le gouvernement entre les mains des spécialistes, c'est à juste titre que John Dewey a contredit cette conception. Pour Lippmann, la démocratie ne signifiait rien de plus que l'accès universel aux bonnes choses de la vie. Pour Dewey, il fallait qu'elle repose sur « la prise de responsabilité » par les hommes et les femmes ordinaires, sur un « développement stable et équilibré de l'esprit et du caractère ». Ce qu'il n'expliquait pas, c'est comment exactement dans un monde dominé par les organisations géantes et les communications de masse, l'esprit de responsabilité pouvait prospérer. Les théoriciens classiques de la démocratie doutaient que le gouvernement direct du peuple par lui-même puisse fonctionner de manière très efficace au-delà du niveau local – ce qui est la raison pour laquelle ils voulaient conférer autant de pouvoir que possible au niveau local. Dewey lui-même espérait « un mouvement de retour... dans les patries locales de l'humanité », mais il ne pouvait dire à ses lecteurs comment devait se produire ce retour, puisqu'il tenait pour admis que la centralisation était inévitable, et aussi « la désintégration de la famille, de l'église et du quartier ».

L'échange Dewey-Lippmann pose la question dérangeante de savoir si la démocratie présuppose des normes élevées de conduite personnelle. À la différence de beaucoup de libéraux contemporains, Dewey pensait clairement que oui. Dans *The Public and Its Problems* (1927), il remarquait avec inquiétude que « les allégeances qui tenaient autrefois les individus, qui leur apportaient appui, direction et unité

de vision sur la vie, ont pour ainsi dire disparu ». Le problème auquel renvoyait son titre était la manière de les reconstituer. Comme d'autres penseurs progressistes, particulièrement Charles H. Cooley ¹⁴, Dewey avait à cœur de réfuter ceux qui accusaient la démocratie d'encourager la médiocrité, l'auto-satisfaction, un amour excessif du bien-être, le laisser-aller dans le travail et un conformisme timoré avec l'opinion dominante. L'idée qu'il y a incompatibilité entre démocratie et excellence, que les critères élevés sont élitistes (ou, comme nous dirions aujourd'hui, sexistes, racistes, et ainsi de suite) de manière inhérente a toujours été le meilleur argument contre la démocratie. Malheureusement, de nombreux démocrates partagent cette opinion secrètement (ou moins secrètement) et sont donc incapables d'y répondre. Au lieu de cela, ils se replient sur l'affirmation que les hommes et les femmes d'une démocratie compensent par la tolérance ce qui leur manque en caractère.

La toute dernière variante de ce thème familial, qui le pousse jusqu'à l'absurde, est que, par respect de la diversité culturelle, nous n'avons pas le droit d'imposer les critères des groupes privilégiés aux victimes de l'oppression. Cette idée est si clairement le sûr moyen d'arriver à l'incompétence universelle (ou du moins à une fracture désastreuse entre les classes compétentes et les classes incompétentes) qu'elle est rapidement en voie de perdre le peu de crédibilité qu'elle a pu avoir quand notre société (à cause de son abondance de terre et d'autres ressources naturelles jointe à son déficit chronique de main-d'œuvre) laissait une marge plus généreuse à l'incompétence. Les signes croissants

13. Journaliste et écrivain américain (1889-1974). Il a cofondé avec Herbert Croly *The New Republic*. Il fut l'un des théoriciens de la propagande en démocratie, comme en témoignent ses livres *Public Opinion* (1922, non traduit), *Le Public invisible* (*The Phantom Public*, 1925; trad. fr. Demopolis, 2008) et *Le Citoyen libre* (*The Good Society*, 1937; trad. fr. Les Belles Lettres, 2011). On lui doit notamment les expressions « guerre froide » et « fabrique du consentement ».

14. Sociologue américain d'inspiration pragmatiste (1864-1932).

qu'inefficacité et corruption sont largement répandus, le déclin de la productivité américaine, la recherche de profits spéculatifs aux dépens de l'activité industrielle, la détérioration des infrastructures matérielles de notre pays, les conditions de vie misérables dans nos centres urbains accablés de criminalité, la montée inquiétante et honteuse de la pauvreté, et la disparité qui s'élargit entre richesse et pauvreté, disparité à la fois moralement obscène et politiquement explosive – ces évolutions dont on ne peut plus ignorer ou dissimuler qu'elles représentent une menace dangereuse ont rouvert le débat historique sur la démocratie. Au moment où elle triomphe avec éclat du communisme, voici que la démocratie se trouve soumise chez nous au feu de violentes critiques, critiques qui ne manqueront pas de s'aggraver si la situation continue de se dégrader au rythme actuel. Des institutions de forme démocratique ne garantissent pas un ordre social qui fonctionne, comme nous l'apprennent les exemples de l'Inde et de l'Amérique latine. Les conditions de vie dans les grandes villes américaines commencent à se rapprocher de celles du Tiers Monde, la démocratie va devoir entièrement refaire ses preuves.

Les libéraux ont toujours eu comme position que la démocratie pouvait se passer de la vertu civique. Dans cette manière de pensée, ce sont les institutions libérales, et non pas le caractère des citoyens, qui font fonctionner la démocratie. La démocratie est un système juridique qui permet aux gens de vivre avec leurs différences. Toutefois, la crise de la compétence et de la confiance civique qui nous menace jette un doute particulièrement terrible sur le postulat commode selon lequel les institutions, par

opposition au caractère, apportent toute la vertu qu'il faut à la démocratie. La crise de la compétence suggère que nous avons besoin d'une interprétation révisionniste de l'histoire américaine, qui mette l'accent sur la mesure dans laquelle la démocratie libérale a vécu sur le capital emprunté aux traditions morale et religieuse antérieures à l'avènement du libéralisme. Un second élément de ce révisionnisme est un respect accru pour des traditions de pensée jusqu'à présent négligées, qui découlent du républicanisme classique et de la théologie protestante des origines où il n'y a jamais eu d'illusions sur le peu d'importance de la vertu civique. Plus nous en viendrons à mesurer la valeur des allégeances qui autrefois apportaient aux individus « appui, direction et unité de vision sur la vie », plus il nous faudra nous retourner comme guides vers des penseurs – Ralph Waldo Emerson, Walt Whitman, Orestes Brownson¹⁵, Nathaniel Hawthorne, Josiah Royce¹⁶, Charles H. Cooley, John Dewey, Randolph Bourne¹⁷ – qui avaient compris que la démocratie doit représenter quelque chose de plus exigeant que l'intérêt personnel éclairé, « l'ouverture d'esprit » et la tolérance.

[...]

Cahier central réalisé
par VICTORINE DE OLIVEIRA

15. Philosophe américain converti au catholicisme (1803-1876).

16. Philosophe américain qui contribua à la diffusion de l'idéalisme allemand (1805-1916).

17. Écrivain progressiste américain (1886-1918) connu outre-Atlantique pour son essai inachevé *The State* (= *L'État*), non traduit.

AVONS-NOUS BESOIN DES ÉLITES ?

CHRISTOPHER
LASCH

La Révolte des élites

et la trahison de la démocratie

(extraits)



La classe nouvelle doit préserver la fiction selon laquelle son pouvoir repose sur la seule intelligence. [...] Elle se pense comme une élite qui s'est faite toute seule et qui doit exclusivement ses privilèges à ses propres efforts



Historien et sociologue américain, Christopher Lasch (1932-1994) est de ceux qui pourraient aujourd'hui se vanter d'un « je vous l'avais bien dit ». Son essai devenu un classique *La Révolte des élites et la trahison de la démocratie* (1995) pointe la scission de la société entre des élites mondialisées, certes progressistes mais déconnectées des réalités, et un peuple, des masses délaissées sans autre moyen d'expression que le vote extrême ou l'indifférence. Vingt-trois ans après, force est de constater qu'il y a plus que jamais péril en la demeure démocratique.